

**MEDIATION CULTURELLE DANS LES TRADUCTIONS
DE *STANADAYINI* DE MAHASWETA DEVI**

Dissertation submitted to Jawaharlal Nehru University
IN PARTIAL FULFILLMENT OF THE REQUIREMENTS FOR
THE AWARD OF THE DEGREE OF
MASTER OF PHILOSOPHY

By

SASWATI SAHA

CENTRE FOR FRENCH AND FRANCOPHONE STUDIES
SCHOOL OF LANGUAGE, LITERATURE & CULTURE STUDIES
JAWAHARLAL NEHRU UNIVERSITY
NEW DELHI – 110067
INDIA

2005

**MEDIATION CULTURELLE DANS LES TRADUCTIONS
DE *STANADAYINI* DE MAHASWETA DEVI**

*Dissertation submitted to Jawaharlal Nehru University
in partial fulfillment of the requirements for
the award of the degree of*
MASTER OF PHILOSOPHY

By

SASWATI SAHA

Under the Guidance and Supervision of
DR. N. KAMALA

**CENTRE FOR FRENCH AND FRANCOPHONE STUDIES
SCHOOL OF LANGUAGE, LITERATURE & CULTURE STUDIES
JAWAHARLAL NEHRU UNIVERSITY
NEW DELHI – 110067
INDIA**

2005



Centre for French and Francophone Studies
School of Language, Literature and Culture Studies,
JAWAHARLAL NEHRU UNIVERSITY

New Delhi-110067

CERTIFICATE

This is to certify that the work of the M.Phil. dissertation entitled «**Médiation culturelle dans les traductions de *Stanadayini* de Mahasweta Devi**» has been carried out in the Centre for French and Francophone Studies, School of Language, Literature and Culture Studies, Jawaharlal Nehru University, New Delhi.

This work is original and has not been submitted in part or full for any degree or diploma of any other University or Institution.

Saswati Saha
(SASWATI SAHA)

Kamala

Dr. N. Kamala
(Supervisor)

K. Madavane
25/07/15

Prof. K. Madavane
Chairperson,

REMERCIEMENTS

- Mes remerciements tout d'abord à Mme. N. Kamala, ma directrice de dissertation pour son encouragement soutenu, sa patience, ses conseils précieux et logiques tout au long de ce projet et sans qui il n'y aurait pas eu l'enthousiasme pour mener ce mémoire.
- J'exprime mes vifs remerciements à Cécile et Patrik, mes amis français qui avaient la gentillesse de m'envoyer des renseignements en français sur Mahasweta Devi qui ne sont pas disponibles en Inde.
- Ma gratitude à Amrita et Bidishadi qui m'ont toujours considérées comme leur sœur qui m'ont soigné quand j'étais malade et qui m'ont fourni leurs suggestions précieuses à chaque étape de ce mémoire sans qui mon travail n'aurait pas été aussi satisfaisant et enrichissant.
- Je voudrais aussi remercier les gens de la bibliothèque du Centre Culturel de l'Ambassade de France et M. Malik de la bibliothèque centrale de JNU pour me fournir des renseignements pour ma recherche.
- Mes vifs remerciements aussi vont à Ena pour ses suggestions précieuses en ce qui concerne les nuances bengalies et françaises.
- Mes remerciements les plus sincères à mes parents et mon frère qui sont physiquement loin de moi, m'ont toujours encouragés pendant les moments les plus difficiles.
- Ma gratitude à Paramita qui n'a jamais hésité à me laisser son ordinateur avec un grand sourire et à M. Gaur pour taper ce mémoire.
- Je remercie Arshi pour son amitié pure, sa générosité sans bornes, son sourire, son encouragement continu et pour tous les aspects non-textuels mais importants dans ma vie.
- Mes vifs remerciement aussi vont à tous mes amis pour leur soutien moral et encouragement : Tejashri, Rashmee, Faiz, Sudeshna, Jhumpi, Kaveridi, Priyanka, Vinay, Anirudha, Leela, Ajay bhaiya et Anjana.
- Enfin, je tiens à remercier mon professeur français de l'école, M. Sapan Kumar qui est ma source d'inspiration éternelle.

Saswati

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION		1- 9
CHAPITRE I	DIFFERENTES APPROCHES A LA TRADUCTION	10-32
	A) LA TRADUCTION : UNE COMMUNICATION INTERCULTURELLE	12-21
	B) LA TRADUCTION : UN ACTE POLITIQUE	21-31
CHAPITRE II:	ASPECTS STYLISTIQUES	33-57
	A) ELEMENTS LINGUISTIQUES	34-45
	B) ELEMENTS SOCIOCULTURELS	45-57
CHAPITRE III :	LE NON - DIT	58-80
	A) IMAGES ANCIENNES	59-67
	B) IMAGES QUOTIDIENNES	67-73
	C) PROPOSITION DE TRADUCTION DE <i>STANADAYINI</i>	74-79
CONCLUSION		81-87
BIBLIOGRAPHIE		88-92
ANNEXE I:	LA NOUVELLE BENGALIE DE MAHASWETA DEVI	
ANNEXE II:	LA TRADUCTION FRANÇAISE DE JOËLLE BLANC	

INTRODUCTION

Le besoin de communication entre les communautés différentes et les cultures différentes a donné naissance à la traduction. La traduction recouvre un champs d'étude et de recherche éventuelle très large. Dans nos jours où la mondialisation s'accroît de plus en plus, la traduction des œuvres littéraires est l'un des moyens de faire rapprocher les pays, les cultures, les civilisations ainsi que les langues. La traduction d'un texte est toujours liée à la culture non seulement du point de vue de la langue d'arrivée mais aussi à celle de la langue de départ. Le choix du domaine de la traduction comme la voie de notre recherche pour la dissertation est tout naturel car cela constitue aussi notre matière d'étude principale.

Vu l'importance de la traduction dans tous les domaines comme le domaine culturel, technique et scientifique, la notion de fidélité de la

traduction vient dans notre esprit. En fait, la « fidélité » est une notion clé de la théorie de la traduction. Un éventail de fidélités apparaît : à la langue d'arrivée, au destinataire de la traduction, à l'époque de l'original ainsi de suite. Selon Larbaud, être fidèle ne veut dire ni traduire littéralement, ni traduire librement. Il dit :

« définir la fidélité de nos jours revient à définir le type de lien approprié qui ne trahit ni par sa servilité ni par excès de liberté et qui permet à la traduction d'accomplir son rôle d'acte de communication. »¹

Il faut que le traducteur comprenne son texte pour pouvoir le traduire, mais en même temps son récepteur doit comprendre la traduction comme le dit D. Seleskovitch :

« Il s'agit en traduction de faire passer le « sens » d'un message en produisant le même « effet » chez le destinataire. »²

On peut dire, donc, que le rapport entre le texte source et la traduction n'est pas seulement un rapport linguistique mais aussi un rapport de sens et par conséquent la fidélité en traduction est une fidélité au sens.

¹ LARBAUD cité dans ALBIR, Amparo Hurtado, *La notion de fidélité en traduction*, Didier – Erudition, Paris, 1990, p.41.

² SELESKOVITCH, D., cité dans ALBIR, Amparo Hurtado, *La notion de fidélité en traduction*, Didier – Erudition, Paris, 1990, p.11.

En tenant compte de ce concept nous proposons une série de questions :

- Comment fixer les limites entre la traduction littérale ou une traduction libre ?
- Jusqu'à quel degré un traducteur doit-il être un sourcier pour respecter le sens du texte original ?
- Que faire avec l'approche cibliste qui donne l'impression que la traduction est rédigée directement dans la langue cible ?

A la lumière des questions posées ci-dessus nous allons étudier une nouvelle bengalie de Mahasweta Devi intitulée *Stanadayini* et ses traductions en anglais et en français. Il existe deux versions en anglais, une par Gayatri Chakravarti Spivak et l'autre par Ella Dutta. Il faut mentionner que la traduction française par Joëlle Blanc a été faite à partir de la traduction anglaise d'Ella Dutta. Ella Dutta et Spivak, Indiennes, ont fait les traductions anglaises pour les lecteurs non bengalis et pour les anglophones, tandis que Joëlle Blanc, Française, a fait la traduction française pour les Français et pour les francophones.

Nous sommes dans une situation indienne et cette situation nous aide à choisir une écrivaine indienne Mahasweta Devi est l'une des écrivaines célèbres au Bengal. Elle est née en 1926. Après ses études d'anglais, elle exerce divers métiers mais son dernier emploi lui est retiré en raison de ses liens avec le Parti Communiste indien. C'est une activiste sociale et politique qui travaille pour les communautés marginales et tribales comme les ouvriers sans terre de l'Inde de l'est. Son utilisation innovatrice de la langue dépasse la frontière conventionnelle de l'expression bengalie. Surtout, ses œuvres montrent non seulement l'exploitation et la lutte qui ont été vue comme les sites riches de discours féministe mais aussi la diversité et la profondeur de sa connaissance. Devi écrit pour la plupart, en bengalie qui est notre langue maternelle et le fait que nos connaissances extralinguistiques pourraient nous aider à mieux comprendre ses œuvres, était une grande motivation de notre choix.

Le discours sur la traduction de Mahasweta Devi en anglais a commencé en 1981 par Gayatri Chakravarti Spivak avec la traduction de *Draupadi*. Ainsi Mahasweta Devi a commencé à gagner sa reconnaissance non seulement parmi les lecteurs non bengalis mais aussi dans le monde. Le choix de Mahasweta Devi comme un sujet à traduire fait par Spivak

avait une intension politique. En 1986, Ella Dutta a traduit *Stanadayini*, sept années après la publication de l'œuvre originale (en 1979) de Mahasweta Devi sous le titre « *The Wet Nurse* ». L'année suivante Spivak a traduit la même nouvelle en anglais avec un titre différent. « *The Breast Giver* » et aussi avec une note importante de la traductrice. Ici il fut mentionner ce que André Lefèvre a dit :

« Rewritings can introduce new concepts, new genres, new devices and the history of translation is the history also of literary innovation, of the shaping power of one culture upon another. »³

Alors, dans la collection de Spivak «*In other worlds : Essays in Cultural Politics* » on voit deux nouvelles de Mahasweta Devi – « *Breast Giver* » et « *Draupadi* » choisies très prudemment, basées sur les personnages féminins. Dès le début, donc, Spivak essayait de s'appropriier les écritures de Mahasweta Devi à son discours subalterne en donnant la « voix » à un autre sujet subalterne - Mahasweta Devi et son écriture typique en bengali.

³ LEFEVERE, André, *Translation, Rewriting and the Manipulation of Literary Fame*, Routledge, London, p.vii.

Pour la méthodologie de notre étude, nous nous proposons de suivre tout d'abord la traductologie descriptive orientée vers le produit et puis la traductologie descriptive orientée vers la fonction. Ces deux méthodologies ont été introduites par James Holmes.⁴ La traductologie descriptive orientée vers le produit est un domaine de recherche qui décrit les traductions existantes. Le point de départ de ce type d'étude est la description des traductions individuelles. Ici nous nous concentrerons sur l'étude textuelle. Alors, pour analyser les variations culturelles entre le texte original et ses traductions, nous nous proposons de suivre la traductologie descriptive orientée vers la fonction. Dans ce domaine, nous donnons plus d'importance aux contextes qu'aux textes. Nous allons suivre donc, une étude contextuelle. Ici nous analyserons en quel temps et en quel endroit les traductions ont été faites et quelle est l'influence sociale de cette traduction.

Dans la nouvelle bengalie (*Stanadayini*) de Mahasweta Devi, Jashoda, la protagoniste utilise ses seins pour nourrir sa grande famille. Ce sont ses seins avec le lait miraculeux qui lui permet de faire vivre sa famille

⁴ Voir HOLMES, James S. « The name and nature of translation studies » dans TOURY, Gideon, (ed.), *Translation Across Culture*, Bahri Publication, New Delhi, 1988, pp.15-16 pour une discussion plus détaillée de ce point.

après l'accident de Kangali, son mari. Mais dans l'autre sens, elle est en travail non-rémunéré. Quand les femmes riches de la famille Haldar maintiennent leurs seins, Jashoda donne naissance à plusieurs enfants pour allaiter continuellement les enfants des riches. Alors quand elle commence à souffrir du cancer du sein, elle est rejetée par la famille Haldar, par son mari, par ses enfants et se trouve dans une « fausse » maternité :

« La maternité provoque une cruelle dépendance ; une fois que l'on s'y est accoutumée, il est douloureux de s'en passer même quand le lait s'est tari. »⁵

Cette nouvelle fournit d'immenses possibilités d'étudier l'exercice de traduction et de se plonger dans ses problèmes. Selon Roland Barthes :

« ... Writing is the destruction of every voice, of every point of origin. Writing is that neutral, composite, oblique space where our subject slips away, the negative where all identity is lost, starting with the very identity of the body writing. »⁶

Donc, une fois qu'un écrivain commence à écrire un texte, c'est la perte de plusieurs identités dans plusieurs sens. Pour une œuvre littéraire, cette identité est déterminée par les éléments socioculturels, linguistiques,

⁵ DEVI, Mahasweta, *La nourrice*, traduite par Joëlle Blanc, des femme, Paris, ? p.50.

⁶ BARTHES, Roland, "The Death of the Author dans WALDER, Dennis, (ed.), *Literature in the Modern World; critical Essays and Documents*, Oxford University Press in association with the Open University; New York, 1990, p.228.

les lecteurs, le non dit d'un texte littéraire ainsi de suite, parce que chaque œuvre littéraire est une partie du système littéraire et on ne peut pas l'étudier sans le système littéraire comme l'affirme Evan Zohar par sa théorie du polysystème, développée à partir des années 70. Il a défini ce système littéraire comme :

« a system of function of the literary order which are in continual interrelationship with others. »⁷

Donc, une œuvre littéraire, étant une partie de la structure sociale, culturelle, littéraire, historique avec laquelle elle partage un rapport particulier, porte une identité précise. Dans la traduction, une ré-écriture, on voit la destruction de la voix de l'écrivain(e), du style d'écriture de l'écrivain(e), de la nuance de la langue source, de la position littéraire de l'œuvre originale. D'autre part, on trouve le style particulier du traducteur/de la traductrice, son idéologie, son vécu, sa propre politique et aussi une autre position littéraire de la version de la traduction.

Cette dissertation se focalise donc sur les aspects particuliers des traductions en essayant de démontrer les défis par lesquels les trois

⁷ MUNDAY, Juremy, *Introducing Translation Studies: Theories and Applications*, Routledge, London and New York, 2001, p.109.

traductrices (Spivak, Ella Dutta et Joëlle Blanc) amènent les lecteurs à un « nouveau » monde lors de la traduction d'un ouvrage bengali vers deux langues européennes. Afin d'examiner notre hypothèse nous proposons de diviser notre étude en trois chapitres.

Le premier chapitre a pour but de définir les spécificités d'un texte littéraire et les différentes approches de la traduction littéraire, afin de mieux comprendre les trois traductions. Ce cadre conceptuel nous aidera à mieux cerner les points majeurs des défis traductionnels.

Le deuxième chapitre met en lumière quelques défis des éléments linguistiques et socioculturelles des trois traductions de *Stanadayini*. Nous allons d'abord essayer d'analyser les approches différentes des deux traductions anglaises. Puis notre étude portera sur la version française pour comprendre le trajet triangulaire de cet effort.

En dernier lieu, le troisième chapitre vise à étudier les traductions d'Ella Dutta et de Joëlle Blanc en tenant compte du rôle de la langue filtre, l'anglais, dans notre cas.⁸

⁸ Dans notre annexe nous avons attaché seulement la nouvelle bengalie de Mahasweta Devi et la traduction française de Joëlle Blanc étant donné que les traductions anglaises sont facilement disponibles.

Chapitre I

DIFFERENTES APPROCHES A LA TRADUCTION

Le but de ce chapitre est de nous renseigner sur les différentes approches traductionnelles qui nous aident à avoir une perspective vers cette activité culturelle. La traduction dans un pays bilingue ou multilingue est un voyage à la culture voisine au pays étranger. Parmi plusieurs approches traductionnelles, nous allons choisir deux approches sur la base de deux versions anglaises : une par Spivak (*Breast Giver*) ; l'autre par Ella Dutta (*The wet Nurse*).

Tout d'abord, nous avons besoin de définir la traduction littéraire parce que le texte que nous avons choisi est un texte littéraire.

La traduction littéraire est un art. Selon Sukrita Paul Kumar:

« Literary translation is ... not just transfer of meaning. It is really transfer of experience and it has to acquire the throb and vitality of life itself. The translator becomes a

collaborative author, the original text a focal point of reference. »⁹

La particularité de la traduction littéraire consiste dans la charge esthétique qui s'ajoute au contenu purement référentiel d'une œuvre. A part une compétence littéraire, un traducteur/une traductrice doit avoir une compétence linguistique et une sensibilité de l'art. Selon Efim Etkind, linguiste et traducteur d'origine russe, la traduction littéraire est « une création littéraire au second degré. »¹⁰ Le poète, le romancier, le dramaturge sont les créateurs « purs » et le traducteur/la traductrice littéraire est le créateur d'une sorte de « double original » de l'œuvre.

Dans ce chapitre, premièrement, nous allons traiter la traduction comme une communication interculturelle et deuxièmement, nous allons mettre en lumière la politique de la traduction.

⁹ KUMAR, Sukrita Paul, "The Act of Translation" dans GUPTA, R:S.,(ed.), *Literary Translation*, Creative Books, New Delhi, 1999, p.113.

¹⁰ ETKIND, Efim, cité par DUBE Marcel, «Naître à l'écriture », Forces (Montréal) dans FLAMAND Jacques, *Ecrire et Traduire : sure la voie de la création*, Les Edition du Vermillon, Collection « Langue et Communication », Ottawa, Canada,1983, p.119.

1) LA TRADUCTION : UNE COMMUNICATION INTERCULTURELLE

Une langue est non seulement le moyen de communication mais aussi une représentation d'une société. A travers ces représentations une société construit sa vision du monde. Selon Frantz Fanon « To speak a language is to take on a world, a culture »¹¹

La traduction des œuvres littéraires du « tiers monde » dans la langue dominante de l'Europe et de l'Amérique nous fait réfléchir sur le rapport de puissance entre la culture dominante et cette dominée. La puissance de l'occident veut toujours représenter le « tiers monde » comme un sujet d'étude et la traduction est une des façons importantes par laquelle les textes (aussi la culture) écrits dans plusieurs langues groupés sous le « Tiers monde » sont disponibles devant les lecteurs de l'occident. Selon Mahasweta Sengupta, la traduction montre la manipulation des rapports de puissance qui construit une « image » de la culture source qui conserve l'hégémonie du groupe dominant. En fait, ces « images » construisent la

¹¹ FANON, Frantz, cité par DINGWANEY, Anuradha, "Introduction: Translating Third World Cultures, dans Dingwaney, Anuradha et Carol Maier, (ed.), *Between Languages & Cultures Translation & Cross-Cultural Texts*, OUP, Delhi, 1996, p.3.

notion de « l'Autre » et formule une identité de la culture source qui est reconnaissable par la culture cible.¹²

En formulant une identité qui est acceptable à la culture dominante, le traducteur sélectionne et ne ré-écrit que ces textes qui se conforment à l'image de la culture cible. Très souvent, la traduction implique la manipulation et la simplification juste pour gagner la reconnaissance par les métropoles. L'autotraduction de Rabindranath Tagore nous montre comment il manipule ses propres œuvres pour se conformer à l'image de l'orient. Le plupart des textes qui attirent les Anglais sont surtout basés sur la « foi » de « l'orient ». Ici il faut mentionner que l'Orient est créé à partir de l'Occident par leur discours. La traduction des poèmes de Tagore révèle clairement la puissance de l'hégémonie des « images » qui existe dans le discours de la langue anglaise concernant la littérature indienne. Ses propres remarques concernant le processus de la traduction montre clairement que les poèmes en anglais sont adaptés aux demandes de la puissance coloniale. Il a dit « I wish you might read it in the original

¹² SENGUPTA, Mahasweta, "Translation as Manipulation: The Power of Images and Images of Power" dans Dingwaney, Anuradha et Carol Maier, (ed.), *Between Languages & Cultures Translation & Cross-Cultural Texts*, OUP, Delhi, 1996, p. 159.

Bengali. My English translations are not the same. Each country has its symbol of expression. So when I translate my work, I find new images. »¹³

L'acceptation par l'Autre est très importante pour la traduction littéraire du "tiers monde." C'est pourquoi Sherry Simon remarque qu'il y a peu de traducteurs des cultures « impériales »¹⁴ au « dominante »¹⁵ au marché littéraire. Les représentants des cultures dominantes comme des Etats-Unis, de la Bretagne, de la France ainsi de suite ont été remplacés par des « petites » cultures ou des cultures « dominées » qui produisent et consomment plus de traductions parce qu'ils n'appartiennent pas à la culture mondiale. Donc, derrière le marché de traduction, on trouve une équation de puissance. Cette situation est très bien réfléchié par ce que Harry Spitzbardt affirme. Selon lui, en Inde actuelle, la traduction est le seule moyen et la seule source de développer les langues régionales en leur

¹³ TAGORE, Rabindranath cité par SENGUPTA, Mahesweta, 'Translation as Manipulation : 'The Power of Images and Images of Power' dans Dingwaney, Anuradha et Carol Maier, (ed.), *Between Languages & Cultures Translation & Cross-Cultural Texts*, OUP, Delhi, 1996, p. 165.

¹⁴ HOMEL, David et Sherry Simon, *Mapping Literature, The Art and Politics of Translation*, Vehicule Press (eds.), Montréal, 1988, p.55.

¹⁵ Ibid.

rapportant des idées liées à la littérature et la culture qui sont disponibles en anglais dans le monde.¹⁶

La puissance de l'Occident ne s'occupe pas de comment traduire la culture de l'Orient mais « quoi » traduire. Pourquoi nous traduisons un auteur particulier et une œuvre particulière de cet auteur ? Parce que les maisons de publication, les critiques sélectionnent un auteur ou une œuvre particulière de cet auteur. Selon Venuti, tout projet de traduction est ethnocentrique car la sélection d'un texte à traduire représente les goûts de la culture source. Les traducteurs orientaux se rendent compte de leur position par rapport aux cultures de l'Autre. Ils se rendent compte aussi des demandes de marché.¹⁷

Avant la colonisation, les Indiens ont considéré la traduction comme une œuvre nouvelle. C'était l'époque des *Ramayana* et *Mahabharata*. Les écrivains utilisaient la même histoire existante dans plusieurs façons, ce qui convenait à leur but et à leur besoin. Dans cette façon d'échange, on ne demandait pas la fidélité à l'original. Au contraire, à l'époque

¹⁶ SPITZBARDT, Harry cité par DINGWANEY, Anuradha "Introduction: Translating "Third World" Cultures, dans Dingwaney, Anuradha et Carol Maier, (ed.), *Between Languages & Cultures Translation & Cross-Cultural Texts*, OUP, Delhi, 1996, p.8.

¹⁷ VEMUTI, Lawrence, *The Translator's Invisibility*, Rutledge, London and New York, 1995, p.7.

contemporaine nous avons appris à adhérer au texte original autant que possible.

La différence entre la traduction coloniale et la post-coloniale est non seulement chronologique mais qualitative. Nous devons étudier les traductions post-coloniales pas comme la traduction d'un texte ou d'un auteur d'une période particulière mais comme une partie d'un processus historique dans lequel plusieurs textes partagent des caractéristiques communes. Selon Basnett et Lefevere, ce qui est important, c'est la représentation de la culture d'un pays à une culture mais pas le débat de l'unité correcte de la traduction – un mot, une phrase ou une page.

Les différentes traductions satisfont les différents besoins culturels. Un traducteur/une traductrice explique son approche dans la préface. Une bonne préface montre les liens complexes entre la langue et la culture, le but particulier de la traduction et l'importance de la couleur locale. C'est la préface qui donne l'occasion aux traducteurs/traductrices de définir l'aspect culturel et idéologique de leur traduction. Malheureusement, beaucoup de traducteurs n'utilisent pas cette occasion. Dans notre cas, Spivak a utilisé cette occasion et a laissé une note, mais Ella Dutta n'a ni utilisé cette occasion, ni a laissé une note de la traductrice.

Dans ce contexte, il faut mentionner que les traducteurs qui choisissent la « domesticating method »¹⁸ comme le dit Lawrence Venuti, une réduction ethnocentrique du texte étranger aux valeurs culturelles de la langue cible, ramène l'auteur chez lui. D'autre côté, les traducteurs qui choisissent la « foreignizing method »¹⁹ insistent sur les différences de valeurs linguistiques et culturelles du texte étranger, envoient les lecteurs à l'étranger. Les trois traductions de Mahasweta Devi (deux en anglais et une en français) que nous avons choisies sont basées sur la « foreignizing method » qui aident les lecteurs à se représenter dans des pays étrangers.

Le projet culturel et national de la traduction postcoloniale en Inde a deux aspects complémentaires : traductions de la littérature mondiale en langues indiennes (surtout à travers l'anglais) et les traductions des langues indiennes en une langue mondiale (surtout en anglais). Les deux versions anglaises de notre sujet appartiennent à la deuxième catégorie.

Les œuvres qui ont été traduites en anglais peuvent se diviser en quatre parties : premièrement, les œuvres indologiques de langue

¹⁸ VENUTI, Lawrence, cité par DINGWANEY, Anuradha, Introduction: Translating 'Third World' Cultures dans Dingwaney, Anuradha et Carol Maier, (ed.), *Between Languages & Cultures Translation & Cross-Cultural Texts*, OUP, Delhi, 1996, p.7.

¹⁹ Ibid.

classique ; deuxièmement, les œuvres anciennes et médiévales surtout liées à *bhakti* comme la traduction de « speaking of Siva » par A.K. Ramanujan. Troisièmement, les œuvres, de fiction qui représentent plusieurs aspects de l'Inde contemporaine comme les romans par Tagore, Premchand, Mahasweta Devi ainsi de suite. Finalement, les œuvres par les modernistes comme Lokenath Bhattacharya, Krishna Baldev Vaid ainsi de suite. Les deux premières catégories représentent la tendance néo-orientaliste ou poste-orientaliste. La troisième représente la description des œuvres littéraires du Tiers monde comme les allégories nationales. La quatrième contredit la précédente et montre le cosmopolitisme. Notre œuvre choisie, appartient à la troisième catégorie, montre la solitude d'un subalterne. Ici le subalterne est déterminé par le sexe. Le corps de Jashoda, la protagoniste, est un endroit où la connaissance sinistre de décolonisation a lieu et montre l'échec de la Mère nourricière qui se rend compte de la vérité :

« Être mère n'est pas une chose aisée, car il ne suffit pas d'enfanter. »²⁰

²⁰ DEVI, Mahasweta, *La Nourrice*, Traduite par Joëlle Blanc, Des femmes, Paris, p.35.

Une des caractéristiques de la traduction des quatre catégories présentées ci-dessus est qu'elles ont été publiées en Inde par les éditeurs indiens comme Oxford University Press India, Penguin India, Sahitya Akademi, National Book Trust ainsi de suite qui attirent une large partie de lecteurs. Ainsi l'anglais est devenu un « pont » de plusieurs littératures indiennes en Inde. L'anglais ne reste plus une langue européenne mais devient une langue indienne. Le succès de Penguin India et les autres éditeurs principaux ont inspiré les autres éditeurs indiens de publier les œuvres indiennes en anglais. Nos versions anglaises sont le résultat de cette inspiration et sont publiées par « Seagull Books » et « Kali for Women ».

Naturellement, la question arrive quelle position occupe la littérature indienne dans la littérature mondiale par le biais de la traduction anglaise ? Afin de répondre à cette question nous devons nous rabattre sur la théorie de « l'invisibilité » de Lawrence Venuti. Il a utilisé le terme « invisibilité » pour décrire la situation d'un traducteur dans la culture anglo-américaine. La position de Spivak comme une traductrice annonce clairement son lien à la culture anglo-américaine. Selon Venuti, l'invisibilité du traducteur est déterminée par le concept de paternité dans la culture anglo-américaine.

Selon ce concept, la représentation des pensées et des sentiments d'un auteur est considérée comme une représentation de « soi » et la traduction est toujours définie comme une représentation secondaire. Seulement un texte étranger est original qui représente la personnalité et les intentions de l'auteur. Selon Willard Trask, le traducteur du 20^{ème} siècle:

« When you're writing a novel [...] you're obviously writing about people or places, but what you are essentially doing is expressing yourself. Whereas when you translate you're not expressing yourself... I realized that the translator and the actor had to have the same kind of talent. What they both do is to take something of somebody else's and put it over as if it were their own. »²¹

Selon Trask, donc, les traducteurs agissent comme les écrivains. Mais au même temps, un traducteur doit s'identifier à l'auteur. Donc, il participe dans un rapport « psychologique » avec l'auteur dans lequel il réprime sa propre « personnalité ». Selon Norman Shapiro traducteur américain:

« Certainly my ego and personality are involved in translating, and yet I have to try to stay faithful to the basic text in such a way that my personality doesn't show ». ²²

²¹ VENUTI Lawrence, *The translator's Invisibility, A history of translation*, Routledge, London et New York, 1995, p.7.

²² Ibid.

Le traducteur est le plus invisible quand la traduction se lit le plus clairement et quand la visibilité de l'auteur est la plus haute. L'invisibilité de traducteur est donc, une suppression de soi, une façon de pratiquer la traduction qui renforce sans doute son statut Marginal dans la culture anglo-américaine.

Traduire, c'est faire découvrir un monde, un pays, une société différente. Naturellement, ce processus inclut plusieurs aspects et défis culturels. Voyons une autre perspective de la traduction, celle de l'acte politique.

TH-12636



2) LA TRADUCTION : UN ACTE POLITIQUE

La traducteur/la traductrice qui traduit, inscrit son savoir, ses choix, ses intentions et ses convictions dans le texte. La traduction, donc, est une réflexion du « je » du traducteur / de la traductrice. Naturellement, la politique se cache derrière la traduction et la traduction devient un acte de subjectivité lisant l'œuvre dans un contexte socio-politique. Il est possible, dans le passage de la langue de départ à la langue d'arrivée, de faire apparaître ou disparaître un mot ou un monde. Les écrivains peuvent être

trahies, transformées, inventées et créés. C'est pourquoi, Susanne de Lotbinière-Harwood a dit :

« I am already a translation by being *bilingue*, ... I'm already a translation by being a woman. »²³

Ainsi, la traduction a participé au renversement de l'ordre social dans lequel les femmes exerçaient des pouvoirs politiques. Lotbinière-Harwood croit que la traduction n'est jamais neutre et écrit,

« Je suis une féministe, et à travers mon travail sur la langue, je mets en pratique ma politique au moyen de la traduction. »²⁴

La traduction féministe détruit la domination patriarcale dans la société qui réduit les femmes au silence. Elle invente des stratégies langagières qui rendent les femmes visibles dans la langue et dans la société. Ainsi, un féministe écrit il/elle dans la langue d'arrivée quand la langue de départ emploie le genre neutre. (cas de bengali).

²³ HOMEL, David et Sherry Simon, *Mapping Literature, The Art and Politics of Translation*, Vehicule Press (eds.), Montréal, 1988, p.49.

²⁴ « I'm a feminist, and through my work on language I'm putting my politics into practice via translation ». Ibid. p.44.

A travers la traduction féministe, la « différence », un terme négatif de la traduction, devient positif. La traduction féministe essaye de montrer la différence dans le processus de la pensée et dans l'activité critique. Elle montre les signes de la manipulation du texte et la traductrice devient une participante active dans la création du sens. Pour montrer leur existence les traductrices mettent leurs signatures en préface, ou même en note en bas de page.²⁵

Selon Henri Van Hoof, la traduction sert à découvrir une culture, une histoire. Elle sert aussi à disséminer des idées religieuses, philosophiques et politiques et surtout, elle nous fait connaître une littérature.²⁶

Cette perspective de la politique est bien jouée par la traduction féministe. La traduction de la perspective féministe a des buts culturels et elle propose une nouvelle définition de la « voix » du traducteur où la présence du traducteur n'est pas cachée mais affichée. La pièce québécoise « La terre est trop courte violette Leduc » a deux versions anglaises, une par Derek Coltman et l'autre par Susanne de Lotbinière Harwood. La différence entre les deux traductions nous aide à comprendre la politique

²⁵ Ibid, p.51.

²⁶ Ibid, p.44.

derrière la traduction. Dans la pièce Violette décrit son expérience : « Je vole pour dérober aux femmes ce qui les féminise » Coltman traduit : « I was stealing too in order to rob the other women of the things that made them feminine. »

Premièrement « the other women » qui n'existe pas dans l'original, crée une distance et une rivalité imaginaire entre Coltman, la traductrice et les autres femmes (« other women ») qui est un stratagème patriarcal et une distorsion de relations entre les femmes.

Deuxièmement, par la traduction « things that made them feminine » elle décrit le statut idéal d'une femme dans une société parce que le mot « feminine » est un des mots chargés avec des préjugés vis-à-vis le genre, en anglais ou en français. La façon d'utiliser cette phrase montre que c'est quelque chose de désirable.

Alors, Susan de Lotbinière a traduit cette phrase comme : « I steal to rob women of the things made to feminize them ». Ici, elle accepte elle-même comme une femme et « things made » parce que cela se rapporte aux artifices, aux produits de consommation et aux aides de beauté.

L'exemple ci-dessus nous montre les questions politiques et ethniques dans la traduction. Nous voyons le même phénomène dans

notre cas. Notre choix de texte, *Stanadayini* a deux versions anglaises avec deux titres différents. Le titre intitulé respectivement « Breast Giver » et « The Wet Nurse » par Gayatri Chakravorty Spivak et par Ella Dutta. Le titre donné par Ella Dutta privilégie le contenu sémantique au profit de la forme, qui, elle aussi est porteuse de sens, qui montre l'exploitation du corps. Ce titre neutralise l'ironie du titre mystérieux de Mahasweta Devi. La façon de traiter le sein comme un organe de puissance de la main d'œuvre et aussi comme une marchandise est perdue même avant d'entrer dans la nouvelle.

D'autre part, le titre « Breast-Giver » par Gayatri Chakravorty Spivak, suit presque la même syntaxe bengalie, Stana (Breast) dayini (giver) et aussi montre le mot « Breast » comme une métonymie qui devient un objet pour les autres. Ce titre élabore très clairement le résumé de l'histoire bengalie.

Dans ce contexte, nous voulons bien citer Spivak qui dit : « The translator must surrender to the text.... Unless the translator has earned the

right to become the intimate reader, she cannot surrender to the text, cannot respond to the special call of the text. »²⁷

Ce manque d'intimité avec le texte est reflété dans la traduction du titre d'Ella Dutta. Il nous semble que Ella Dutta a traduit le titre sans comprendre le signifié particulier du sein qui est utilisé comme une métaphore de la condition pitoyable de l'Inde après l'indépendance.

Les pays colonisés comme l'Inde, consomment la traduction des œuvres de l'Occident. Au même temps, les traducteurs/traductrices indiens/indiennes traduisent les œuvres indiennes vers les langues étrangères. Dans ce contexte, il faut bien mentionner une idéologie politique révélée par Sujit Mukherji. Selon lui, l'association du traducteur étranger à la littérature indienne est une activité produite de la spécialisation académique dans la langue indienne. Ce sont les traducteurs indiens qui doivent assurer la responsabilité avec enthousiasme et compétence.²⁸ Cette compétence d'un traducteur fait connaître un écrivain au reste du monde. Nous pouvons citer l'exemple de Mahasweta Devi qui

²⁷ SPIVAK, Gayatri Chakravorty, *In Other Worlds, Essays in Cultural Politics*, Routledge, New York and London, 1988, p.127.

²⁸ Voir DINGWANEY, Anuradha, "Introduction: Translating Third World Cultures, dans, Dingwaney, Anuradha et Carol Maier, (ed.), *Between Languages & Cultures Translation & Cross-Cultural Texts*, OUP, Delhi, 1996, pp.7-8. pour une discussion plus détaillée de ce point.

est devenue célèbre par la traduction de Spivak. Selon elle, il faut s'abandonner à l'Autre dans la traduction et courir le risque de perdre son identité dans l'écart entre les langues.

Spivak met sa théorie matérialiste comme politique discursive en traduisant Mahasweta Devi, écrivaine bengalie. Elle fait la traduction de Devi avec une préface et une postface. Elle prend la position dans le débat de la culture minoritaire de l'Inde et des Etats-Unis. S'adressant aux lectrices féministes des Etats-Unis, Spivak présente la nouvelle de Devi dans un contexte politique. Elle rejette donc, la façon traditionnelle de la traduction vers l'anglais qui est liée à l'exploitation impérialiste. Selon Spivak, la traduction n'est pas une catégorie de pensée, ni une affaire de langue mais une forme d'action socio-politique.

Le choix de Mahasweta Devi fait par Spivak comme un sujet à traduire et la tendance manipulatrice dans sa traduction exposent plusieurs identités de Spivak – Spivak la féministe, Spivak la marxiste et aussi Spivak la critique post coloniale. « Translation is a highly manipulative

activity »²⁹ comme le dit Susan Bassnett, va très bien avec ce que Spivak a fait dans sa traduction.

« *Stanadayini* » est une parabole de l'Inde après la décolonisation. Comme Jashoda, la protagoniste, l'Inde est une « mère louée ». Les gens de classes différentes, les idéologues, la bureaucratie qui sont jurés à protéger le nouvel état, l'exploitent seulement. Si nous ne faisons rien pour la protéger, si les aides scientifiques n'améliorent pas cette condition, un jour notre pays mourira de cancer comme notre protagoniste Jashoda.

Nous pouvons aussi comparer la condition de Jashoda avec la théorie féministe. Jashoda devient une nourrice en utilisant ses seins avec le lait miraculeux pour faire vivre sa famille après l'accident de Kangali, son mari. Selon le féministe engelsien, la famille est un agent de transition du privé au public.³⁰ Nous voyons cette transition dans la vie de Jashoda. La femme Jashoda devient « La Nourrice » Jashoda. Spivak a décrit cette transition comme : « But today, hearing from his wife about Jashoda's surplus milk, the second son said all of a sudden, 'way found' ... I've got a

²⁹ BASSNETT, Susan et Harish Trivedi, eds. *Post-Colonial Translation : Theory and Practice*, Rutledge, London, 1992, p.2.

³⁰ Voir l'introduction de SPIVAK, Gayatri Chakrovorty, 'breast giver' for 'author, reader, teacher, subaltern, historian dans Devi Mahasweta, *Breast Stories*, Traduite par Gayatri Chakrovorty Spivak, Seagull Books, Calcutta, 1997, p.85. pour une discussion plus détaillée de ce point.

divine engine in my hands!... If Jashoda becomes the infants' suckling-mother, ... »³¹ Dans cette traduction, c'est très claire que Jashoda entre dans le courant dominant de "production" seulement comme "suckling-mother" qui est une machine divine. Donc, « Kangalicharan became a professional father. Jashoda was by *profession* Mother. »³²

Le style manipulatif de Spivak est reflété encore une fois dans la phrase ci-dessus où très prudemment, elle a mis le mot "profession" en italique. Cela nous fait réfléchir sur la valeur de profession dans une société.

D'autre part, la traduction d'Ella Dutta échoue à montrer Jashoda comme une ouvrière « So if Jashoda became a wet nurse to all... »³³ et alors « Kangalicharan became a professional father while Jashoda became a professional mother ».³⁴ Tout d'abord le mot "wet nurse" ne décrit pas le sein comme une marchandise que nous avons déjà décrit et alors, la traduction de la dernière phrase montre le même statut de Kangalicharan

³¹ DEVI, Mahasweta, *Breast Stories*, Traduite par Gayatri Chakravorty Spivak, Seagull Books, Calcutta, 1997, pp.50-51.

³² Ibid. p.52.

³³ DEVI, Mahasweta, *The Wet Nurse*, Traduite par Ella Dutta, Kali for Women, New Delhi, 1986, p.38.

³⁴ Ibid. p.39.

(‘professional father’) et Jashoda (‘professional mother’) par profession qui n’est pas vrai.

Maintenant, si nous appliquons la théorie de la valeur de la main d’œuvre de Karl Marx dans le contexte de *Stanadayini*, nous pouvons dire que Kangalicharan et Jashoda, les deux contribuent à la production qui les aide à soutenir leur famille. Le lait que Jashoda produit pour ses enfants est un travail nécessaire, tandis que le lait qu’elle produit pour les enfants de la famille de son maître est un travail de surplus. Dans la nouvelle, le lait surplus produit par Jashoda consommé complètement par les enfants de son maître, ne produit aucun capital. Si Jashoda met le lait en bouteilles et le vend au marché au profit, elle pourra gagner beaucoup d’argent. Cette situation nous donne l’impression que le travail de la femme dans la société indienne n’a aucune valeur productive. Le lait qu’une personne produit pour ses enfants a une valeur d’usage. Dans notre contexte, cette valeur d’usage n’a aucune valeur productive. Si nous imaginons que c’est une situation d’échange avec les enfants de Jashoda pour l’avenir où elle joue un rôle comme la « Mère de l’Inde », dans ce cas aussi, la Mère a échoué. Spivak a décrit cette situation : « Jashoda understood that her usefulness

had ended not only in the Halder house but also for Kangali. »³⁵ Le mot “usefulness” est très apte dans ce contexte parce que ironiquement cette “utilité” produit une valeur non productive dans le système de la production dans une société.

La traduction d’Ella Dutta, d’autre part, manque cette ironie qui est profondément liée à la théorie de la valeur de la main d’œuvre de Karl Marx. Elle décrit : « Jashoda realized that it was not just the Halder household but Kangali also who had outgrown the need for her. »³⁶ Les mots « outgrown the need » n’arrivent pas à montrer l’ironie de la valeur d’usage du lait de Jashoda.

Toutes ces remarques mentionnés ci-dessus nous donnent une idée de la politique dans la traduction et surtout le style manipulateur de Spivak.

Les deux aspects que nous avons analysés dans ce chapitre, nous aident à comprendre la politique de la traduction liée aux aspects culturels. Nous avons vu comment les textes du tiers monde deviennent un sujet

³⁵ DEVI, Mahasweta, *Breast Stories*, Traduite par Gayatri Chakravorty Spivak, Suagull Books, Calcutta, 1977, p.59.

³⁶ DEVI, Mahasweta, *The Wet Nurse*, Traduite par Ella Dutta, Kali for Women, New Delhi, 1986, p.46-47.

d'étude pour les Occidentaux vers la traduction et comment la traduction a changé à partir de la période post-coloniale. Nous avons analysé aussi les politiques liées à la traduction anglaise de Spivak. Nous allons passer à un autre aspect particulier, l'aspect stylistique, dans le chapitre suivant.

Chapitre II

ASPECTS STYLISTIQUES

Puisque nous avons choisi une nouvelle bengalie (*Stanadayini*) de Mahasweta Devi et ses traductions en anglais et en français comme notre sujet d'étude, l'existence de deux versions anglaises de cette nouvelle bengalie par deux traductrices différentes nous rappelle qu'il existe plusieurs interprétations d'un texte littéraire. Cette situation devient compliquée chez Joëlle Blanc qui traduit un texte indien (bengalie) d'expression anglaise en français. Cette complexité nous pose une série de questions : Que faut-il faire avec les indianismes ? Faut-il informer chaque fois les lecteurs français et francophones à propos de cette spécificité ? Faut-il devenir le cibliste qui donne l'impression que sa traduction est rédigée directement dans la langue cible, ne portant aucun élément de la langue-source ou bien faut-il être le sourcier qui reste fidèle au texte source linguistiquement et culturellement ?

Pour les besoins de clarté, nous allons diviser ce chapitre en deux parties. Premièrement, nous allons aborder quelques défis d'ordre linguistique. Deuxièmement, nous allons analyser des défis d'ordre socioculturel.

1) ELEMENTS LINGUISTIQUES

Chaque communauté linguistique a des aspects qui sont très particuliers. Selon Georges Mounin :

« ... la linguistique nous montre à chaque instant que chaque langue correspond à une réorganisation, qui peut toujours être particulière, des données de l'expérience. »³⁷

Alors Whorf, un linguiste américain évoque presque la même idée disant que chaque langue reflète une vision du monde et notre vision du monde est prédéterminée par la langue, un prisme que nous parlons.

De la même manière, chaque version de la traduction représente une vision du monde qui est particulière et différente des autres. Avec la

³⁷ MOUNIN Georges, *Clefs pour la linguistique*, Editions Seghers, Paris, 1987, p.83.

traduction « interlinguale »³⁸ (un terme utilisé par R. Jakobson) nous interprétons le sens du signe et nous le représentons dans une autre langue qui représente une autre vision du monde déterminée par ses usagers. Naturellement, avec la transposition de la syntaxe de la langue de départ à la langue d'arrivée nous avons affaire à un changement de l'aspect linguistique. Nous allons voir, donc, de quelle manière chaque version représente sa vision du monde et comment la destruction de cette vision a lieu à travers la traduction.

Il est relativement facile de traduire d'une langue indienne en une autre langue indienne parce que les structures des deux langues sont presque les mêmes. Mais quand nous traduisons d'une langue indienne en une langue européenne ou inversement, la traduction est difficile et complexe à cause de la grande différence de nature de la structure des deux langues. Nous avons choisi trois langues comme notre sujet d'étude : le bengalie, l'anglais et le français. Naturellement, notre sujet d'étude inclut plusieurs spécificités linguistiques. Commençons avec :

³⁸ JAKOBSON R., 'Main issues of translation studies', dans MUNDAY, Jeremy *Introducing Translation Studies Theories and Applications*, London and New York, 2001, p.5.

a) La division des chapitres

Dans la traduction littéraire la forme est plus importante que le contenu et la division des chapitres d'une œuvre littéraire représente une forme par laquelle l'auteur veut communiquer un message aux lecteurs. Le changement de cette division peut changer le message de l'auteur. Mahasweta Devi a divisé la nouvelle bengalie en quatre parties, tandis que dans la traduction d'Ella Dutta il n'y a qu'une partie, ce qui détruit la séquence du déroulement des événements de l'œuvre bengalie. Alors, dans la traduction française par Joëlle Blanc, faite à partir de la traduction d'Ella Dutta, la nouvelle contient quatre divisions qui est une réflexion de l'œuvre bengalie. Cette inégalité de la division en chapitres entre l'œuvre originale et les traductions d'Ella Dutta et de Joëlle Blanc, montre la crise d'identité de l'œuvre originale du point de vue de sa représentation. Il faut mentionner que la traduction anglaise de Spivak contient quatre parties comme l'œuvre bengalie.

b) L'usage des mots anglais

Dans la nouvelle bengalie, Mahasweta Devi a souvent utilisé les mots anglais qui nous rappellent non seulement le passé colonial mais aussi la présence de cette langue puissante dans notre société. Les Anglais ont laissé une grande influence dans notre système social et aussi dans les langues régionales de l'Inde. Même après l'indépendance l'anglais est une des langues officielles. Les indiens qui parlent l'anglais se considèrent supérieurs aux autres et c'est le même cas avec les bengaliphones. Cette perspective est très bien reflétée dans la nouvelle bengalie par les dialogues du médecin, tenant un statut supérieur de la société, celui-ci utilise plusieurs mots anglais quand il parle. A l'hôpital quand le médecin demande à Joshoda, combien elle en a allaité, il dit :

কতজনকে ফীড করেছ?

(p. 169)

[kotojanke feed korecho?]

et alors en décrivant la condition corporelle de Joshoda, il dit:

শরীরও তো ডাউন খুব, খুবই।

[sorir o to down khub, khubi]

(le corps aussi épuisée très, très)

Dans la traduction anglaise, Ella Dutta aurait pu montrer ce style typique de la classe moyenne et de la classe bourgeoise, de mélanger des mots anglais avec ceux de bengalis, en mettant les mots anglais en italiques. Mais sa version n'indique pas cette tendance et par conséquent cette présence de l'anglais dans l'œuvre de Mahasweta Devi est complètement détruite dans la version anglaise d'Ella Dutta. Elle a traduit deux phrases ci-dessus comme :

How many has she nursed? (p.56)

et

Physically, she is very run down. (p.57)

Dans le premier cas, Ella Dutta n'a pas même utilisé le mot anglais qui existe dans le texte bengali et dans le deuxième cas, quoiqu'elle ait utilisé le mot « down » existant dans le texte bengali, elle a précisé avec « run », un expression idiomatique anglaise.

D'autre part Spivak a respecté le style typique de Mahasweta Devi en mettant les mots en italiques. On voit dans la traduction de Spivak :

How many did she *feed*? (p.68)

et

Her body is very, very *down*. (p.70)

Dans la traduction française, la traductrice n'a pas gardé les mots anglais. Joëlle Blanc, a donc, utilisé les équivalents français et par conséquent, nous remarquons une perte d'information qui est liée au statut social du personnage. Les phrases françaises se lisent :

Combien en-a-t-elle allaités ? (p.60)

et

Physiquement, elle est complètement épuisée.(p.62)

La traductrice a donc, mis l'accent sur le contenu sémantique et n'a pas souligné la forme, qui, elle aussi contient des nuances culturelles.

c) Termes d'adresse

En bengali, il y a trois mots pour appeler la deuxième personne - আপনি [aapni], তুমি [tumi] et তুহ [tui]. Cependant, en anglais il en a un - « you » et en français, il a deux mots « vous » et « tu ». Quoique Joëlle

Blanc traduit sa nouvelle à partir de la traduction anglaise d'Ella Dutta où il n'y a qu'un terme « you » pour la deuxième personne, elle utilise deux termes (tu et vous) pour la deuxième personne pour garder la couleur locale.

Savons-nous de quelques exemples concrets pour mieux illustrer ce point. Dans la nouvelle bengalie quand Kangali adresse sa femme à propos de son travail, il dit :

আমার মন্দিরে তুই কি করবি ? (p.164)

[amar mondire tui ki, korbi ?]

(Mon dans temple tu que feras ?)

Deux versions anglaises de cette phrase sont les mêmes :

What will you do in my temple ? (p.58 Spivak)

(p.45 Ella Dutta)

Ici “my” c’est Kangali et “you”, c’est sa femme “Joshoda”. Dans la nouvelle bengalie Devi a utilisé le terme « তুই » [tui] qui est remplacé par « you » en anglais. Ici il faut mentionner que nous utilisons « tui » quand nous parlons à quelqu’un du même âge et aussi quelqu’un qui est cadet. Mais ici, ce terme symbolise la manque de respect. Dans la hiérarchie

sociale de l'Inde, la femme occupe un statut secondaire. C'est pourquoi, le mari peut appeler sa femme comme « tui ». Dans la traduction anglaise cette distinction n'est point reflétée. Tandis que Joëlle Blanc, elle, a utilisée le mot « tu » au lieu de vous, peut être en tenant compte de cette tradition indienne. Sa traduction se lit :

Et que feras-tu dans mon temple ? (p.46)

Dans un autre exemple, quand le médecin informe M. Halder à propos du sein de sa cuisinière, il dit :

আপনার কুকের ব্রেস্টে কি হয়েছে শুনলাম। (p. 167)

[aapnar cooker breast-e ki hoyeche shunlam]

(votre cuisinière sein quelque chose a j'entends.)

Les deux traductions anglaises, par Ella Dutta et par Spivak, sont les suivantes :

I hear there is something wrong with your cook's breast. (p.52)

et

I hear your cook has a problem with her breast. (p.64)

Ici আপনার (aapnar) symbolise M. Halder qui est un homme âgé. La relation entre M. Halder et le médecin est assez formelle, donc,

Mahasweta Devi a utilisé le mot « আপনার » (votre) au lieu de « তোমার » (tomar) [ta]. Mais encore une fois la traduction anglaise ne montre pas cette différence. Tandis que Joëlle Blanc a utilisé le mot approprié (votre) dans sa traduction :

On m'a dit que votre cuisinière avait quelque chose au sein. (p.55)

d) Les proverbes

Mahasweta Devi a utilisé des proverbes dans la nouvelle qui sont surprenants même en bengali. Le narrateur utilise un proverbe pour décrire la condition psychologique du fils cadet de M. Haldar après avoir attaqué sa cuisinière. La phrase bengali se lit :

কিন্তু চোরের মন বোঁচকার দিকে। (p.154)

[kintu chorer mon bochkar dike.]

(Mais le voleur s'intéresse surtout au pognon)

La version anglaise d'Ella Dutta :

But the guilty tend to become excessively sensitive. (p.26)

ne produit pas du tout le sens original. Ella Dutta a essayé de produire le sens intime de ce proverbe qui détruit son aspect implicite sans produire le sens exact.

D'autre part Spivak traduit cette phrase littéralement et laisse la nuance implicite pour les lecteurs :

But the thief thinks of the loot. (p.40)

La traduction française du même proverbe va encore plus loin de son œuvre originale anglaise. Elle essaye d'aller plus proche à l'expression française.

Mais les coupables ne peuvent jamais dormir sur leurs deux oreilles. (p.17)

Traduire les métaphores avec des équivalents donne l'impression que la culture source et la culture cible se ressemblent complètement, comme l'affirme Antoine Berman :

« Si le sens est identique (du proverbe), remplacer un idiotisme par son équivalent est un ethnocentrisme... »³⁹ qui donne l'impression que le personnage n'exprime avec des images françaises.

³⁹ BERMAN, Antoine, *Les tours de Babel*, Trans-europ – repress, Mauvezin, 1985, p.80.

e) L'usage des mots particuliers

Dans la première phrase de la deuxième partie, Mahasweta Devi écrit :

কাঙালীকে পথে বসিয়ে যান হালদারবাবু। (p.158)

[Kangalike pothe bosiyé jan Halderbabu]

qui veut dire que Halderbabu a laissé Kangali le bec dans l'eau, sans aide.

Ella Dutta a traduit cette phrase comme :

Halderbabu left Kangali a pauper. (p.33)

Le mot « pauper » est une ancienne façon de décrire une personne qui est pauvre et ne porte pas la même connotation du mot original.

Tandis que l'utilisation du mot par Spivak est beaucoup plus appropriée dans ce contexte. Elle traduit cette phrase :

Haldarbabu truly left Kangali in the lurch. (p.46)

quoique le mot "truly" n'existe pas dans l'œuvre bengalie. La traduction française montre exactement la même syntaxe bengalie quoiqu'elle soit faite à partir de la traduction d'Ella Dutta. Joëlle Blanc traduit cette phrase :

M. Halder laissa Kangali à la rue. (p.27)

A travers des exemples tirés de quatre textes, nous voyons que linguistiquement chaque version représente un monde qui est très particulier et unique et la traduction détruit la particularité de ce(s) monde(s).

2) ELEMENTS SOCIOCULTURELS

La traduction est une façon d'établir les contacts entre les cultures et les sociétés – parce que toutes les langues sont situées dans de différents milieux culturels. Selon Vladimir Ivir, « Translating means translating cultures, not languages ».⁴⁰ Traduire l'œuvre d'une langue à une autre demande au traducteur/à la traductrice non seulement une bonne connaissance linguistique mais aussi celle de la culture. Cependant l'intraduisibilité est un fait accepté de la traduction à cause de la distance entre deux cultures. Cette distance est expliquée par des mots différents par des théoriciens différents. Vinay et Darbelnet a expliqué cette distance

⁴⁰ TOURY, Gideon, (ed.), *Translation Across Cultures*, Bahri Publication, New Delhi, 1998, p.36.

comme « lacunes ».⁴¹ Rabin comme « blank spaces », Dagut comme « voids »⁴² et Vladimir Ivir comme « gaps ».⁴³ Quand la culture d'arrivée manque les éléments donnés dans la culture de départ (par exemple –une expression), c'est le travail de la traductrice de chercher une expression dans la langue d'arrivée pour communiquer le message. Nous voyons cette initiative chez Spivak et Joëlle Blanc qui ont essayé de chercher une expression dans la langue d'arrivée pour les lecteurs ; tandis que Ella Dutta a presque décidé de ne pas traduire les mots difficiles qui ont un rapport à la culture, quand pour elle, la manifestation de la culture indienne dans l'expression anglaise est beaucoup plus facile que celle en français chez Joëlle Blanc parce qu'il y a un mélange culturel entre l'Inde et l'Angleterre.

Nous allons maintenant voir comment les trois traductrices surmontent les difficultés culturelles et où elles n'arrivent pas à traduire les éléments culturels à cause du manque de connaissance extra-linguistique.

⁴¹ Ibid. p.37.

⁴² Ibid.

⁴³ Ibid.

a) L'influence occidentale

L'influence de la culture cible est un grand défi pour décrire la culture source. Dans la nouvelle de Mahasweta Devi, le narrateur décrit le travail de Kangali, mari de Jashoda. La phrase bengalie se lit :

কাঙালীচরন ময়রার দোকানে তাড়ু নাড়ে । (p.155)

[Kangalicharan moyerar dokane taru nare.]

(Kangalicharan remue le sirop concentré et bouillonnant chez le confiseur)

Ella Dutta a traduit cette phrase :

Kangalicharan worked in a sweet shop. (p.27)

Elle a laissé passer le détail de travail de Kangalicharan qui remue seulement le sirop concentré et bouillonnant chez le confiseur.

D'autre part, Spivak a essayé d'exprimer ce détail en anglais :

Kangalicharan stirs the seething vat of milk in the sweet shop... (p.18)

La traduction française de Joëlle Blanc de la même phrase va assez loin de son texte source (texte d'Ella Dutta) et porte une marque de la culture occidentale :

Kangalicharan travaillait dans un magasin de gâteau. (p.18)

Le mot « gâteau » évoque des pâtisseries françaises et montre l'influence de la culture occidentale qui n'existe pas dans le texte source.

Dans un autre exemple Halderbabu donne un endroit à Kangali pour ouvrir un petit magasin devant le temple de Simhabahini où on vend les petits bonbons pour offrir à la déesse. Halderbabu dit à Kangali :

তুমি মুড়ি মুড়খি চিড়া বাতাসার দোকান দাও। (p.156)

[Tumi muri, murkhi, chira batashar dokan dao]

(Tiens une échoppe de riz grillé, de riz sauté,
de riz soufflé et de sucre candi)

Ella Dutta a commencé à traduire mot à mot, essayant d'exprimer chaque type de produit mais elle n'a pas respecté la séquence de la phrase source. Sa traduction, donc, ne nous aide pas à nous rendre compte du texte source :

You can sell puffed rice, popped rice, candy sugar and dry foodstuff. (p.30)

Dans la traduction ci-dessus, les mots « candy sugar » et « dry foodstuff » ont échangé leur séquence dans la phrase, et elle a utilisé un terme générique (dry foodstuff) pour un terme précis.

D'autre part, Spivak n'a fait aucun effort de traduire les produits du magasin de Kangali. Elle veut peut-être rester fidèle à la culture anglaise

et par conséquent nous voyons la traduction de cette phrase sans détail de produits :

Put up a shop of dry sweets. (p.44)

En le généralisant cette version perd toute marque culturelle si importante d'ailleurs dans tout texte littéraire. La version française de Joëlle Blanc nous rappelle la culture cible qui rend le texte accessible aux lecteurs français :

Tu pourras y vendre du riz en flocons grillé, du sucre candi et autres denrées. (p.22)

Elle a traduit « puffed rice » et « popped rice » ensemble par « riz en flocons grillé » qui est facile à comprendre pour les lecteurs français et les deux derniers sont traduits mot à mot.

b) La hiérarchie sociale

A l'époque des « Védas », la société bengalie était divisée en métiers sous forme de castes. Il y avait quatre castes : le prêtre (Brahman), le guerrier (Khashtriya), le commerçant (Vaishya) et le serviteur (Sudra). Le prêtre, Brahman était la caste la plus haute et considéré comme Dieu.

Tandis que, le serviteur, Sudra était la caste la plus basse de la société qui restait intouchable. Cette hiérarchie sociale existe même aujourd'hui dans la société contemporaine.

Dans la nouvelle bengalie, le narrateur décrit le statut social de Kangalicharan qui appartient à la classe la plus haute de la société indienne :

বামুন বলে তাঁর ভক্তিপ্রদা রক্তের পোকা

[Bamun bole tanr bhaktishradha rakter poka

ও সেই কারনে ভোরে চাটুজে বাবুকে না পেলে

o sei karone bhore chattujee babuke na pele

ছেলের বয়সী কাঙালীকে প্রনাম করে তার ফাটা

cheler boyesi Kangalike pranam kore tar phata

পায়ের ধুলো জিভে ঠেকাতেন।

payer dhulo jibhe thekaten.]

(p.155)

(Respect pour Brahmins était enraciné dans son sang et c'est pourquoi, le matin, s'il ne trouvait pas M. Chatterjee, il touchait les pieds de Kangali, assez jeune d'être son fils et mettait la poussière de ses (Kangali) pieds crevassés à sa (Halderbabu) langue).

Pour comprendre cet énoncé en bengali, les lecteurs francophones doivent avoir une connaissance de la hiérarchie sociale de l'Inde où un

homme âgé touche les pieds d'un jeune, aussi jeune d'être son fils, parce que le jeune appartient à la caste des Brahmins, la plus haute de la société indienne. Mais malheureusement ni Ella Dutta, ni Spivak, ni Joëlle Blanc n'a élaboré le mot « Brahmin », ni a précisé le rôle toujours joué par eux dans la société bengalie. Cette absence d'information empêche les lecteurs francophones de comprendre la hiérarchie sociale toujours très enracinée en Inde.

Ella Dutta a traduit cette phrase :

Respect for Brahmins was ingrained in him and he would start the day by touching a Brahmin's feet. If Chatterjee Babu was not available then he would take a grain of dust from Kandalicharan's cracked soles, Kandalicharan who was young enough to be his son. (p.28)

Dans la traduction ci-dessus, Ella Dutta n'a pas respecté la séquence des phrases. Ici il faut mentionner, le mot « Chatterjee » est un nom en bengali et appartient aux Brahmins. Elle a essayé d'ajouter cette information dans la phrase précédente celle mentionnant « Chatterjee ».

La traduction française de Joëlle Blanc se lit.

On avait inculqué à M. Halder un profond respect des Brahmins, et il devait commencer sa journée en touchant les pieds de l'un d'eux. Si M. Chatterjee faisait défaut, alors il prenait la poussière des pieds crevassés de Kandalicharan. (pp.19-20)

Dans cette traduction, Joëlle Blanc a laissé passer l'âge de Kangali qui est presque comme le fils de M. Halder. Cette information est très importante dans ce contexte particulier pour comprendre l'importance de la hiérarchie sociale de l'Inde où la caste l'emporte sur l'âge des personnes, où l'homme âgé d'une caste inférieure est censé respecter un jeune de caste supérieure. Tandis que la traduction de Spivak respecte la séquence du texte source, donne chaque information, elle aussi, n'a pas élaboré sur le mot « Brahmin ». Elle traduit :

Reverence for Brahmins crawled in Mr. Haldar's views. If he couldn't get Chatterjeebabu in the morning he would touch the feet of Kangali, young enough to be his son, and put a pinch of dust from his chapped feet on his own tongue. (p.42)

c) Coutume ancienne

Dans n'importe quelle société, certaines coutumes portent des connotations profondes. Très souvent la traductrice n'utilise pas l'équivalent approprié pour décrire ces coutumes à cause du manque de la connaissance extralinguistique.

Dans la nouvelle bengalie Mahasweta Devi fait allusion à une coutume ancienne de l'Inde pour décrire la fidélité de Jashoda dans l'absence de Kangali, son mari. Devi écrit :

আমি না তোমার সতী স্ত্রী?

[Ami na tomar sati stri ?

বস্তুর হালদার বাড়িতে গিয়েও কাঙালী

Bastuto Haldar barite giyeo Kangali

তার স্ত্রীর প্রজ্বলন্ত সতীত্বমহিমার বহু

tar strir prajalanta satityamohimar bohu

কথা শুনল।

Kotha sunlo.]

(p.156)

(Ne suis-je pas ta femme « Sati » ? En fait, même quand Kangali est allé rendre visite aux Haldar, il a entendu le dévouement ardent de sa femme.)

Avant d'aller aux traductions différentes de cette phrase, il faut expliquer le concept de "Sati" qui existait en Inde jusqu'à la période coloniale. A cette époque-là, après la mort du mari, la femme devait sauter dans le feu pour prouver sa fidélité à son mari. Cette tradition brutale fut pratiquée surtout dans la classe moyenne et la classe populaire où les femmes n'avaient pas de voix. Derrière cette tradition brutale existait le facteur d'héritage. Après la mort du mari, c'est la femme qui devient la

propriétaire. Mais si nous pouvons tuer la femme au nom de la tradition, personne ne sera là pour réclamer sa propriété. Cette tradition a été terminée par Rammohan Roy. Dans nos jours, pour montrer la fidélité de la femme nous nous référons au mot « Sati ». Ainsi l'adjectif « Satitya » nous rappelle toujours le dévouement ardent d'une femme à son mari.

Dans la traduction anglaise Ella Dutta et Spivak, les deux, ont utilisé l'équivalent pour le mot « Sati » et son adjectif « Satitya ». Ella Dutta a traduit :

Am I not your chaste wife? In fact, even when Kangali went to visit the Halдар household, he had proof of the fiery glow of his wife's shining chastity. (p.29)

Ces mots donnent le sens mais n'évoquent point les associations d'idées du mot « sati ». C'est un élément culturel qui a besoin d'une explication.

Tandis que la traduction de Spivak est beaucoup plus appropriée et montre sa connaissance extralinguistique :

Am I not your faithful wife? In fact Kangali heard of his wife's flaming devotion at the big house as well. (p.43)

et surtout 'flaming devotion' fait allusion au feu funéraire à la mort du mari et donc au 'sati'. Néanmoins elle n'exploite non plus le mot 'Sati'.

Joëlle Blanc a traduit cette phrase presque mot à mot de la traduction d'Ella Dutta. La version française se lit :

Ne suis-je pas ta chaste épouse ? En fait, même quand Kangali alla rendre visite aux Haldar, il eut des preuves de l'ardente chasteté de sa femme. (p.21)

Cette traduction montre encore une fois le manque de connaissance extralinguistique de la traductrice.

d) Foi profonde

Mahasweta Devi a montré la foi de Haldarbabu à propos de Simhavahini, la déesse. Il insulte ceux qui ne croient pas à la gloire de la déesse. En utilisant la langue du village, Devi décrit la foi profonde de Haldarbabu qui se révèle et attire l'attention des lecteurs.

বুঝলা কাঙালী ! হালার অবিশ্বাসীরা কয় মায়ে

[Bujhla Kangali ! Halar, obishashira koye maye

স্বপ্ন দিব, তো ধাই সাইজা ক্যান? আমি কই

sapno dibo, to dhai saija ken? Ami koi,

তিনি সৃষ্টি করে মা অইয়া, ধাত্রী অইয়া পালন করে

tini sristi kore ma oiya, dhatri oiya palon kore.] (p.156)

(Tiens Kangali ! ces salauds mécréants demandent, pourquoi la mère apparaît-elle dans le rêve sous la forme de sage-femme ? Je raisonne : lorsqu'elle crée, elle joue le rôle de la mère, et elle devient sage femme lorsqu'elle protège.)

Ella Dutta a détruit non seulement la langue du village qui est très particulière dans cette situation, en utilisant la langue soutenue, mais a aussi pris un détour avant d'annoncer le point principal. Par conséquent, la foi de M. Haldar qui a attiré l'attention des lecteurs dans la nouvelle bengalie ne se montre pas dans la traduction :

Would you believe it, Kangali, these cynics say that if Simhavahini had to appear why would she do so in the guise of a midwife ? I reasoned with them: as a mother she conceives and creates and as a midwife she brings children into the world and looks after them. (pp.29-30)

Tandis que Spivak a utilisé les termes argotiques qui décrit bien le contexte :

See, Kangali ? The bastard unbelievers say, the mother gives a dream, why togged as a midwife ? I say, she creates as mother, and preserves as midwife. (pp.43-44)

D'autre part Joëlle Blanc a commencé à traduire ce commentaire presque mot à mot. Elle a décidé de bien garder la séquence et la syntaxe de son œuvre originale, mais peut-être, vers la fin elle a perdu la patience :

Le croirais-tu, Kangali, ces cyniques racontent que si Simhavahini devait apparaître, pourquoi le ferait-elle sous la forme d'une sage-femme ? Je leur ai expliqué mon raisonnement : en tant que mère, elle conçoit les enfants, et en tant que sage-femme, elle les protège. (p.21)

En fin de compte, nous pouvons dire que nous voyons l'existence de l'influence occidentale dans les trois traductions choisies. Il faut souligner ici qu'il n'est pas possible pour nous de commenter sur tous les défis auxquels les traductrices ont fait face pendant la traduction. Le but de ce chapitre est de démontrer plusieurs façons et techniques que trois traductrices ont utilisées pour satisfaire leurs lecteurs. Ainsi, ce chapitre n'est pas une simple critique des erreurs de traductions existantes parce que toutes les trois ont essayé de leur mieux de transmettre le message, mais une étude analytique afin de montrer les détournements qu'on aurait pu éviter.

Chapitre III
LE NON-DIT

Dans notre deuxième chapitre, nous avons noté comment les trois traductrices (Spivak, Ella Dutta et Joëlle Blanc) ont utilisé leur propre technique de démontrer les aspects stylistiques à chaque langue. Dans notre troisième et dernier chapitre nous allons expliquer le non-dit des traductions qui a une importance culturelle dans la nouvelle bengalie de Mahasweta Devi.

Dans ce chapitre nous allons suivre une façon unidirectionnelle en ce qui concerne le choix du texte. C'est-à-dire, nous allons prendre en compte seulement la nouvelle bengalie de Mahasweta Devi, la traduction anglaise d'Ella Dutta et la traduction française de Joëlle Blanc. Nous n'allons pas analyser la traduction anglaise de Spivak dans ce chapitre. La raison que nous avons laissé tomber la traduction anglaise de Spivak est de voir le rôle

de la langue filtre à travers la traduction d'une œuvre indienne en langue européenne par le biais de l'anglais. Nous allons examiner si l'anglais remplit la fonction d'intermédiaire comme un filtre et dans quelle mesure, cette langue filtre aide à comprendre le non-dit de la culture source.

A cette fin, nous allons diviser ce chapitre en trois parties intitulées « Images anciennes », « Images quotidiennes » et « Traduction de *Stanadayini* » .

1) IMAGES ANCIENNES

La façon de décrire cette nouvelle est très intéressante, d'un côté, Devi décrit l'histoire de la vie de Jashoda et de l'autre côté, on voit la famille Halder, riche, conservatrice, qui suit les rituels très anciens. Ces deux histoires marchent parallèlement au début de la nouvelle et alors, elles se combinent et la famille Halder devient une partie de la vie de Jashoda et de Kangali.

On voit que Devi n'a pas besoin d'expliquer les références anciennes qui sont très particulières au contexte villageois ou dans la situation où elle les a décrits puisque son public cible partage les mêmes références qu'elle. Dans la traduction, Dutta a quelquefois laissé tomber l'explication propre de ces références et par conséquent, cela n'atteint pas les lecteurs français par la langue filtre. Cette partie va expliquer le non dit des traductions et les références anciennes négligées dans les traductions.

Nous allons développer ce point à travers les exemples précis de la nouvelle.

Dans le premier chapitre de la nouvelle, Devi décrit le statut familial de Nabin qui est le troisième de la famille des prêtres du temple. Naturellement, il ne possède pas beaucoup de propriétés et n'est pas content. Devi décrit son statut comme :

মায়ের ভোগের আড়াই আনার অংশীদার

[mayer bhoger arai anar anshidar]

[p.156]

qui est défini par Ella Dutta comme :

He was entitled to less than one-sixth from
the sale of temple prasad.

[p.29]

La quantité “less than one-sixth » est un faux calcul de « arai ana » fait par Ella Dutta. Cela doit être « a little more than one-eighth » mais ce qui n’est pas mentionné dans la traduction est que « *Ana* » existait en Inde seulement avant le système métrique a introduit comme une unité de compter l’argent, qui porte une importance culturelle très profonde liée à la représentation de la portion de l’héritage. Selon ce système ancien, seize *Anas* en équivalaient une roupie. Donc, *Arai Ana* est un petit peu plus d’un huitième. Il faut mentionner ici, même après le système métrique a été introduit en Inde, la génération précédente comptait en *Ana* parce que pour eux un seizième (1/16) est plus facile à utiliser qu’un centième (1/100). Quand Devi a écrit cette nouvelle, *Ana* n’existait plus en Inde mais l’existence de cette unité dans la nouvelle ne porte que la représentation culturelle pour montrer le retard social qui suit encore un vieux système.

La traductrice française, Joëlle Blanc n’est pas sensible à ce non dit à cause de la langue filtre, qui traduit directement comme :

« Nabin Panda, ... touchait moins d’un sixième
des ventes du prasad de ce temple. » [p.20]

et continue avec le faux calcul sans donner la référence culturelle.

Dans le deuxième chapitre, Devi mentionne une image typique de la femme indienne adorée par les hommes qui veulent toujours leur femme comme *Nandarani*. (p.158) Bien sûr, il n'y a aucune note en bas de page ou quelques lignes sur l'importance de ce nom dans la traduction d'Ella Dutta. En fait, *Nandarani* était une prostituée célèbre qui travaillait dans un bordel en Shonagachhi à Calcutta durant la dernière décennie du 19^e siècle. Elle ne savait ni lire ni écrire qui n'a jamais dit les noms de personnes avec qui elle a dormi, même quand la police lui a forcé. Selon l'épopée hindoue, elle était aussi la nourrice de Krishna. Citant le nom de *Nandarani* par Mahasweta Devi est une satire forte des hommes indiens qui veulent voir leur femme comme un objet de sexe et une mère en même temps. On voudrait mentionner ici que la situation sociale en Inde au XXI^e siècle n'a pas beaucoup changé.

L'autre personnage important mentionné tout après ce contexte est *Saratchandra* dont les héroïnes étaient révolutionnaires de la société mais pour satisfaire à leur mari elles offraient toujours un petit plus de riz pendant le repas. *Saratchandra Chatterjee* était un romancier célèbre du

Bengal qui fait une grande contribution dans la littérature bengalie. La majorité de ses protagonistes étaient des femmes comme dans *Charitrahin* (Character-less, 1917), *Dena-Paona* (Debts and demands, 1923), *Parinita* (The married woman, 1914) qui exprimaient la passion, l'affection et l'amour qui était une action assez courageuse parce que les femmes n'étaient pas autorisées d'exprimer leur sentiment à cette époque-là. Il a dépeint le vrai portrait des personnages à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle de la société bengalie. Son dernier roman, *Sesh Prasna* (The Final Question, 1931) est une œuvre remarquable où la protagoniste très intellectuelle, s'occupe des problèmes de l'individu et de la société reliés à l'amour et le mariage. Il a participé activement au mouvement de la libération de l'Inde et était le président du Congrès National de l'Inde à Howrah.

Toutes ces informations ne doivent pas être élaborées pour un lecteur bengali qui appartient à la même société, pour comprendre le choix de nom de *Saratchandra* par Devi dans ce contexte particulier. Pour les lecteurs anglophones et francophones ce nom ne devient qu'un nom sans aucune importance sociale.

De même, dans le quatrième chapitre, on voit que la famille Halder laisse Jashoda parce qu'elle (la famille) n'a plus besoin d'elle pour allaiter les enfants. Alors, elle veut travailler avec son mari dans le temple mais bientôt se rend compte que le mari l'a déjà rejetée de son cœur parce qu'elle ne peut plus le satisfaire physiquement. Prenant l'avantage de cette situation, Nabin, le troisième de la famille des prêtres du temple, a placé sa nièce Golapi au temple pour accompagner Kangali. Cette action de Nabin démontre que c'est un opportuniste qui décrit l'intelligence du frère de Golapi, apparemment beaucoup plus rusé que lui, comme :

আমি যদি দশ ছিলিম টানি, সে টানে বিশ ছিলিম।

[ami jodi dash chhilim tani, se tane bish chhilim] [p.166]

a été traduit par Ella Dutta comme :

If I smoke ten drags of hash, he smokes twenty. [p.48]

Le signe «*Chhilim*» est un terme ancien utilisé par les fumeurs de Hukka pour montrer la quantité du tabac qu'ils fumaient dans une bouffée. La situation décrite par Devi n'a aucun lien au signe «*Chhilim*» parce qu'elle veut montrer le plus haut niveau de l'intelligence du frère de Golapi en utilisant ce proverbe. En fait, ce n'est pas le proverbe qu'on utilise en

bengalie standard, il y a un autre proverbe populaire qui démontre exactement le même sens :

আমি চলি ডালে ডালে, তুমি চল পাতায় পাতায়।

[ami choli dale dale, tumi cholo pataye pataye]

Nabin qui n'est pas éduqué, ne sait pas ce proverbe, et utilise une phrase reliée à fumer qui montre que les deux (Nabin et le frère de Golapi) sont les fumeurs. Ni Ella Dutta, ni Joëlle Blanc comprend le sens intime de cette phrase et traduisent littéralement. Surtout le mot « hash » dans la traduction d'Ella Dutta crée une confusion. La traduction française de Joëlle Blanc :

« Si je prends dix bouffées de hash, il en prend vingt. » [p.50]

Par conséquent, les lecteurs cibles ne peuvent pas comprendre le contexte de cette phrase.

Ainsi, dans le quatrième chapitre encore une fois, Devi mentionne un type de *Sari* qui s'appelle « *Kastapere* » [p.166] qu'on n'utilise plus de nos jours, qui était porté par Jashoda en rentrant chez elle avec sa ration quotidienne. Ce sari décrit par Ella Dutta comme : « Wide – bordered

sari » [p.50] et a été traduit mot à mot par Joëlle Blanc comme : « un sari bordé d'une large bande. » [pp.52-53] sans donner la connotation culturelle de ce terme.

« *Kastapere sari* » représentait la chasteté à cette époque-là et c'est pourquoi, les femmes portaient ce sari au moment d'aller au temple. Dans notre contexte, Jashoda ne va pas au temple mais l'idée même de recevoir la ration gratuite chaque jour de la famille Haldei est liée à son statut social de « Brahmin » considérée chaste. Les Brahmins étaient considérés comme une partie de Brahma, dieu des hindous. Ce fait renforce l'idée de sa chasteté.

La société bengalie a changé beaucoup surtout pendant la période postcoloniale, donc, le changement de la tradition, de la croyance, et de l'utilisation des mots est inévitable. Devi dépeint une image de la période ancienne avec les références anciennes, ce qui manque dans les traductions d'Ella Dutta et de Joëlle Blanc. Surtout le manque d'explication des mots et les notes en bas de page empêchent les lecteurs cibles de comprendre la connotation culturelle liée aux références. A cause de la langue filtre, Joëlle Blanc n'a pas eu ces connotations culturelles comme le contexte

source pour expliquer dans sa traduction et sa traduction devient presque une traduction littérale du texte anglais d'Ella Dutta. Ici, il est nécessaire de citer Spivak qui dit :

« Translations... from Bengali.... Often fail to translate the difference of the Bengali view because the translator, albeit with good intentions, over assimilates it to make it accessible to the western reader. »⁴⁴

2) IMAGES QUOTIDIENNES

L'approche cibliste d'Ella Dutta a laissé passer les petits détails des images quotidiennes liés à la culture bengalie. De l'autre côté, la plupart de temps Joëlle Blanc ayant une approche sourcière, reste fidèle à la traduction d'Ella Dutta. Par conséquent, le non dit des images quotidiennes ignorées par Ella Dutta reste ignorées dans la traduction de Joëlle Blanc. On a déjà expliqué le cas d'exception dans notre deuxième chapitre. Dans cette partie, on va prendre quelques exemples de la nouvelle bengalie liés

⁴⁴ SPIVAK, Gayatri Chakravorty, 'Postcolonial translation theory', dans MUNDAY, Jeremy, *Introducing Translation Studies, Theories and Applications*, London and New York, 2001, p.134.

aux images quotidiennes et démontrer comment le non dit traverse (ou ne traverse pas) langue filtre.

Devi a commencé le deuxième chapitre en décrivant la condition de Kangali après la mort de M. Halder et décrit les facteurs qui sont responsables de faire de Jashoda une mère professionnelle. En fait, c'était la décision de son mari Kangalicharan qui lui a dit qu'elle devait être enceinte et avoir des enfants qu'elle allaitera elle-même. Pour montrer l'obéissance à son mari, Jashoda a accepté cette proposition et elle est devenue une mère professionnelle. Juste après cette situation, Devi a ajouté un verset de deux vers qui annonce la gloire de Jashoda mais en même temps un satire très fort des belles filles de la famille Halder qui donnent naissance à des enfants chaque année mais ne les allaitent pas pour maintenir leur ligne corporelle. Devi écrit :

মা হওয়া কি মুখের কথা?

[ma haoa ki mukher ktha ?]

শুধু প্রসব কলে হয় না মাতা।

[Sudhu prasab kolle hoye na mata]

[p.160]

(Etre mère est-elle une chose facile ?
Il ne suffit pas d'enfanter pour devenir mère).

Dans la traduction anglaise, Ella Dutta a effacé complètement ces deux vers qui critiquent les belles-filles riches de ne pas prendre la responsabilité de leurs enfants. Cette absence du verset pose plusieurs questions.: pourquoi les a-t-elle effacés ? N'a-t-elle pas voulu choquer les lecteurs anglais comme le dit Sherry Simon :

On efface les connotations culturelles que le « lecteur » français ne comprendrait pas, ou qui risqueraient de la choquer. Car on a un grand souci du lecteur. Duquel ? Du lecteur français. Point.⁴⁵

Cette citation devient universelle et on peut facilement remplacer le « lecteur » français par le lecteur anglais. Peut-être, Ella Dutta, a-t-elle un souci des lecteurs anglais et ce souci l'empêche de ne pas traduire ce verset important.

Dans la traduction française, par contre Joëlle Blanc n'a pas effacé ce verset mais elle a changé la ponctuation bengalie :

Etre mère n'est pas une chose aisée,
car il ne suffit pas d'enfanter.

[p.35]

⁴⁵ SIMON, Sherry et Paul ST. PIERRE, *Changing the terms: Translating in the post-colonial Era*, University of Ottawa Press, Ottawa, 2000, p.17.

La question que Devi a posée devant l'univers, si être mère est une chose aisée, devient une déclaration dans la traduction de Joëlle Blanc. Ce qui est remarquable ici, c'est le rôle de la langue filtre. Est-ce que la langue filtre existe pour Joëlle Blanc dans ce contexte ? Si cela existe d'où vient l'importance de traduire ce verset qui n'existe pas dans la langue filtre ?

Dans le domaine de la gastronomie, presque au début de la nouvelle, on voit comment la traduisibilité ne donne pas l'image exacte de la culture source. Devi a mentionné le nom de deux nourritures – le poisson et la frite que la cuisinière offrait au fils cadet de la famille Halder pendant le repas. Très prudemment Devi a choisi ces deux aliments parce qu'ils sont indispensables dans le repas bengali, même, les plus pauvres en mangent. Ella Dutta ne se rend peut-être pas compte de cette importance et utilise un terme générique « goodie » pour le mot frite quand le mot « fry » existe en anglais. Dans la traduction française, Joëlle Blanc n'a pas traduit ce mot parce que celui-ci (« goodie ») ne porte aucune signification pour elle et ainsi l'essence de la gastronomie bengalie est détruite complètement à travers la langue filtre.

Toujours dans le domaine de la gastronomie, on aurait pu insérer *thor ghanto, kalai dal, machher ambol* [থোড় ঘন্ট, কলাই ডাল, মাছের অম্বল] [p.161] préparés par Kangalicharan pour se montrer comme un très bon cuisinier. En réalité, ce sont les aliments dans le plat bengali qui sont difficiles à préparer et c'est pourquoi Devi a mentionné le nom de ces aliments qui montre l'efficacité de Kangali comme un bon cuisinier. Ella Dutta a compris ce non dit et a ajouté une phrase avant de décrire les aliments qui n'existent pas dans la nouvelle bengalie :

In time, he perfected the most difficult delicacies of Bengali cuisine, such as the special dals, the sweet and sour fish, and the dried vegetable preparation from the plantain tree trunk.
[p.39]

Quoique la traduction des plats ne soit pas bonne, la phrase ajoutée accorde l'importance culturelle du contexte. A travers la langue filtre ce message arrive aux lecteurs français comme :

Avec le temps, il fut capable de réussir à la perfection les mets les plus délicats de la cuisine bengalie, comme les *dals* spéciaux, le poisson aigre-doux, les plats de légumes séchés à base de tronc de plantain.
[p.36]

Dans la traduction, très souvent, le jeu de mot est mis en question. Dans le quatrième chapitre après avoir été rejetée par Kangalicharan et par la famille Halder Jashoda a commencé à passer de temps dans la cour du temple de *Nakuleshwar*. Le nom « *Nakuleshwar* » est une union de deux signes Nakul et Ishwar. Nakul est le synonyme de Shiva qui appartient à la trinité divine hindoue : Brahma, le créateur ; Vishnu, le mentor et Maheshwar ou Shiva, le destructeur. Ces trois complètent un cercle qui commence à la création du monde et finit avec la destruction afin de créer encore une fois. Et Ishwar signifie Dieu, et ces deux noms sont joints par *sandhi*, une formation grammaticale. Devi a joué avec les mots en utilisant le synonyme qui montre simplement le temple de Shiva. Ella Dutta a traduit ce mot comme un nom propre en ignorant complètement la formation grammaticale, *sandhi* sans laisser une note en bas de page mentionnant la Trinité qui existe de façon pareille dans la religion chrétienne. Par conséquent, Joëlle Blanc n'a pas compris la signification de ce nom et a gardé le même signe dans sa traduction et les lecteurs francophones n'ont aucune information de la Trinité.

Dans le premier chapitre, on voit que Kangalicharan et Jashoda étaient invités à la maison Halder, et quand une belle-fille était enceinte, Jashoda recevait un *sari* et du *sindur*. D'où vient ce rituel ? Le sari, on comprend bien, était un vêtement porté toujours par les femmes à cette époque-là, mais pourquoi le sindur ? Bien-sûr les femmes mariées portent le sindur mais donner du sindur à une autre femme pendant la fête est un symbole sacré qui implique qu'on souhaite à la femme une vie mariée très longue. Ici, la fête est la grossesse de la belle fille d'Halder qui porte la joie. On voit ce rituel pendant le Durga Puja, la plus grande fête des Bengalis, même aujourd'hui.

On voit donc, comment l'absence de l'explication des mots quotidiens dans la traduction empêche de comprendre l'image réelle de la culture source. Les petits détails qui contribuent à créer une vision de la culture étrangère aux lecteurs cibles manquent dans les traductions d'Ella Dutta et de Joëlle Blanc.

3) PROPOSITION DE TRADUCTION DE STANADAYINI

Dans cette partie nous allons traduire la nouvelle bengalie en français sans l'aide de la langue filtre. Nous ne choisissons ni approche sourcière ni approche cibliste et nous proposons une autre approche que nous disons « mi-chemin » pour traduire cette nouvelle. Nous n'allons pas traduire la nouvelle entière, au contraire, nous allons choisir des parties qui sont liées au non dit de la traduction, en tenant compte de la traduction de Joëlle Blanc. Donc, nous allons mettre notre traduction en italique.

Au début de la nouvelle, Devi décrit l'action entre le fils cadet de la famille Haldar et sa cuisinière, où elle mentionne le nom de deux aliments bengalis. Nous allons traduire le paragraphe entier de la nouvelle bengalie de Mahasweta Devi en français.⁴⁶ Elle décrit :

Un après-midi le fils, pris d'un désir lubrique, a attaqué la cuisinière de la maison. La cuisinière somnolait par suite d'un repas lourd, un plat de riz assaisonné d'une tête de poisson volée et du navet vert, et ainsi, elle se

⁴⁶ DEVI, Mahasweta, Stanadayini (nouvelle) dans *Stanadayini ebang Annyanya Golpa*, Koruna Prakasani, Kolkata, 1979, p.154.

détendit, se laissa aller, et lui dit : « Ouais, fais ce que tu veux ! ». Lorsqu' enfin l'esprit de Bagdad descendit de son épaule, l'enfant pleura de remords et supplia la cuisinière : « Ne dis à personne, mashi. »⁴⁷ La cuisinière, comme rien ne s' est passé, dit : « Qu'y a-t-il à dire ? » et se rendormit vite. Elle n'aurait jamais révélé l'affaire à quiconque, car elle était très fière de penser que son corps avait attiré ce jeune fils. Mais le voleur s'intéresse surtout au Pognon. Le fils était inquiet en voyant qu'on lui servait de généreuses portions de poisson et de fretin, et il a eu cette idée qu'un jour la cuisinière risquait de le dénoncer. Donc, un autre après-midi, sous l'emprise du djinn de Bagdad, il vola la bague de sa mère et la dissimula à l'intérieur de la taie d'oreiller de la cuisinière et cria haro et fit la cuisinière à coups de pied. Au cours d'un après-midi, il souleva le transistor de la chambre de son père et le vendit. Ses parents pouvaient difficilement saisir le rapport entre la sieste de midi et les comportements capricieux du garçon parce que le père n'engendrait ses enfants qu'au plus profond de la nuit selon la tradition des Haldar des Harishal,⁴⁸ après avoir dûment consulté l'almanach. En fait, passé le seuil de la maison, on

⁴⁷ En Bengal, en général, les enfants appellent la domestique comme « mashi ».

⁴⁸ Harishal est un endroit qui est au Bangladesh maintenant et la famille Haldar, la riche était très traditionnelle et elle était fière de sa tradition.

n'aperçoit que l'on y demeure au XVI^e siècle. *Même aujourd'hui, on amène la femme selon les almanachs.* Mais tous ces détails ne sont que périphériques à notre narration. *La maternité n'est pas devenue la profession de Jashoda pour ces lubies de l'après-midi.*

Dans le deuxième chapitre Devi décrit une image typique de la femme indienne.⁴⁹

En vérité Jashoda ne voulait pas un seul instant blâmer son mari de cette calamité actuelle. Cet amour protecteur qu'elle portait à ses enfants enveloppait aussi Kangalicharan. *Elle désirait se transformer en Terre Nourricière pour nourrir son mari estropié et sa jeune progéniture avec sa moisson riche.* Cette affection maternelle de Jashoda pour son mari *n'a jamais été adorée par les sages. Ils ont expliqué la femme et l'homme comme la Nature et le principe de l'être Humain. Mais cela, ils ont fait dans des temps immémoriaux lorsque, venant d'autre pays, ils s'installèrent dans cette péninsule.* Notre terre indienne est telle qu'ici chaque femme devient mère et chaque homme reste son fils éternel. D'ailleurs, quiconque

⁴⁹ Ibid. p.158.

refuse d'admettre qu'en ce pays tous les hommes sont *des Gopals*⁵⁰ et toutes les femmes *des Nandarani*⁵¹, un objet de sexe et une mère en même temps et s'obstine à les considérer sous un angle différent, comme par exemple « l'éternel féminin », « Mona Lisa », « La Passionaria », « Simone de Beauvoir » et autres n'est qu'un piètre amateur dans l'art de cahier des affiches modernes par-dessus les anciennes, déchirées, et n'en demeure pas moins un enfant de l'Inde. Et c'est pourquoi on remarque que *les Babus*⁵² éduqués acceptent ce genre de stéréotypes féminins libérés en dehors de leur environnement familial. *Quand ils entrent dans la chambre, ils veulent Nandarani une mère divine et un objet sexuel en même temps, en paroles et en comportements des femmes révolutionnaires.* C'est un phénomène complexe. *Saratchandra, un romancier bengali dont les protagonistes étaient révolutionnaires,* l'avait parfaitement compris et pour cette raison, il voulait que ses héroïnes nourrissent généreusement les héros. Mais l'apparente simplicité de Saratchandra et des écrivains de son genre cache en réalité une grande complexité, et mérite une calme soirée de

⁵⁰ un synonyme de Krishna, dieu des hindous, qui avait cent copines.

⁵¹ Elle était une prostituée à Calcutta durant les années 1890. On voit ce nom dans l'épopée hindoue comme la nourrice de Krishna.

⁵² Une partie exclusive de la population bengalie imitant le style de la vie des Anglais superficiellement pendant la période coloniale.

réflexion agrémentée *d'un verre du jus d'un fruit*. Dans le Bengale de l'Ouest, ceux qui se livrent à des activités célebrales souffrent de fortes dysenteries amibiennes, et c'est pourquoi il devrait reconnaître les bienfaits *du bel*⁵³. Nous négligeons l'importance des remèdes traditionnels à base de plantes, et nous ignorons ce que nous perdons.

Dans le quatrième chapitre, Devi décrit l'action de Nabin, le troisième de la famille des prêtres du temple, un opportuniste et l'intelligence du frère de Golapi, apparemment beaucoup plus rusé que lui⁵⁴ comme :

Nabin s'exclama : « Ce n'est plus possible maintenant Kangali est un homme viril, *comment tu lui plairas ?* De plus, le frère de Golapi est un *célèbre truand*. Il monte la garde là-bas. Il m'a même expulsé. *Si je suis méchant, il est beaucoup plus rusé que moi*. Il m'a donné un coup de pied au cul. J'y étais allé pour plaider ta cause. Kangali refusait d'en entendre parler. Il a dit qu'il ne voulait plus entendre ton nom. *Elle ne connaît pas*

⁵³ Un fruit qui est bon pour la dysenterie

⁵⁴ Ibid, pp.165-166.

son mari mais connaît la maison de son maître. Les maîtres sont ses dieux.

Qu'elle aille les voir !

Dans le même chapitre, après quelques paragraphes, Devi dépeint la condition de Jashoda qui commence à passer le temps dans la cour du temple de Shiva ⁵⁵:

Jashoda comprit que personne n'écoutait plus même un mot de sa part. Elle préparait et servait les repas en silence et au soir elle se rendit dans la cour du temple et commençait à pleurer. Elle ne pouvait même pas soulager sa douleur en pleurant ouvertement. Elle entendait les prières du soir au temple de Nakuleswar, un synonyme de dieu Shiva, puis elle séchait ses larmes et se levait. Elle murmurait : « Aie pitié de moi, Mère Divine. A la fin, est-ce que je devrais m'asseoir au bord de la route avec un petit bol d'étain pour demander l'aumône ? Est-ce là ta volonté ? »

Notre tâche était donc de montrer la médiation culturelle qui est un facteur essentiel de la traduction littéraire. Cette médiation s'avère crucial pour le dialogue des cultures.

⁵⁵ Ibid.p.166.

Pour un lecteur bengali, il est très facile de comprendre le contexte et sa référence parce qu'il y appartient et c'est une chose innée dans sa culture qui passe la barrière spatio-temporelle et un lecteur bengali contemporain comprend les rituels traditionnels sans avoir une explication. Pour un lecteur cible ce non-dit culturel empêche de faire un pont entre le contexte et la référence et il a une vision partielle et la considère comme « réelle », parce que « la traduction est un « rapport ». Rapport au texte. Rapport au temps »⁵⁶ comme le dit Cordonnier. Dans ce chapitre, nous avons essayé d'expliquer le non-dit lié profondément à la culture bengalie en pensant que nos efforts aideront les lecteurs cibles d'oublier un peu l'absence du glossaire dans les traductions d'Ella Dutta et de Joëlle Blanc.

En guise de conclusion, nous pouvons constater que les traductions passent le texte linguistique assez facilement. Mais le contexte extralinguistique est à peine transmis. Or la traduction littéraire n'est pas question de simple transcodage. Il est question de transfert *culturel* et transfert linguistique. La traduction nous donne un aperçu, montre une vision de la culture source et c'est cette vision qu'il faut traduire. Négliger ce point, c'est négliger le cœur même d'activité de la traduction littéraire.

⁵⁶ CORDONNIER, Jean-Louis, *Traduction et Culture*, les Editions Didier, Paris, 1995, p.131.

CONCLUSION

« Ou bien le traducteur respecte au maximum l'auteur étranger, il se situe dans le dévoilement de l'Autre, et il pratique la « traduction adéquate », ou bien il donne la préférence au système d'accueil, il se complaît dans l'enfermement du Même, il adapte l'auteur étranger, et dans ce cas il pratique la « traduction dynamique. »⁵⁷

Cette observation de Chevrel montre deux approches à la traduction :
approche sourcière et approche cibliste. Dans notre cas Spivak et Joëlle Blanc ont adapté l'approche sourcière la plupart du temps tandis que Ella Dutta a adapté l'approche cibliste. Pour mieux clôturer cette dissertation, nous allons faire un trajet des trois chapitres qui ont analysé les défis par lesquels les trois traductrices ont amené leur lecteur à un « nouveau »

⁵⁷ CHEVREL cite dans CORDONNIER, Jean-Louis, *Traduction et Culture*, Les Editions Didier, Paris, 1995, p.176.

monde lors de la traduction d'un texte bengali en deux langues européennes.

Pour commencer notre étude, nous avons étudié quelques repères théoriques relatives aux textes littéraires. Nous avons montré la traduction comme une communication interculturelle. Nous avons analysé la position du texte littéraire du tiers monde dans le marché de la traduction et le changement qui avait lieu dans le domaine de la traduction pendant la période post-coloniale. Nous avons mis la lumière sur la traduction féministe et la politique liée à cette traduction en analysant l'approche « manipulatrice » de Spivak dans la traduction.

Le deuxième chapitre, l'aspect stylistique a examiné la vision du monde de chaque communauté linguistique à travers les trois traductions de *Stanadayini* de Mahasweta Devi. Nous avons tout d'abord examiné les éléments linguistiques qui s'occupent des aspects de base d'une langue. Nous avons vu que linguistiquement chaque version représente un monde qui est unique et particulier et la traduction détruit la particularité de ce(s) monde(s). Nous avons analysé aussi les éléments socio-culturels qui reflètent la diversité de la culture en terme de l'appartenance sociale. Nous

avons noté que la plupart de temps Ella Dutta a laissé passer les aspects socio-culturels du texte source.

Nous avons consacré le troisième chapitre au non-dit dans les traductions d'Ella Dutta et de Joëlle Blanc considérant le rôle de la langue filtre. Nous avons remarqué comment le manque du glossaire dans ces deux traductions empêche les lecteurs de comprendre la connotation réelle de la culture. En analysant nombre d'exemples nous sommes arrivés à la conclusion que Ella Dutta parfois néglige la connotation culturelle liée aux références et par conséquent ces connotations ne traversent pas par la langue filtre et la traduction française de Joëlle Blanc est devenue presque une traduction mot à mot de la traduction anglaise d'Ella Dutta.

La nouvelle bengalie que nous avons choisie comme notre sujet d'étude est bilingue. Devi a utilisé non seulement la langue bengalie pour communiquer le message mais aussi un pays d'anglais pour montrer l'existence d'un statut supérieur de la société bengalie.⁵⁸

⁵⁸ Par exemple

কতজনকে ফীড করেছ?

[Kotojanke feed korecho?] DEVI, Mahasweta, Stanadayini (nouvelle) dans *Stanadayini ebang Annyanya Golpa*, Koruna Prakasani, Kolkata, 1979, p.169.

L'importance de la présence de la deuxième langue dans un texte bengali pose peut-être des problèmes pour Ella Dutta. En fait, c'est le problème de la ré-expression qui inclut une autre compétence de la part de la traductrice, en montrant le même statut. Elle a filtré cette particularité de Mahasweta Devi et par conséquent on ne la trouve pas dans la traduction française de Joëlle Blanc.

De l'autre côté, dans sa traduction anglaise Ella Dutta a laissé les mots bengalis sans les écrire en italique.⁵⁹ Par la définition traditionnelle de la traduction, nous savons que c'est un acte entre les deux langues. Mais pour Joëlle Blanc, il y a une autre langue (bengalie) qu'elle doit maîtriser et doit savoir la façon d'exprimer ce message dans la langue d'arrivée pour mieux le traduire. Donc, la compétence linguistique et extralinguistique de deux langues, l'anglais et le français ne suffisent pas pour Joëlle Blanc. Dans la traduction française, nous avons noté que Joëlle Blanc est consciente de la présence des mots bengalis et sa compétence linguistique lui a permis de garder les mots bengalis en italique⁶⁰ quoique

⁵⁹ Par exemple, Don't tell anyone, *mashi*. DEVI, Mahasweta, *The Wet Nurse*, traduite par Ella Dutta, Kali for Women, New Delhi, 1986, p.26.

⁶⁰ Par exemple, Ne dis rien à personne *mashi*. DEVI, Mahasweta, *La Nourrice*, Traduite par Joëlle Blanc, Des femmes, Paris, ? p.17.

elle n'ait pas laissé la note en bas de page pour expliquer ces mots ce qui montre qu'elle vise un public qui serait au courant de ces détails.

Les traits culturels d'une communauté se reflètent dans sa langue. La traduction littéraire, donc, est considérée comme un pont entre deux cultures et deux communautés linguistiques. L'image présentée par cette nouvelle ne reflète que la situation contemporaine de la femme indienne surtout dans les villages. Devi a présenté cette image avec toutes ses spécificités. Spivak est arrivée au fur et à mesure à construire ce pont culturel entre deux communautés par sa traduction anglaise. Ella Dutta et Joëlle Blanc ont aussi essayé de leur mieux de transmettre ce message mais de temps en temps elles ne réussissent pas.

Nous allons décrire les trois procédés adoptés par les trois traductrices la plupart de temps pour faire face à leur défis lors de la traduction :

L'équivalence : - Elle a lieu quand on rend compte de la même situation en utilisant des moyens stylistiques et structuraux entièrement différents. C'est la modulation figée⁶¹.

⁶¹ VINAY, Jean-Paul et Jean Darbelnet, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Marcel Didier, Paris, 1977, p.52.

L'amplification : - C'est le cas où la langue d'arrivée emploie plus de mots que la langue de départ pour exprimer la même idée. Ella Dutta a utilisé ce procédé très souvent dans sa traduction anglaise.⁶²

La modulation :- Nous avons remarqué que c'est le procédé qui a été employé le plus fréquemment par les trois traductrices. Par modulation, on entend la variation dans le message qui est obtenue changeant de point de vue d'éclairage. Ces variations deviennent nécessaires quand le passage de la langue de départ à la langue d'arrivée ne peut pas se faire directement. Alors que la transposition opère sur les espèces grammaticales, la modulation s'exerce sur les catégories de la pensée. Nous pouvons conclure que la modulation se fait pour respecter le génie de la langue d'arrivée. La vision du monde change d'après la langue et les traductrices ne doivent pas oublier de modifier les présentations des événements de respecter le mode de fonctionnement des lecteurs.⁶³

Il est important de mentionner certaines limitations de notre travail. Premièrement, parmi les plusieurs approches de la traduction, nous avons traité la traduction seulement de deux points de vue : comme une

⁶² Ibid. p.5.

⁶³ Ibid. p.11.

communication interculturelle et un acte politique. Deuxièmement, nous n'avons pas pu entamer tous les défis relatifs à la traduction d'un texte littéraire mais nous avons souligné les défis spécifiques auxquels font face les trois traductrices pendant leur traduction.

Malgré ces limitations, nous espérons que notre étude pourrait être utilisable en tant qu'une source de référence pour les chercheurs qui s'engagent à analyser la traduction d'un texte bengali en deux langues européennes, l'anglais et le français du point de vue de la médiation culturelle. Nous savons qu'il existe une énorme quantité de matériel indien en anglais sous forme de romans, contes, poèmes ainsi de suite mais il faut mentionner qu'il y a encore un univers entier qui reste clos au monde francophone. Notre étude est un pas pour présenter une analyse d'un texte indien aux lecteurs francophones.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

1. DEVI, Mahasweta, Stanadayini (nouvelle) dans *Stanadayini ebang Annyanya Golpa*, Koruna Prakasoni, Kolkata, 1979.
2. DEVI, Mahasweta, *The Wet Nurse* Traduite par Ella Dutta, Kali for Women, New Delhi, 1986.
3. DEVI, Mahasweta, *Breast Stories* Traduite par Gayatri Chakravorty Spivak, Seagull Books, Calcutta, 1997.
4. DEVI, Mahasweta, *La Nourrice* Traduite par Joëlle Blanc, Des femmes, Paris, ?

Sources secondaires

1. ALBIR, Amparo Hurtado, *La notion de fidélité en traduction*, Didier-Erudition, Paris, 1990.
2. BASSNETT, Susan and Harish Trivedi, eds. *Post-Colonial Translation : Theory and Practice*, Routledge, London, 1992.
3. BERMAN, Antoine, *Les tours de Babel*, Trans-europ – repress, Mauvezin, 1985.
4. CORDONNIER, Jean-Louis, *Traduction et Culture*, les Editions Didier, Paris, 1995.

5. DE LOTBINIERE- HARWOOD, Susanne, *Re- belle et infidèle. La traduction comme pratique de réécriture au féminin / The Body Bilingual: Translation as a Rewriting in the Feminine*, Les Edition du remue-ménage and Women's Press, Montréal and Toronto, 1991.
6. DELISLE, Jean, *L'analyse du discours comme méthode de traduction*, Edition de l'Université d'Ottawa, Ottawa, 1980.
7. DUFF, Alan, *The Third Language : Recurrent Problems of Translating into English*, Pergamon Press, Oxford, 1981.
8. FANG, Achilles, *On Translation*, Oxford University Press, New York, 1966.
9. FLAMAND, Jacque, *Ecrire et traduire: sur la voie de la Création*, Les Edition du Vermillon, Ottawa, Canada, 1983.
10. GANDHI, Leela, *Post Colonial Theory, A critical introduction*, Oxford University Press, New Delhi, 1998.
11. GRELLET, François, *The Word against the Word : initiation à la version anglaise*, Hachette Education, Paris, 1985.
12. GUPTA, R. S, (ed.) *Literary Translation*, Creative books, New Delhi, 1999.
13. HOMEL, David et Sherry Simon, *Mapping Litterature, The Art and Politics of Translation*, Vehicule Pess (eds.), Montréal, 1988.
14. HOLMES, James S, (ed.) *The Nature of Translation, Essays on the Theory And Practice of Literary Translation*, Mouton, The Hague, Paris, 1970.
15. LADMIRAL, Jean- René, *Traduire : théorèms pour la traduction*, Payot, Paris, 1979.
16. LEFÈVERE, André, *Translating Literature, Practice and Theory in a Comparative Literature Context*, The Modern Language Association of America, New Delhi, 1992.
17. LEFEVERE, André, *Translating Rewriting and the Manipulation of Literaru Fame*, Routledge, London, 1992.

18. LE RIDER, Jacques, traduit par Rosemary Morris, *Modernity and crises of Identity : Culture and Society in Fin-de-siècle Vienna* , Polity Press, Cambridge, 1993.
19. MOUNIN Georges, *Les Belles Infidèles*, Cahiers du Sud, Paris, 1955.
20. MOUNIN Georges, *clefs pour la linguistique*, Editions Seghers, Paris, 1987.
21. MUNDAY, Jeremy, *Introducing Translation Studies: Theories and applications*, Routledge, London and New York, 2001.
22. SELESKOVITCH, Danica, Marianne, Lederer, *Interpréter pour tradure*, Didier-Erudition, Paris, 1983.
23. SIMON, Sherry, *Gender in Translation : cultural identity and the politics of transmission*, Routledge, London and New York, 1996.
24. SIMON, Sherry et Paul ST. PIERRE, *Changing the terms: Translating in the post-colonial Era*, University of Ottawa Press, Ottawa, 2000.
25. SPIVAK, Gayatri Chakravorty, *In Other Worlds, Essays in Cultural Politics*, Routledge, New York and London, 1988.
26. TOURY, Gideon, *Descriptive Translation Studies and beyond*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam/ Philadelphia, 1995.
27. TOURY, Gideon, (ed.), *Translation Across Cultures*, Bahri Publication, New Delhi, 1998.
28. VASANDANI, Nirupama Rastogi, (ed.), *The Translation Initiative, Teaching and Training*, Central Institute of English and Foreign Language, Hyderabad, 2000.
29. VENUTI, Lawrence, *The Translator's Invisibility, A history of translation*, Routledge, London and New York, 1995.
30. VINAY, Jean-Paul et Jean Darbelnet, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Marcel Didier, Paris, 1977.

31. WALDER, Dennis, (ed.), *Literature in the Modern World; Critical Essays and Documents*, Oxford University Press in association with the Open University, New York, 1990,

Articles

1. CHANG, Nam Fung, "Toward a Better General Theory of Equivalent", *Babel*, 42:1, FIT, 1996, pp.1-17.
2. DINGWANEY, Anuradha, "Introduction Translating, Third World Cultures", dans DINGWANEY, Anuradha and Carol Maier (ed.), *Between Languages & Cultures Translation & Cross-Cultural Texts*, OUP, Delhi, 1996, pp.3-15.
3. EL-SHIYAB, Said, "The Pragmatics of Punctuation and Its Problematic Nature in Translation", *Babel*, 42:1, FIT, 2000, pp.112-124.
4. JACOBSON, Roman, "In Linguistic Aspect of Translation", dans BROWER, Reuben, A. (ed.), *On Translation* Oxford University Press, NEW York, 1996, pp. 232-239.
5. LADMIRAL, Jean-René, "Sourciers et Ciblistes", *Revue d'esthétique*, Edition Privat, Toulouse, 1987, p.33.
6. MARCO, Josep, "Register Analysis in Literary Translation: A Functional Approach", *Babel*, 46:1, FIT, 2000, pp.1-19.
7. MARTINEZ, Fgnacio M. Palacios, "Negation and Translation: Problems in the Translation of English Negatives into Spanish", *Babel*, 44:1, 1998, pp.65-78.
8. PEREZ, Maria Calzada, "Translators in Wonderland: A Study of the Tempo-Cultural Aspects of Alice in Woderland", *Babel*, 41:2, FIT, 1995, pp.85-109.

9. PRAKASH, Gyan, "Writing Post-Orientalist Histories of the Third World: Perspectives from Indian Historiography", *Comparative Studies in Society and History*, Vol.32, Cambridge University Press, 1990, p. 130.
10. SENGUPTA, Mahasweta, "Translation as Manipulation: The Power of Images, Images of Power", dans DINGWANEY, Anuradha and Carol Maier (ed.), *Between Languages & Cultures Translation & Cross-Cultural Texts*, OUP, Delhi, 1996, pp. 159-174.

ANNEXE I

La nouvelle bengalie de Mahasweta Devi

সুনদায়িনী

মাসিপিসি বনগাঁ-বাসী বনের মধ্যে ঘর।

কখনো মাসি বলল না যে, খই মোয়াটা ধর।

যশোদার মাসি কখনো আদর করত, না অনাদর, তা যশোদার মনে পড়ে না। জন্ম থেকে সে যেন কাঙালীচরণের বউ, হাতে গুণে জেয়ন্তে-মরন্তে কুড়িটা ছেলেমেয়ের মা। মনেই পড়ে না যশোদার, কবে তার গর্ভে সন্তান ছিল না, মাথা ঘুরত না সকালে, কাঙালীর শরীর কুপি-জালা আঁধারে তার শরীরকে ভু-তাত্ত্বিকের মতো ড্রিল করত না। মাতৃহু সে সইতে পারে, কি পারে না, সে-হিসেব কোনোদিন খতিয়ে দেখতে সময় পায়নি যশোদা। নিরন্তর মাতৃহুই ছিল তার বাঁচবার ও অসংখ্য জীবের সংসারকে বাঁচাবার উপায়। যশোদা পেশায় জননী, প্রফেশ্যনাল মাদার। বাবুদের বাড়ির বউ-বির মতো এ্যামেচার মা ছিল না যশোদা। এ জীবন পেশাদারদের একচেটিয়া। এ্যামেচার ভিথিরি-পকেটমার-গণিকা এ শহরে পাত পায় না, এ রাজ্যে। এমন কি ফুটপাথ ও পথের নেড়িকুস্তা, ডাস্টবিনলোভী কাক— তারাও নবাগত এ্যামেচারদের ঠাই দেয় না। যশোদা মাতৃহুকে পেশা হিসেবে নিয়েছিল।

সে জন্যে দায়ী হালদারবাবুদের নতুন জামাইয়ের স্টুডিবেকার গাড়ি এবং বাবু বাড়ির ছোট ছেলের ভরদুপুরে চালক হবার আকাঙ্ক্ষা। আকাঙ্ক্ষাটি ছেলেটির মনে হঠাৎ জেগেছিল। হঠাৎ হঠাৎ ছেলেটির মনে ও শরীরে যেসব বাতিক চাগাত, তা তৎক্ষণাৎ পরিত্যক্ত করতে না পারলে ছেলেটি ক্লান্ত হতো না। হঠাৎ হঠাৎ বাতিকগুলি ওর দুপুরের নৈঃসন্ধ্যাই চাগাত এবং বোগদাদের খলিফার মতো ওকে বান্দা খাটাত। এ পর্যন্ত সেকারণে সে যা-যা করেছে, তাতে করে যশোদাকে মাতৃহুের পেশা নিতে হয়নি।

এক দুপুরে হঠাৎ কামের তাড়নায় ছেলেটি তাদের রাঁধুনিকে আক্রমণ করে ও রাঁধুনিটির পেটে তখন ভরা ভাত, চোরাই মুড়ো ও কচুশাকের ভার ছিল বলে, আলস্যে শরীর মস্তুর ছিল বলে, রাঁধুনিটি, 'লঃ, কি করবি কর'—বলে চিতিয়ে পড়ে থাকে। অতঃপর ছেলেটির ঘাড় থেকে বোগদাদী ভূত নামে এবং সে—'ক্যারেও কই ও না মাসি' বলে সানুশোচনা অশ্রু ফেলে। রাঁধুনিটি তাকে, 'ইয়াতে আর কওন-বলনের আছে কি?'—বলে সত্ত্বর ঘুমোতে যায়। সে কোন্মোদিনই কিছু বলে দিত না। কেন না তার শরীর ছেলেটিকে আকর্ষণ করেছে জেনে সে যথেষ্ট গর্বিত হয়েছিল। কিন্তু চোরের মন বোঁচকার দিকে। ছেলেটি পাতে অসংগত সংখ্যায় মাছ ও ভাজা দেখে মনে মনে প্রমাদ গণে। মনে করে রাঁধুনি তাকে ফাঁসালে সে কেছায় পড়বে। অতএব আরেক দুপুরে সে বোগদাদী জিহ্নের-তাড়সে মায়ের আংটি চুরি করে, সেটি রাঁধুনির-বালিশের ওয়াড়ে ঢোকায় এবং শোর তুলে রাঁধুনিকে তাড়িয়ে ছাড়ে। আরেক দুপুরে সে বাবার ঘর থেকে রেডিও তুলে নিয়ে বেচে দিয়েছিল। দুপুরের সঙ্গে ছেলেটির এহেন আচরণের সংগতি খুঁজে পাওয়া তার মা-বাপের পক্ষেও মুশকিল, কেন না তার পিতা পঞ্জিকা

দেখে হরিসালের হালদারদের ঐতিহ্যমতে সন্তানদের গভীর নিশীথে সৃষ্টি করেছিলেন। বস্তুত এ বাড়িতে ফটক পেরোলেই যোড়শ শতক-পঞ্জিকা ও স্ত্রী-গ্রহণ এ বাড়িতে আজো আচরিত। কিন্তু এসব কথা বাই-লেন মাত্র। এ সকল দুপুরে বাতিকের জন্যে যশোদার মাতৃহু পেশা হয়নি।

কোনো এক দুপুরে কাঙালীচরণ দোকানের মালিককে দোকানে, বসিয়ে কোঁচার আড়ালে চারটি চোরাই সিঙাড়া জিলিপি নিয়ে ঘরে ফিরছিল। প্রত্যহই ফেরে। যশোদা ও সে ভাত খায়। ছানাপোনা তিনটি বিকেলে বাসি সিঙাড়া ও জিলিপি খায়। কাঙালীচরণ ময়রার দোকানে তাড় নাড়ে ও সিংহবাহিনীর মন্দিরের যাত্রীদের মধ্যে যারা 'হারায়ে মারায়ে কাশ্যপ গোত্র' হয়নি, সে সকল জাত্যভিমানে বামুনদের 'সদব্রাহ্মণের প্রস্তুত লুচি তরকারি' খাওয়ায় লুচি ভেজে। প্রত্যহই সে ময়দাটা-আশটা সরায় ও সংসারে সুসার করে। দুপুর নাগাদ পেটে ভাত পড়লে যশোদার প্রতি তার বাৎসল্য ভাব জাগে এবং যশোদার স্মৃতি স্তন নিয়ে নাড়াচাড়া করে সে ঘুমিয়ে পড়ে। দুপুর নাগাদ ঘরে ফিরতে ফিরতে কাঙালীচরণ অদূর সুখের কথা ভাবছিল এবং স্ত্রীর সুবর্তুল স্তনের কথা ভেবে সে স্বর্গসুখ পাচ্ছিল। কচি মেয়ে বিয়ে করে তাকে কম খাটিয়ে প্রচুর খাওয়ালে আখেরে দুপুরে সুখ মেলে একথা চিন্তা করে তার নিজেকে দূরদর্শী পুরুষবাচা মনে হচ্ছিল। এহেন সময়ে বাবুদের ছেলে স্টুডিবেকার-সমেত ঘাঁক করে কাঙালীচরণকে বাঁচিয়ে তার পায়ের পাতা ও গোড়ালির ওপরের গোছ দুটি চাপা দিল।

নিমেঘে লোক জমল। নেহাত বাড়ির সামনে দুর্ঘটনা, নইলে 'রক্তদর্শন করে ছেড়ে দিতুম' বলে নবীন পাণ্ডা চোঁচাতে লাগল। শক্তি স্বরূপিণী মায়ের পাণ্ডা সে, দুপুরে রৌদ্ররসে তেতে থাকে। নবীনে গর্জনে হালদাররা যে-যে বাড়িতে ছিল, সবাই বেরুল। হালদারকর্তা সগর্জনে, 'হালা আবুইদা ষাঁড়, তুমি ব্রহ্মহত্যা করবায়?' বলে ছেলেকে পেটাতে থাকলেন। ছোট জামাই তখন স্বীয় স্টুডিবেকার সামান্য আহত দেখে স্বস্তিতে হাঁপ ছাড়লেন এবং এই পয়সায় ধনী, কালচারে-পাঁঠা শ্বশুরগোষ্ঠীর চেয়ে তিনি যে শ্রেষ্ঠতর মানুষ, তা প্রমাণের জন্য মিহিন আদির পাঞ্জাবির মতো ফিনফিনে গলায় বললেন, 'লোকটা কি মারা যাবে? হাসপাতালে নিতে হবে না?'—কাঙালীর মনিবও ভিড়ের মধ্যে ছিল এবং পথে বিক্ষিপ্ত সিঙাড়া জিলিপি দেখে সে বলতে গিয়েছিল, 'ছিঃ ঠাকুর! তোমার এই কাজ?'—এখন সে জিভ আগলাল এবং বলল, 'তা করুন সার।'—ছোট জামাই ও হালদারকর্তা কাঙালীচরণকে সত্ত্বর হাসপাতালে নিলেন। কর্তার মনে আন্তরিক দুঃখ হল। দ্বিতীয় যুদ্ধের সময়ে, যখন তিনি ছাঁট লোহা বেচে কিনে মিত্রশক্তির ফাসি-বিরোধী সংগ্রামে সহায়তা করছেন—তখন কাঙালীচরণ কিশোর মাত্র। বামুন বলে তাঁর ভক্তিশ্রদ্ধা রক্তের পোকা ও সেই কারণে ভোরে চাটুজে বাবুকে না পেলে ছেলের বয়সী কাঙালীকে প্রণাম করে তার ফাটা পায়ের ধুলো জিভে ঠেকাতেন। কাঙালী ও যশোদা তাঁর বাড়িতে পালেপার্বণে যায়-আসে এবং বউমারা পোয়াতি হলে যশোদাকে কাপড়-সিঁদুর পাঠানো হয়। এখন তিনি কাঙালীকে বললেন, 'কাঙালী! ভাইব না বাপ! আমি থাকতে তোমার কষ্ট আইব না।'—এখন তাঁর মনে হল, কাঙালীর পায়ের পাতা দুটি কিমা হয়ে গেছে, ঠেকা পড়লে আর পায়ের ধুলো নিতে পারবেন না। ভেবে বড় দুঃখ হল তাঁর, এবং 'কি করল হারামজাদায়' বলে তিনি কেঁদে ফেললেন। হাসপাতালের ডাক্তারকে বললেন, 'সবকিছু করেন। টাকার লিগ্যা ভাইবেন না।'

কিন্তু ডাক্তারেরা পায়ের পাতা ফিরে দিতে পারলেন না। খুঁতো বামুন হয়ে কাঙালী ফিরে এল। ক্রাচ দুটি হালদারকর্তা করিয়ে দিলেন। ক্রাচ বগলে কাঙালী যেদিন ঘরে ফিরল, সেদিনই সে জানল, হালদার বাড়ি থেকে প্রতাহ যশোদার জন্য সিধা এসেছে। নবীন পাণ্ডা পাণ্ডা-কুলে সেজে। মায়ের ভোগের আড়াই আনার অংশীদার এবং সেই দুঃখে সে নিনু হয়ে থাকত। সিনেমায় রামকৃষ্ণকে কয়েকবার দেখার পর সে অনুপ্রাণিত হয়ে সেইমতে দেবীকে 'তুই, বেটি, পাগলী' বলে ও শাক্ত-মতে কারণবারি দ্বারা চেতনা নিষিক্ত করে রাখে। সে কাঙালীকে বলল, 'তোমার জন্যে বেটির পায়ে ফুল চড়িয়েছিলুম।' খেপী বললে, 'কাঙালীর ঘরে আমার অংশ আছে, তার বরাতে ও বেঁচে উঠবে।' কাঙালী একথা যশোদাকে বলতে গিয়ে বলল, 'আঁা? আমি যখন ছিলাম না, তুই নবনেটার সঙ্গে লটর-খটর কচ্ছিলি?' যশোদা তখনি পৃথিবীর দুই গোলাবের মাঝে কাঙালীর সন্দেহী মাথাটি চেপে ধরল ও বলল, 'রোজ বাবুদের দুটো ঝি এখানে শুভ আমাকে পাহারা দিতে। নবনেকে আমি আমল দিই? আমি না তোমার সতী স্ত্রী?'

বস্ত্রত হালদার-বাড়িতে গিয়েও কাঙালী তার স্ত্রীর প্রজ্বলন্ত সতীত্বমহিমার বহু কথা শুনল। যশোদা মায়ের মন্দিরে হত্যা দিয়েছে, সুবচনীয় ব্রত করেছে, চেতলা গিয়ে সিদ্ধাবার চরণ ধরেছে। অবশেষে সিংহবাহিনী স্বপ্নে ধাইয়ের বেশে বগলে ব্যাগ নিয়ে এসে তাকে বলেছেন, 'ভাবিসনি। তোর সোয়ামি ফিরে আসবে।' কাঙালী একথা শুনে বিশেষ অভিভূত হল। হালদারকর্তা বললেন, 'বুঝলা কাঙালী! হালার অবিশ্বাসীরা কয়, মায়ে স্বপ্ন দিব, তা ধাই সাইজা ক্যান? আমি কই, তিনি সৃষ্টি করে মা অইয়া, ধাত্রী অইয়া পালন করে।'

এরপর কাঙালী বলল, 'বাবু! ময়রার দোকানে কাজ করব কি করে আর? কেরাচ নিয়ে তো বসে তাড়ু নাড়তে পারব না। আপনি ভগবান। কত লোককে কতভাবে অন্ন দিচ্ছেন! আমি ভিক্তে চাইনি। এট্টা কাজের ব্যবস্থা করে দিন।'

হালদারবাবু বললেন, 'হ কাঙালী! তোমার লিগ্যা জায়গা দেইখ্যা থুইছি। আমার বারিন্দায় ছাউনি দিয়া এট্টা দোকান কইরা দিমু। সামনে সিংহবাহিনী। যাত্রী আসে, যাত্রী যায়। তুমি মুড়ি মুড়ি, চিড়া বাতাসার দোকান দাও। অহন বাড়িতে বিয়া লাগছে। আমার সপ্তম পুত্র, হেই আবাইগার বিয়া। যদিই না দোকান অয়, তদ্দিন সিধা যাইবে।'

একথা শুনে কাঙালীর মন বর্ষা সমাগমে বাদুলে পোকাকার মতো উড্ডীন হল, ও ঘরে ফিরে সে যশোদাকে বলল, 'সেই যে কালিদাসের শোলোক আছে, নেই তাই খাচ্ছ, থাকলে কোথায় পেতে?—আমার কপালে তাই হল রে! বাবু বলছে, ছেলের বিয়ে মিটলে রকে দোকান করে দেবে। যদিই না দিচ্ছে, তদ্দিন সিধে পাঠাবে। ঠ্যাং থাকলে কি এরকমটা হতো? সবই মায়ের ইচ্ছে রে!'

ক্রাচ খটখটিয়ে কাঙালী সূসংবাদটি আপামরকে বিতরণ করল। ফলে তার প্রাজ্ঞ মনিব নবীন পাণ্ডা, ফুলদোকানের কেপ্ত মহান্তি, মায়ের বাঁধা ঢাকী, উল্লাস সকলে বলল, 'আহা! কলি বললে তো হয় না! মায়ের তল্লাটে পাপের পতন, পুণ্যের জয়; এ হতেই হচ্ছে। নইলে কাঙালীর পা খোয়া যাবে কেন? আর হালদারকর্তা বা বামুনের মনিয়ার ভয়ে এত কথা স্বীকার যাবে কেন? সবচেয়ে বড় কথা, যশোদাকে বা মা ধাই বেশে দেখা দেবে কেন? সবই মায়ের ইচ্ছে।'

এ ঘোর কলিতে পাঁচের দশকে কাঙালীচরণ পতিতুওকে ঘিরে দেড়শো বছর আগে স্বপ্নদেশে প্রাপ্তা দেবী সিংহবাহিনীর ইচ্ছাসকল এভাবে পাক খাচ্ছে, তা দেখে সকলে যথোচিত বিস্মিত হয়। হালদারকর্তার হৃদ-পরিবর্তন, সেও মায়েরই ইচ্ছে। হালদারকর্তা পাত্র না দেখে দয়া করেন না। তিনি স্বাধীন ভারতের বাসিন্দা, যে ভারত মানুষে মানুষে রাজ্যে রাজ্যে, ভাষায় ভাষায়, রাঢ়ী বারেন্দ্র-বৈদিকে, উত্তররাঢ়ী কায়স্থ ও দক্ষিণরাঢ়ী কায়স্থে, কাপ-কুলীনে প্রভেদ করে না। কিন্তু তিনি পয়সা করেছেন ব্রিটিশ আমলে, যখন ডিভাইড অ্যাণ্ড করল ছিল পিলিসি। হালদারকর্তার মানসিকতা তখনই গঠিত হয়ে গেছে। ফলে তিনি পাঞ্জাবি উড়িয়া বিহারি গুজরাটি মারাঠি মুসলমান, কারুক্কে বিশ্বাস করেন না এবং দুর্গত বিহারি শিশু বা অনাহারে কাতর উড়িয়া ভিখারি দেখলে তাঁর বিয়াল্লিশ ইঞ্চি গোপাল গেঞ্জির নিচে অবস্থিত, চর্বিতে সুরক্ষিত হৃৎপিণ্ডে করুণার ঘামাচি আদপে চুলকোয় না। তিনি হরিসালের সুসন্তান। ফলে পশ্চিমবঙ্গের মাছি দেখলেও তিনি 'আঃ! দ্যাশের মাছি আছিল রিষ্টপুষ্ট—ঘটির দ্যাশে হকলডি চিমড়া-চামসা' বলে থাকেন। সেই-হালদারকর্তা গাঙ্গৈয় কাঙালীচরণকে কেন্দ্র করে করুণায়ন হচ্চেন, এ দেখে মন্দিরের চারিদিকে সকলেই বিস্মিত হয় এবং কিছুদিন ধরে লোকের মুখে-মুখে এই কথাই ফেরে। হালদারকর্তা এমন ঘোর দেশশ্রেমী যে নাতি, ভাইপো, ভাগ্নেরা দেশনেতাদের জীবনী পাঠ্যপুস্তকে পড়লে কর্মচারীদের বলেন, 'হঃ! ঢাকার পোলা, মইমনসিঙের পোলা, যশুইরা পোলা, ইয়াগর জীবনী পড়ায় ক্যান? হরিসাইলা অইল দধীচির হাড়ে তৈয়ার। ব্যাদ উপনিষদ হরিসাইলার লিখা, এ্যাও একদিন প্রকাশ পাইব।' তাঁর কর্মচারীরা তাঁকে এখন বলে, 'আপনার চেইনজ অফ হার্ট হইত্যাছে, ঘটির লিগ্যা আপনার এই দয়া, ইয়ার পাছে দ্যাখবেন ঈশ্বরের কুন বা পার্গাস আছে।' কর্তা একথায় হলাদিত হন এবং 'ব্রাহ্মণের কি ঘটি-বাঙালি অয়? গলায় উপবীত থাকলে হ্যায় পাইখানায় বইয়া রইলেও মাইন্য দিতে অইব' বলে উচ্চহাস্য করেন।

চতুর্দিকে এ ভাবে মায়ের ইচ্ছার প্রভাবে করুণা মায়ামমতা দয়ার সুবাতাস বইতে থাকে এবং নবীন পাণ্ডা কয়েকদিন ধরে সিংহবাহিনীর কথা যতবারই ভাবতে যায়, যশোদার উত্তুঙ্গস্তনা, গুরুনিতম্বা শরীর তার চোখে ভাসে এবং মা যশোদাকে যেমন ধাই সেজে স্বপ্ন দিলেন, তাকে যশোদা সেজে স্বপ্ন দিচ্ছেন কিনা সেকথা ভেবে তার শরীরে মন্দ উত্তেজনা জাগে। আট-আনার পাণ্ডা তাকে বলে, 'মেয়েছেলের এ রোগ হলে বলে প্যাঁদ রোগ, বেটাছেলের হলে বলে ম্যাঁদ রোগ। তুই পেছাপ করার সময়ে কানে শ্বেত অপরাজিতার শেকড় বাঁদ।'

একথা নবীনের মনে নেয় না। একদিন সে কাঙালীকে বলে, 'মায়ের ছেলে শক্তি নিয়ে র্যালা করব না। তবে একটা বুদ্ধি মাথায় এয়েচে। বোষ্টম ভাব নিয়ে র্যালা করতে বাধা নেই। তোকে বলি, স্বপ্নে গোপাল পা একখানা। আমার পিসি ত্রীকেশ্বর থেকে গোপাল এনিছিল পাতরের। সেটা তোকে দিই। স্বপ্নে পেইছিস বলে প্রচার দে। দেকবি দুদিনে রমরমা হবে, ঝমঝমিয়ে পয়সা পড়বে। পয়সার জন্যে শুরু কর, পরে মনে গোপাল-ভাব আসবে।'

কাঙালী বলে, 'ছি দাদা! ঠাকুর-দেবতা নিয়ে তামাশা করতে আছে?'

নবীন তাকে, 'তবে মরগা যা!' বলে তাড়া দেয়। পরে দেখা যায়, নবীনের কথা শুনলে কাঙালী ভাল করত। কেন না, হালদারকর্তা হঠাৎ একদিন হার্টফেল করে মরে যান। কাঙালী ও যশোদার মাথায় শেফপীরের ওয়েল্কিন ভেঙে পড়ে।

কাঙালীকে পথে বসিয়ে যান হালদারকর্তা। কাঙালীকে ঘিরে ভায়া-মিডিয়া হালদারকর্তা সিংহবাহিনীর যেসব ইচ্ছা প্রকাশ পাচ্ছিল, তা প্রাক-ভোট রাজনীতিক দল প্রদত্ত প্রজ্বলন্ত প্রতিশ্রুতির মতো শূন্যে মিলায় ও নিরুদ্দেশ-যাত্রার নায়িকার মতো রহস্যজালের মায়ায় অদেখা হয়। কাঙালী ও যশোদার রঙিন স্বপ্ন ফানুসটিতে যুরোপীয় ডাইনির বডি কিন ফুটকে যায় এবং স্বামী-স্ত্রী আত্মন্তরে পড়ে। ঘরে গোপাল, নেপাল ও রাধারানী খাবার তরে আখুটে বায়না ধরেও মায়ের মুখ খায়। শিশুদের এই 'ওদনের তরে' কানাকাটি খুবই স্বাভাবিক। কাঙালীচরণের চরণ খোয়া যাবার পর থেকে ওরা প্রত্যহ হালদার বাড়ির সিধায় ভালমন্দ খেয়েছে। কাঙালীও ভাতের তরে কাতর হয় এবং মনে গোপাল-ভাব জাগিয়ে যশোদার বুক মুখ খুঁশতে গিয়ে ধমক খায়। যশোদা একেবারে ভারতীয় রমণী, যে রমণীর যুক্তিবুদ্ধি-বিচারহীন স্বামীভক্তি, ও সন্তানপ্রেমের কথা, অস্বাভাবিক ত্যাগ-তিতিস্কার কথা, সতী-সাবিত্রী সীতা থেকে শুরু করে নিকুপা রায় ও চাঁদ ওসমানি পর্যন্ত সকল ভারতীয় নারী জনমানসে জাগিয়ে রেখেছেন। এহেন স্ত্রীলোককে দেখেই সংসারের ন্যালা-মাকড়ারা বোঝে, ভারতের সেই ঐতিহ্য প্রবহমান— বোঝে এদের কথা মনে রেখেই এই সব আশুবাণ্য রচিত হয়েছে—

‘স্ত্রীলোকের জান যেন কচ্ছপের প্রায়’—

‘বুক ফাটে ত মুখ ফোটে না’—

‘পুড়বে নারী উড়বে ছাই

তবে নারীর গুণ গাই’—

বস্তুত, বর্তমান দূরবস্তুর জন্য যশোদার একবারও স্বামীকে দুঃখিত ইচ্ছে যায় না। শিশুদের তরে যেমন, কাঙালীর তরেও তেমনি মমতা তাঁর বুক উছলে ওঠে। পৃথিবী হয়ে গিয়ে ফলে শস্যে অক্ষম স্বামী ও নাবালক সন্তানদের ক্ষুধা মিটাতে ইচ্ছা যায়। যশোদার এই স্বামীর প্রতি বৎসল ভাবটির কথা জ্ঞানী-মুনিরা লিখে যাননি। তাঁরা প্রকৃতি ও পুরুষ এইভাবে নারী পুরুষকে ব্যাখ্যা করেছেন। কিন্তু সে তাঁরা করেছেন আদি যুগে—যখন অন্য দেশ থেকে তাঁরা এই পেনিনসুলায় প্রবেশ করলেন। ভারতের মাটির গুণ এমনি, যে এখানে রমণীরা সবাই জননী হয়ে যায় এবং পুরুষরা সবাই গোপাল ভাবে আশ্রিত থাকে। সকল পুরুষই গোপাল ও সকল রমণী নন্দরানী, এ ভাবটি যারা অস্বীকার করে নানারূপ ‘ইটার্নাল শী’—‘মোনালিসা’—‘লা পাসিওনারিয়া’—সিমন দ্য ব্যোভোআর—ইত্যাদি পছন্দমতো কারেন্ট পোস্টার পুরনো পোস্টারের ওপরে সাঁটতে চান ও মেয়েদের সে ভাবে দেখতে চান, তাঁরাও এ ভারতের ছানাপোনা। তাই দেখা যায় শিক্ষিত বাবুদের এ সকল অতীন্দ্র বাইরের মেয়েছেলের জন্যে। ঘরে ঢুকলে তাঁরা বিপ্লবিনীদের মুখে ও ব্যবহারে নন্দরানীকেই চান। প্রসেসটি খুবই জটিল। এটি বুঝছিলেন বলে শরৎচন্দ্রের নায়িকারা নায়কদের সত্তত চারটি বেশি করে ভাত খাইয়ে দিতেন। শরৎচন্দ্রের এবং অন্যান্য অনুরূপ লেখকদের লেখার আপাত সরলতা আসলে খুব জটিল এবং সঙ্কোবেলা শাস্ত মনে বেলের পানা খেয়ে চিন্তা করার কথা। পশ্চিমবঙ্গে যাঁরাই লেখাপড়া ও চিন্তাশীলতার কারবার করেন, তাঁদের জীবনে আমাশার প্রভাব অত্যন্ত বেশি এবং সে কারণে বেল ফলটিতে তাঁদের সমধিক গুরুত্ব দেওয়া উচিত। বেলফল

থানকুনি-বাসক-পাতাকে সমধিক গুরুত্ব দিই না বলে আমরা যে কত কি হারাচ্ছি তা নিজেরা বুঝি না।

যা হোক, যশোদার জীবনকথা বলতে বসে বারংবার বাই-লেনে টোকোর অভ্যেস ঠিক নয়। পাঠকের ধৈর্য কিছু কলকাতার পথঘাটের ফাটল নয় যে দশকে-দশকে বেড়ে চলবে। আসল কথা হল, যশোদা সমধিক ফাঁপরে পড়ল। কর্তার শ্রদ্ধা চলার কালে তারা লুপেপুসে খেল বটে, কিন্তু সব চুকেবুকে গেলে যশোদা রাধারানীকে বুক ধরে ও-বাড়িতে গেল। বাসনা, গিন্নিকে বলে-কয়ে তাঁর নিরিমিষ হেঁসেলের রান্নার কাজ চেয়ে নেবে।

গিন্নির বুক কর্তার শোক বেজেছিল খুব। কিন্তু উকিলবাবু জানিয়ে গেছেন, কর্তা এই বাড়ির মালিকানা, চালের আড়তের স্বত্ব তাঁকেই দিয়ে গেছেন। তিনি সেই বলে বুক বেঁধে আবার সংসার সাত্রাজ্যের হাল ধরেছেন। মাছটা-মুড়োটা বলে বড় কষ্ট হয়েছিল। এখন দেখেছেন উৎকৃষ্ট গাওয়া ঘি, গাঙ্গুরামের দই-সদ্যেশ, ঘন ক্ষীর ও মর্তমান কলা খেয়েও কোনোমতে শরীরটা টিকিয়ে রাখা চলে। গিন্নি জলটোকি আলো করে বসে আছেন। কোলে এক ছ-মেসে ছেলে, গিন্নির নাতি। এ পর্যন্ত ছয় ছেলের বিয়ে হয়েছে ও পঞ্জিকায় যেহেতু প্রায় মাসেই স্ত্রী গ্রহণ অনুমোদিত, সেহেতু গিন্নির বাড়িতে একতলায় সার-সার আঁতুড়ঘর প্রায়শ ফাঁক যায় না। লেডি ডাক্তার ও সরলা ধাই এ বাড়ি ছাড়া হয় না। গিন্নির মেয়ে ছয়টি। তারাও দেড় বছরে পোয়াতি। তাই কাঁথা-কানি-কিনুক-বোতল-রবারকুথ-বেবিজনসনপাউডার-স্নানের গামলার এপিডেমিক লেগেই থাকে।

গিন্নি নাটিকে দুধ খাওয়াবার চেষ্টায় জেরবার হচ্ছেন ও যশোদাকে দেখে স্বস্তি পেয়ে যেন বললেন, ‘মা আমার ভগবান ইইয়া আসছ! এ্যারে দুধ দাও মা, পা ধরি। মায়ের অসুখ—তা এমুন পোলা যে বৃতল মুখে ধরে না।’ যশোদা তখনি ছেলেকে দুধ দিয়ে শান্ত করল। গিন্নির সনির্বন্ধ অনুরোধে যশোদা রাত ন-টা অবধি ও বাড়িতে থাকল এবং গিন্নির নাটিকে দফায় দফায় দুধ দিল। তার সংসারের জন্যে রাঁধুনি বাসী ভাত তরকারি গামলা ভরে দিয়ে এল। ছেলেকে দুধ দিতে দিতেই যশোদা বলল, ‘মা! কর্তা তো কত কথাই বলিছিলেন। তিনি নেই, তাই সেকথা আর ভাবি না। কিন্তু মা! তোমার বামুন-ছেলের পা দুখনা নেই। আমার জন্য ভাবি না। কিন্তু সোয়ামি ছেলের কথা ভেবে বলছি, যা হয় এটা কাজ দাও। নয় তোমার সোমসারে রান্না কাজ দিলে?’

‘দেখি মা! চিন্তা কইরা দেখি।’ গিন্নি কর্তার মতো বামুন-ভজা নন। তাঁর ছেলের দুপুরে বাই চাগানো দোষে কাঙালীর পা গেছে একথা তিনি পুরো মানেন না। নিয়তি কাঙালীরও, নইলে খটখটে রোদে ফিকফিক করে হেসে হেসে পথ ধরে সে যাচ্ছিল কেন? তিনি মুঞ্চ ঈর্ষায় যশোদার ম্যামাল-প্রোজেকশান দেখেন ও বলেন, ‘কামধেনু কইরা তোমায় পাঠাইছিল বিধাতা। বাঁট টানলো দুধ। আমার ঘরে যেগুলো আনছি, তাদের এ্যার সিকিভাগ দুধ-অ বুঁঠায় নাই!’

যশোদা বলে, ‘সে আর বলতে মা! গোপাল ছেড়ে দিল, বয়স হল তিন বছর। এটা তখনো পেটে আসেনি। তাতেও দুধ যেন বান ডাকত। কোথেকে আসে মা? খাওয়া নেই, মাখা নেই!’

একথা নিঃস্বপ্ন রাতে মেয়ে মহলে প্রচুর কথা হয় এবং রাতে ব্যাটাছেলেরাও এ কথা শোনেন। মেজ ছেলে, যাঁর স্ত্রী অসুস্থ এবং যাঁর ছেলে যশোদার দুধ খেল, তিনি সবিশেষ স্ত্রৈণ। অন্য ভায়েরদের সঙ্গে তাঁর তফাত হল, ভাইরা পাঁজি দেখে সুদিন পেলেই সপ্রেম বা অপ্রেমে বা

বিরক্ত মনে বা কারবারে গুণ-চটের কথা ভাবতে ভাবতে সন্তান সৃজন করেন। মেজ ছেলে একই ফ্রিকোয়েনসিতে স্ত্রীকে গর্ভবতী করেন, কিন্তু তার পেছনে থাকে সুগভীর প্রেম। স্ত্রী বারবার গর্ভবতী হন, সে ভগবানের হাত। কিন্তু সে স্ত্রী যাতে সুন্দরী থাকেন, সেজন্যেও মেজ ছেলে আগ্রহী। ক্রমাগত গর্ভাধান ও সৌন্দর্যের কমবিনেশন কি ভাবে করা যায়, একথা তিনি অনেক ভেবে থাকেন, কিন্তু কুল পান না। মেজ ছেলে আজ স্ত্রীর মুখে যশোদার সারপ্লাস দুধের কথা শুনতে শুনতে হঠাৎ বলেন, 'পাইছি পথ!'

'কিয়ের পথ?'

'এই, তোমার কষ্ট বাচাইবার পথ।'

'কেমতে? আমার কষ্ট যাইব চিতায় ওঠলে। বছর-বিয়ানীর আর শরীল সারে?'

'সারব, সারব, ভগবানের কল হাতে পাইছি যে! বছর বিয়ানীবা দ্যাংও থাকব।'

স্বামী-স্ত্রী পরামর্শ হল। স্বামী সকালে গিয়ে মায়ের ঘরে ঢুকলেন ও ঘুর ঘুর করে কথা কইলেন। গিম্মি প্রথমটা গাঁইগুঁই করতে লাগলেন, কিন্তু তারপর স্বগতচিন্তা করতে করতে বুঝলেন প্রস্তুত লাখ টাকার। বউরা এসেছে, বউরা মা হবে। মা হলে ছেলেকে দুধ খাওয়াবে। যেহেতু যতদিন সম্ভব, ততদিনই মা হবে—সেহেতু ক্রমাগত দুধ খাওয়ালে চেহারা ঝটকাবে। তখন যদি ছেলেরা বারমুখে হয়, বা বাড়ির ঝিদের ওপর উৎপাত করে, গিম্মি কিছু বলতে পারবেন না। ঘরে পাচ্ছে না বলে বাইরে যাচ্ছে—হক কথা। তাই যশোদা যদি কচি কাঁচাদের দুধ মা হয়, তাহলে নিত্য সিধা, পুজোয় পার্বণে কাপড়, মাসান্তে কিছু টাকা দিলেই কাজ হয়। গিম্মির বাড়িতে আজ চাপড়াষটী, কাল সুবচনী, পরশু মঙ্গলচণ্ডী ব্রত লেগেই থাকে। তাতেও যশোদাকে বামুন-এয়ো করা চলবে। তাঁর ছেলের কারণে যশোদার এত খোয়াব, পাপও ক্ষালন হবে।

যশোদা তাঁর প্রস্তাবে হাতে মস্তিষ্ক পেল। নিজের স্তন দুটিকে বড় মর্হাষ মনে হল তার। রাতে কাঙালীচরণ খুনসুড়ি করতে এলে সে বলল, 'দেখ! এখন এর জোরে সংসার টানব বুঝে শুনে ব্যবহার করবে।' কাঙালীচরণ সে রাতে গাঁইগুঁই করল বটে, কিন্তু সিধাতে চাল ডাল-তেল-আনাজের বহর দেখে তার মন থেকে গোপাল-ভাবটি নিমেষে চলে গেল। ব্রহ্মা ভাবে সে উদ্দীপিত হল এবং যশোদাকে বুঝিয়ে বলল, 'পেটে সন্তান থাকলে তবে তো তোর বৃকে দুধ আসবে। এখন সেকথা ভেবেই তোকে কষ্ট করতে হবে। ভূই সতীলক্ষ্মী। নিজেও পোয়াতি হবি পেটে ছেলে ধরবি, বৃকে পালন করবি, এ তো জেনেই মা তোকে ধাইবেশে দেখা দিইছিল।'

যশোদা এ কথার যথার্থ্য বুঝল ও সাক্ষ্যচোখে বলল, 'তুমি স্বামী, তুমি গুরু। যদি বিশ্বরণ হয়ে না না করি, তুমি সোঙরে দিও। কষ্ট আর কি বল? গিম্মিমা কি তেরটা বিয়োয়নি? গাছের কি ফল ধরতে কষ্ট হয়?'

অতএব সেই নিয়মই বহাল রইল। কাঙালীচরণ পেশাদারী পিতা হল। যশোদা হল প্রফেশানে মা। বস্তুত যশোদাকে দেখলে এখন সেই সাধকমার্গের গানটির গভীরতা অবিশ্বাসীরও মনে জাগে। গানটি হল—

মা হওয়া কি মুখের কথা?

শুধু প্রসব কল্পে হয় না মাতা।

হালদার বাড়ির একতলায় চক্‌মেলানো উঠোনের চারধারে বড়-বড় ঘরে বারো চোদ্দটি সুলক্ষণা গাভী হামেশা হামেহাল বজায় থাকে। দুজন ভোজপূরী গো মাতা জ্ঞানে তাদের পরিচর্যা করে। খোল ভুসি-খড় ঘাস-গুড় পাহাড়-পাহাড় আসে। হালদারগিম্মি বিশ্বাস করেন, গরু খাবে যত, দুধ দেবে তত। যশোদার জায়গা এ বাড়িতে এখন গো মাতাদের ওপরে। গিম্মির ছেলেরা ব্রহ্মাবতার হয়ে প্রজাদের সৃষ্টি করে। যশোদা প্রজা প্রপালিকা। তার দুধসঞ্চয় যাতে অব্যাহত থাকে সেদিকে হালদারগিম্মি কড়া নজর রাখলেন। কাঙালীচরণকে ডেকে বললেন, 'হ্যাঁ বামুন ছেলে? দোকানে তু তাড়ু নাড়তা, ঘরে পাকসাকের ভারটা নিয়া অরে আরাম দেও। নিজের দুটো; এখানে তিনটা, পাঁচটাকে দুধ দিয়া ঘরে গিয়া পাকসাক করতে পারে?'

কাঙালীচরণের জ্ঞাননেত্র এভাবে খুলে গেল এবং নিচে এসে ভোজপূরীদ্বয় তাকে খৈনি দিয়ে বলল, 'মা জী ত ঠিক হি বলেছে। হামরা গৌ মাতার ইতনা সেবা করি—তা তুর বহতো জগৎমাতা আছে।'

এরপর থেকে কাঙালীচরণ বাড়ির রান্নার ভার তুলে নিল হাতে। ছেলেমেয়েদের করে তুলল কাজের সাগরেদ। ক্রমে সে খোড়ঘন্ট, কলাই ডাল, মাছের অম্বল রাঁধতে বড়ই সেয়ানা হল এবং সিংহবাহিনীর প্রসাদী পাঁঠার মাথার মুড়িঘন্ট রেঁধে নবীনকে খাইয়ে খাইয়ে সেই দুর্দান্ত গের্জেল মাতালকে নিজের বশীভূত করে ফেলল। ফলে নবীন কাঙালীকে নকুলেশ্বর শিবের মন্দিরে চুকিয়ে দিল। যশোদা প্রত্যহ রাঁধা ভাতব্যঞ্জন খেয়ে, পি. ডব্লু. অফিসারের ব্যাক অ্যাকাউন্টের মতো ফুলে ফেঁপে উঠল। তার ওপর গিম্মিমা তাকে দুধ-উঠনো করে দিলেন। পোয়াতি হলে তার জন্যে আচার ঝালনাড়ু মোরব্বা পাঠাতে থাকলেন।

এই ভাবে অবিশ্বাসীদেরও প্রত্যয় জন্মাল, যশোদাকে সিংহবাহিনী এই কারণেই বগলে ব্যাগ নিয়ে ধাই হয়ে দেখা দিয়েছিলেন। নইলে নিরন্তর গর্ভধারণ, সন্তান প্রসব, অপরের ছানাপোনাকে গাভীর মতো অকাতরে দুধদান, কে কল্পে শুনেছে বা দেখেছে? নবীনের মন থেকেও মন্দ ভাব চলে গেল। পাঁঠার মাথা, কারণবারি, গাঁজা এহেন উগ্র জিনিস খেয়েও তার শরীর আর তাতল না। মনে আপনা হতেই ভক্তিভাব এল। যশোদাকে সে দেখা হতেই 'মা! মা! মাগো!' বলে ডাকতে থাকল। চতুর্দিকে সিংহবাহিনীর মাহাত্ম্য বিষয়ে বিশ্বাস পুনর্জাগ্রত হল এবং অঞ্চলটির বাতাসে দেবীমহাশয়ের ইলেকট্রিফাইং প্রভাব বইতে থাকল।

যশোদা বিষয়ে সকলের ভক্তিভাব এমন প্রখর হল যে বিয়ে সাধ অন্তপ্রাশন পইতে সকলে তাকে ডেকে প্রধানা এয়ের সম্মান দিতে থাকল। যশোদার ছেলে বলে নেপাল-গোপাল-নেনো-বোঁচা-পটল ইত্যাদিকে সবাই সেই চোখে দেখতে থাকল, এবং যে যেমনটি বড় হল, পইতে নিয়ে মন্দিরে যাত্রী ধরে আনতে থাকল। রাধারানী, আলতারানী, পদ্মরানী, ইত্যাদি মেয়েদের জন্যে কাঙালীকে বর খুঁজতে হল না। নবীন আশ্চর্য তৎপরতায় মেয়েদের বর জুটিয়ে দিল ও সতী মায়ের সতী কন্যারা যে যার শিবের ঘর করতে গেল।

হালদার-বাড়িতে যশোদার আদর বেড়ে গেল। স্বামীরা খুশি, কেন না এখন আর তাদের পাঁজি উলটোতে দেখলে বউদের হাঁটুতে ঠকঠকি লাগে না। তাঁদের গোপালরা যশোদার স্তন্যে লালিত হচ্ছে বলে তাঁরা যথেষ্ট গোপাল হতে পারেন বিছানায়। বউদের 'না' বলবার মুখ রইল না। বউরা খুশি। কেন না দেহের ডোলটি ভাল থাকল। তারা যথেষ্ট মেম কাটের জামা ও বড়িস পরতে পারল। হোলনাইট সিনেমা দেখে শিবরাস্তির করার সময়ে ছেলেকে দুধ দিতে

হল না। এ সবই সম্ভব হল যশোদার জন্যে। ফলে যশোদার মুখ খুলল এবং শিশুদের নিরন্তর স্তন দিতে দিতে গিম্মির ঘরে বসে সে ফুট কাটতে থাকল, 'মেয়েছেলে বিয়োবে, তার জন্যে ওষুধ রে, ব্লাডপেসার দেখা রে, ডাক্তার দেখানো রে। আদিখ্যেতা! এই তো আমি! বছর-বিউনি হইছি। তাতে কি শরীর চস্কাচ্ছে, না দুধ কমছে? কি ঘেন্না মা! শুনছি না কি ইঞ্জিশান দিয়ে সব দুধ শুকিয়ে ফেলাছে। এমন কথাও শুনিনি কখনো!'

হালদার-বাড়ির ছেলেদের মধ্যে যারা কিশোর তাদের বাপ-জ্যেঠা কাকারা গৌফ গজাতেই বিদের আওয়াজ দিত। দুধ-মার দুখে তারাও মানুষ, তাই দুধ-মার বন্ধু বি-রাঁধুনিকে তারা এখন মাতৃভাবে দেখতে থাকল এবং মেয়ে-ইস্কুলের চারপাশে হাঁটাহাঁটি শুরু করল। বিয়েরা বলল, 'যশি! ভগবতী হয়ে এইছিলি তুই! তো' হতে বাড়ির হাওয়া পালটাল।'

ছোট ছেলে যখন একদিন উঁবু হয়ে বসে যশোদার দুগ্গদান দেখেছে, তখন যশোদা বলল, 'তুমি বাছা, আমার লক্ষ্মী! বামুনের ঠ্যাং খুঁতো করিছিলে বলে তো এতসব হল? বল দেখি কার ইচ্ছেয় হল?'

ছোট হালদার বলল, 'সিংহবাহিনীর ইচ্ছে!'

তার জানতে ইচ্ছে হয়েছিল, ঠ্যাং নেই, তবু কাঙালীচরণ ব্রহ্মা হয় কি উপায়ে? কথাটা ঠাকুরদেবতার দিকে চলে গেল বলে, সেও প্রশ্নটি ভুলে গেল।

সবই সিংহবাহিনীর ইচ্ছে!

১১ ৩ ১১

পঞ্চাশের দশকে কাঙালীর ঠ্যাং কাটা যায়, আমাদের কাহিনী-এই সময়ে পৌছেছে। পঁচিশ বছরে, খুড়ি তিরিশ বছরে, যশোদা কুড়ি বার আঁতুড়ে ঢুকেছে। শেষের দিকের মাতৃহৃৎলো বেফয়দা যায়, কেন না, কেমন করে যেন হালদার বাড়িতে নতুন হাওয়া ঢুকে পড়ল। এই পঁচিশ না তিরিশ বছরের গণ্ডগোলটুকু সেরে নিই। কাহিনী যখন শুরু হয় তখন যশোদা তিন ছেলের মা ছিল। তারপর তার সতেরো বার সন্তান-সন্তাবনা হয়। হালদার গিম্মিও মরে গেলেন। তাঁর বড় ইচ্ছে ছিল, তাঁর শাশুড়ির যেমনটি হয়েছিল, তেমনটি বউদের কারো হোক। কুড়িটি সন্তান হলে আবার স্বামী-স্ত্রীর বিয়ে হবার নিয়ম ছিল বংশে। কিন্তু বউমারা বারো-তেরো! চোদ্দতে ফাস্ত দিল। দুবুন্ধিবশত তারা স্বামীদের বোঝাতে সক্ষম হল এবং হাসপাতালে গিয়ে ব্যবস্থা করে এল। এ সবই নতুন হাওয়ার কুফলে ঘটল। কোনো যুগেই জ্ঞানী পুরুষ বাড়িতে নতুন হাওয়া ঢুকতে দেন না। দিদিমার কাছে শুনেছি জনৈক ভদ্রলোক তাঁর বাড়িতে এসে 'শনিবারের চিঠি' পড়ে যেতেন। কদাচ ঘরে বইটি ঢোকাতেন না। বলতেন, 'বউ-মা-বোন যে ওই কাগজ পড়বে, সেই বলবে আমি নারী! মা নই, বোন নই, বউ নই।' ফলে কি ঘটবে, তা জিগ্যেস করলে বলতেন, 'চটি পরে ভাত রাঁধবে।' নতুন হাওয়ার প্রকোপে অন্দরে অশান্তি হয়, এ চিরকালের নিয়ম।

হালদার-বাড়িতে চিরকাল ষোড়শ শতক চলছিল। কিন্তু সহসা বাড়িতে মেস্বর সংখ্যা অগণিত হল বলে ছেলেরা যে যার মতো নতুন বাড়ি বানিয়ে সটকে পড়তে থাকল। সবচেয়ে আপত্তির কথা, মাতৃহৃৎ বিষয়ে গিম্মির নাভবীরা একেবারে উলটো হাওয়া খেয়ে ঘরে ঢুকল।

বৃথাই গিম্মি বললেন, চালের অভাব, টাকার অভাব নেই। কর্তার বড় সাধ ছিল হালদারদের দিয়ে অর্ধেক কলকাতা ভরে ফেলেন। নাভবীরা নারাজ। তারা বৃড়ির দাবড়ি অগ্রাহ্য করে স্বামীদের নিয়ে কর্মস্থলে ছুটল। এরই মধ্যে সিংহবাহিনীর মন্দিরের পাণ্ডাদের মধ্যে বিষম কলহ হওয়াতে কে বা কাহারো যেন দেবীর মূর্তি ঘুরিয়ে দিল। মা মুখ ফিরিয়েছেন একথা শুনে গিম্মির বুক ভেঙে গেল এবং মনোদুঃখে ভরা জ্যেঠে অসংগত পরিমাণে কাঁঠাল খেয়ে দান্তবমি হয়ে তিনি মরে গেলেন।

১১ ৪ ১১

গিম্মি মরেই খালাস পেলেন, কিন্তু জ্যেঠা থাকার জ্বালা মরণ হতে বেশি। গিম্মির মৃত্যুতে যশোদার আন্তরিক দুঃখ হল। বয়স্ক মানুষ পাড়ায় মরলে বাসিনীর মতো সুবিন্যাসে কেউ কাঁদতে পারে না, বাসিনী এ বাড়ির পুরনো বি। কিন্তু যশোদার ভাতের খালাটি গিম্মির সঙ্গে বিসর্জন গেল, তাই যশোদা আরো সুবিন্যাসে কেঁদে সকলকে অবাধ করে দিল।

বাসিনী কাঁদল, 'অ ভাগ্যমানী মা! মাথার চুড়াটি খসতে কত্তা হয়ে সকলেরে-যে আগলে রেখেছিলে মা! কার পাপে চলে গেলে মা গো! ওগো, আমি যে বন্ধু, অত কাঁটাল খেওনি, তা মোর কতা যে মোটে নিলে না গো মা!'

যশোদা বাসিনীকে দম নিতে সুযোগ দিল ও সেই বিরতিতে কেঁদে উঠল, 'কেন রইবে মাগো! ভাগ্যমানী তুমি, পাপের সংসারে রইবে কেন বল গো মা! সিংহাসন পাতা ছিল তা যে তুলে ফেলালে গো বউদিরা! গাচ যখন বলে ফল ধরবনি, সে যে পাপ গো! অস্ত পাপ কি তুমি সইতে পার মাগো! তা বাদে সিংহবাহিনী যে মুক ফেরালে গো মা! বুঝিছিলে পুণ্যের পুরী পাপের পুরী হয়ে গেল, এ পুরীতে কি তুমি বাস কস্তে পার? কত্তা চলে যেতে তোমারো যে মন চলে গিইছিল গো মা! শরীলটা সংসারের দিকে চেয়ে ধরে রেখেছিলে বই তো নয়। অ বউদিরা! আলতা দিয়ে পায়ের ছাপ উটিয়ে রাখ গো! ও পায়ের ছাপ ঘরে রইলে লক্ষ্মী বীদা থাকবে গো! সকালে উঠে ওতে মাতা ঠেকালে ঘরে রোগ দুঃখ ঢুকবে না গো!'

শবদেহের পেছন-পেছন যশোদা কেঁদে-কেঁদে শ্মশানে গেল ও ফিরে এসে বলল, 'স্বচক্ষে দেখনু সন্ন থেকে রথ নেমে এসে চিতার বুক থেকে গিম্মিমাকে নিয়ে ওপর পানে চলে গেল।'

গিম্মির শ্রাদ্ধশান্তি চুকে গেলে বড় বউ যশোদাকে বললেন, 'বামুন দিদি! সংসারে তো ভাঙন ধরল। মেজ সেজ বেলেঘাটার বাড়িতে উইঠা যাইত্যাছে। রাজা আর নতুন যাইত্যাছে মানিকতলা-বাগমারী। ছোট যাইব গিয়া আমাগো দক্ষিণেশ্বরের বাড়ি।'

'এখনে কে থাকবে?'

'আমিই থাকুম। তবে গিয়া নিচতলা ভাড়া দিব হ্যায়। অহন সংসার গুটাইতে অইব। তোমার দুগ্ধে সব্বারে পালছ, নিত্য সিধা গেছে। হ্যায় সন্তান দুধ ছারছে, তবুও আট বছর মা সিধা পাঠাইছে। উনি যা মন লয় তাই করছে। পোলারা কথা কয় নাই। কিন্তু অহন ত্যে আর পারতাম না।'

'আমার কি হবে বড়বউদি?'

‘তুমি যদি আমার সংসারে পাক-সাক কর, তোমার প্যাট চলব। কিন্তু ঘরের হকলডির কি করবা?’

‘কি করব?’

‘তুমিই কও। জেয়ন্তে তুমি বারো সন্তানের মা! মাইয়ালান্ বিয়া অইয়া গিছে। পুলারা ত শুনি যাত্রী ডাকে, মন্দিরে ভোগ খায়, চাতালে পইড়া থাকে। বামুন ও ত শুনি নকুলেশ্বর মন্দির ভালই জমাইছে। তোমার অভাব কিসের?’

যশোদা চোখ মুছে বলল, ‘দেখি! বামুনকে বলি।’

কাঙালীচরণের মন্দিরে এখন খুবই রমরমা। কাঙালী বলল, ‘আমার মন্দিরে তুই কি করবি?’

‘নরেনের বোনঝি কি করে?’

‘সে মন্দিরের সোমসার দেখে, রাঁধে বাড়ে। তুই ঘরেই রাঁধিস না ক’দিন, মন্দিরের উঠানে তুই ঠেলতে পারিস?’

‘ওবাড়ির সিধে উঠে গেল। সে কতা মাথায় ঢুকল ড্যাকরার? খাবে কি?’

নবীন বলল, ‘সে তোকে ভাবতে হবে না।’

‘এ্যাদিন ভাবিয়েছিলে কেন? মন্দিরে খুব দু’পয়সা হচ্ছে, তাই না? সব জমিয়েছ আর আমার গতরজল করা ভাত খেয়েছ বসে বসে।’

‘বসে বসে রাঁধত কে?’

যশোদা হাত নেড়ে বলল, ‘বেটাছেলে এনে দেয়, মেয়েছেলে রাঁধে বাড়ে। আমার কপালে সকলই উলটো হইছিল। আমার ভাত খেয়েছ যখন, তখন আমাকে ভাত দেবে এখন। ন্যায্য কথা।’

কাঙালী ফস করে বলল, ‘কোথেকে ভাত যোগাড় করলি? হালদার-বাড়ি তোর কপালে জুটত? আমার ঠ্যাং কাটা গেল বলেই না তোর কপালে ও বাড়ির দোর খুলল? কতা তো আমাকেই সব দেবেথাবে বলিছিল। সব ভুলে বসে আছিস মাগী?’

‘তুমি মাগী না আমি মাগী? বউয়ের গতরে খায়, সে আবার বেটাছেলে!’

একথা থেকে দুজনের তুমুল বলহ বেধে গেল। দুজনে দুজনকে শাপশাপ্ত করল। অবশেষে কাঙালী বলল, ‘তোর মুখ আর দেখব না, যাঃ!’

‘না দেখলে না দেখবে।’

যশোদাও রেগে ঘর ছেড়ে বেরলো। ইতিমধ্যে পাণ্ডাদের শরিকে-শরিকে সট হয়েছে, ঠাকুরের মুখ ফেরাতে হবে, নইলে সমূহ সর্বনাশ। সে জন্যে মন্দিরে মহা ধুমধামে প্রায়শ্চিত্ত পূজা হচ্ছে। যশোদা সেখানে হত্যা দিতে গেল। দুঃখে তার শ্রৌট দুঃখহীন, স্থূল বুক দুটি ফেটে যাচ্ছে। সিংহবাহিনী তার দুঃখ বুঝে পথ বাতলে দিন।

তিনদিন যশোদা চাতালে পড়ে থাকল। নতুন হাওয়া সস্তবত সিংহবাহিনীও খেয়েছেন। তিনি মোটেই স্বপ্নে দেখা দিলেন না। উপরন্তু তিনদিন উপোসী থেকে কাঁপতে-কাঁপতে উঠে যশোদা যখন ঘরে গেল, ছোট ছেলে বলে গেল, ‘বাপ মন্দিরে থাকবে। আমাকে আর নবাকে বলেছে তোরা ঘন্টা বাজাবি, রোজ পেসাদ পাবি, পয়সা পাবি।’

‘বটে! তা বাপ কোথা!’

‘শুয়ে আছে। গোলাপী মাসি বাবার পিঠের খামাচি গেলে দিচ্ছে। বলল, তোরা পয়সা দিয়ে ল্যাবেধুস খেগে যা। আমরা তাই তোকে বলতে এনু।’

যশোদা বুঝল, হালদার-বাড়িই নয়, কাঙালীর কাছেও তার দরকার ফুরিয়েছে। জলবাতাসা খেয়ে সে নবীনকে নালিশ করতে গেল। নবীনই সিংহবাহিনীর প্রতিমা হিঁচকে বিমুখ করেছিল ও অন্য পাণ্ডাদের সঙ্গে বাসন্তী পূজা, জগদ্ধাত্রী পূজা ও শারদ দুর্গাপূজার বিশেষ রোজগার বিষয়ে ফয়সালা হবার পর পুনর্বীর প্রতিমাকে হিঁচড়ে মুখ ফিরিয়ে সে ব্যথিত নড়ায় পাকি মদ মালিশ করে গাঁজা টেনে বসেছিল এবং স্থানীয় ভোটের ক্যাণ্ডিডেটের উদ্দেশ্যে বলছিল, ‘পূজো দিলি নে তো? মায়ের মাহাখ্যা আবার ফিরেছে। এবার দেখে নোব কেমন করে জিতিস!’

মন্দিরের আওতায় থাকলে এ দশকেও কি কি অলৌকিক ঘটনা ঘটে, নবীনই তার প্রমাণ। দেরীর মুখ সে নিজেই ফিরিয়েছিল এবং নিজেই বিশ্বাস করেছিল পাণ্ডারা ভোট-চাই দলসকলের মতো জোট বাঁধছে না বলে মা বিমুখ হয়েছেন। এখন মার মুখ ফেরাবার পর তার আবার ধরণা জন্মাল, মা নিজে ফিরেছেন।

যশোদা বলল, ‘কি বকছ?’

নবীন বলল, ‘মায়ের মাহাখ্যের কথা কইছি।’

যশোদা বলল, ‘নিজে ঠাকুরের মুখ ঘুরিয়েছিলে তা জানি না ভেবেছ?’

নবীন বলল, ‘চূপ কর যশি। ঠাকুর শক্তি দিলে, বুদ্ধি দিলে, তবে না আমা হতে কাজটি হল?’

‘তোমাদের হাতে পড়ে মায়ের মাহাখ্যা গেল।’

‘মাহাখ্যা গেল! গেলে পরে পাখা ঘুরছে, পাখার নিচে বসে আছিস, তা হল কি করে? চাতালের ছাতে ইলেটির পাখা এর আগে ঘুরেছে?’

‘তা তো হল। এখন আমার কপাল পোড়ালে কেন, তাই কও দিবি? আমি তোমার কি করিছি?’

‘কেন? কাঙালী তো মরেনি?’

‘মরবে কেন? মরার বাড়া হয়েছে।’

‘কি হল?’

যশোদা চোখ মুছে ভারি গলায় বলল, ‘এতগুলো পেটে ধরিছি, সেই বলে বাবুদের বাড়ি বাঁধাধরা দুধ-মা ছিলাম। জান তো সবই। কোনোদিন কুপথে হাঁটিনি।’

‘আই ক্রাস! তুই হলি গে মায়ের অংশ।’

‘মা তো ভোগেরাগে রইল। অংশ যে অন্ন বিনে মরতে বসেছে। হালদারবাড়ি তো হাত ওঠালে।’

‘তুমি বা তোমার বোনঝিকে হোথা গছলে কেন?’

‘সে ঠাকুরের লীলে হয়ে গেল। গোলাপী যেয়ে মন্দিরে ধনা দিত। তা ক্রেমে ক্রেমে কাঙালী বুঝল ও হচ্ছে ঠাকুরের ভৈরব আর গোলাপী ওর ভৈরবী।’

‘ভৈরবী! খ্যাংরা মেরে ওর হাত হতে সোয়ামী ছাড়িয়ে আনতে পারি এখনি।’

নবীন বলল, ‘নাঃ! সে আর হতে হচ্ছে না। কাঙালী পুরুষ ছেলে, ওর আর তোতে মন ওঠে? তা বাদে গোলাপীর ভাইটে সাক্ষাৎ গুণ্ডা, সে হোথা যেয়ে পওরা দিচ্ছে। আমাকেই গেট

আউট করে দিলে। আমি যদি দশ ছিলিম টানি, সে টানে বিশ ছিলিম। ক্যাকালে লাথি মেরে দিলে। যেয়েছিলাম তোর কথা বলতে ক্যাঙালী বললে, ওর কথা আমায় বল না। ভাতার চেনে না, বাবু-বাড়ি চেনে। বাবু-বাড়ি ওর ইস্তিদেবতা, সেথা যাক গা!

‘তাই যাব!’

বলে সংসারের অবিচারে পাগল-পাগল যশোদা ঘরে ফিরল। কিন্তু শূন্য ঘরে মন টেকে না। দুধ থাক না থাক, কোলের কাছে একটা ছেলে না থাকলে ঘুম আসে না। মা হওয়া বড় ভীষণ নেশা। সে নেশা দুধ শুকোলেও কাটে না। অগত্যা মান খুইয়ে যশোদা হালদারনীর কাছে গেল। বলল, ‘রাঁধব বাড়ব, মাইনে দেবে দিও, না দেবে না দিও। হেথা থাকতে দিতে হবে। মিনসে নিজের মন্দিরে থাকতেছে। ছেলেগুলো কি বেইমান মা! সেথা গিয়ে জুটেছে। কার তরে ঘর আটকে রাখব মা?’

‘তা থাকে। তুমি ছেলেদের দুধ দিছ, তায় বামুন। তা থাক। কিন্তু দিদি, থাকতে তোমার কষ্ট হইব। ওই বাসিনীদের লগে এক ঘরে থাকবা। ক্যারো লগে ঝগড়াবিবাদ কইর না। বাবুর মাথা গরম। তায় সেজ পুলা বুখে গিয়া সেই দেশী মেয়ে বিয়া বসছে বইলা ম্যাজাজ মন্দ। ক্যাচাকেচি হইলে তাই চটব।’

সন্তান হবার ক্ষমতাই যশোদার লক্ষ্মী ছিল। সেটি খতম হতেই তার কপালে এত-এত দুর্গতি ঘটল। পাড়ার মায়ের ভক্তবাড়িগুলির শ্রদ্ধেয়া দুদ্ধবতী সতীসার্থী যশোদার এখন পড়তির সময়। মানুষের স্বভাবধর্ম হল উঠতির কালে অসংগত অহমিকা হয় এবং পড়তির কালে ‘অবস্থা বুঝে নিবু হয়ে থাকি’—এ সারেণ্ডার আসে না মনে। ফলে মানুষ তুচ্ছ জিনিস নিয়ে আগের দাপে দামড়াতে যায় ও ব্যাণ্ডের লাথি খায়।

যশোদার কপালেও তাই হল। বাসিনীরা তার পা ধোয়া জল খেত। এখন বাসিনী অক্লেশে বলল, ‘তুমি তোমার বাসন মেজে নেবে। তুমি কি মনিব, যে তোমার এঁটো বাসন মাজব? তুমিও মনিবের চাকর, আমিও।’

‘জানিস আমি কে?’—বলে গর্জে উঠতে যশোদা বড় বউয়ের মুখ শুনল, ‘এই লিগাই আমার ডর ছিল খুব। মায়ে অরে মাথায় উঠাইয়া দিয়া গেছে। দেখ বামুন দিদি! ডাইকা আনি নাই, সাইধা আসছ, অশান্তি কইর না।’

যশোদা বুঝল, এখন আর তার টু কথাটিও কেউ শুনবে না। মুখ বুজে সে রাঁধল বাড়ল, এবং বিকেলে মন্দিরের চাতালে গিয়ে কাঁদতে বসল। মন খুলে কাঁদতেও পারল না। নকুলেশ্বর মন্দির থেকে আরতির বাজনা শুনে ও চোখ মুছে উঠে এল। মনে মনে বলল, ‘এবার দয়া কর মা! শেষে কি টিনের বাটি হাতে পেতে বসতে হবে? তাই চাও?’

হালদার-বাড়ি ভাত রন্ধে আর মায়ের কাছে মনোদুঃখ নিবেদন করে দিন কাটতে পারত। কিন্তু যশোদার কপালে তা সইল না। যশোদার দেহ যেন এলে পড়ল। কেন কিছুতে ভাল লাগে না, যশোদা বোঝে না। মাথার ভেতর বিদ্রম সব। রাঁধতে বসলে মনে হয় সে এ বাড়ির দুধ-মা। কস্তাপেড়ে শাড়ি পরে সে সিধে নিয়ে ঘরে যাচ্ছে। স্তন দুটি বড় শূন্য লাগে, যেন বরবাদ। স্তনবস্ত্রে শিশুর মুখ নেই, এ তার জীবনে ঘটবে বলে ভাবেনি।

খুব অন্যান্যনস্ক হয়ে গেল যশি। ভাত তরকারি প্রায় সবই বেড়ে দেয়, নিজে খেতে ভুলে যায়। মাঝে মাঝে নকুলেশ্বর শিবের উদ্দেশে বলে, ‘মা না পারে, তুমিই আমায় সরিয়ে নাও। আর পারি না।’

শেষে বড় বউয়ের ছেলেরাই বলল, ‘মা! দুধ-মার শরীর কি অসুস্থ? কেমন যেন হইয়া গেছে?’

বড় বউ বলল, ‘দেখি!’

বড়বাবু বলল, ‘দেখ! বামুনের মাইয়া, কিছু অইলে আমাগো পাপ অইব।’

বড় বউ জিগেস করতে গেল। ভাত চড়িয়ে যশোদা রান্নাঘরেই আঁচল পেতে শুয়েছিল। বড় বউ তার আদুড় গা দেখে বলল, ‘বামুন দিদি! তোমার বাঁও মাইয়ের উপরটা লাল মতো দেখায় ক্যান? ইস! দগদগা লাল!’

‘কি জানি। ভেতরে যেন পাতর ঠেলে উঠেছে। বড় শক্ত, টিল পারা।’

‘কি অইল?’

‘কি জানি? এতগুলোকে দুধ দিইছি, তাতেই হয়ত অমন ধারা হল?’

‘ধুর! ঠুনকা হয়, মাইঠোস হয় দুধ থাকলে। তোমার তো কুলেরটা দশ বছইরা।’

‘সেটা নেই গো! তার উপরেরটা আছে। সেটা তো আঁতুড়ে গেছে। গেছে, ভাল গেছে।

পাপের সংসার!’

‘রও কাল ডাক্তার আইব নাতিরে দেখতে। তারে জিগামু। আমি যান ভাল দেখি না।’

যশোদা চোখ বুজে বলল, ‘যেন পাতরের মাই গো, পাতর পোরা। আগে শক্ত গুলিটা সরত নড়ত, এখন আর নড়ে না, সরে না।’

‘ডাক্তাররে দেখামু।’

‘না বউদিদি, বেটাছেলে ডাক্তারের কাছে আমি গা আদুড় করতে পারব না।’

রাতে ডাক্তার আসতে ছেলেকে সামনে রেখে বড় বউ জিগেস করল। বলল, ‘ব্যথা নাই, জ্বালা নাই, কিন্তু হায় জানি আলাইয়া পড়ত্যাছে।’

ডাক্তার বললেন, ‘জেনে আসুন দিকি, কুঁচকে গেছে না কি নিপল, বগলের নিচটা বিচিফোলা মতো কি না।’

‘বিচিফোলা’ শুনে বড় বউয়ের মনে হল ছিঃ! কি অসভ্য! তারপর সরজমিনে তদন্ত সেরে এসে বললেন। ‘কয়, অনেকদিন ধইরাই আপনে যা যা বললেন, তা হইছে।’

‘বয়স কত?’

‘বড় ছেলের বয়স ধল্পে পরে পঞ্চাশ হবে।’

ডাক্তার বললেন, ‘ওষুধ দেব।’

‘বেরিয়ে গিয়ে বড়বাবুকে বললেন, ‘আপনার কুকের ব্রেস্টে কি হয়েছে শুনলাম। আমার মনে হয় ক্যানসার হাসপাতালে নিয়ে দেখানো ভাল। চোখে দেখিনি। তবে যা শুনলাম, তাতে ম্যামারি গ্লাণ্ডে ক্যানসার হতে পারে।’

বড়বাবু ষোড়শ শতকে সেদিন অন্ধ ছিলেন। অতি ইদানীং তিনি বিংশ শতকে এসেছেন। তেরটি সন্তানের মধ্যে মেয়েদের বিয়ে দিয়েছেন এবং ছেলেরা যে যার পথে মতে বড় হচ্ছে। বড় হয়েছে। কিন্তু এখনো তাঁর মগজের বুদ্ধিকোষ অষ্টাদশ এবং প্রাক-রেনেসাঁস উনিশ শতকীয় অজ্ঞানের অন্ধকারে ঢাকা। আজও তিনি বসন্তের টিকা নেন না ও বলেন, ‘বসন্ত হয় ছুডলোকের। আমার টিকা লইতে লাগত না। উচ্চ বংশ, দেবদ্বিজের ভক্তিমাম বংশে ও রোগ হয় না।’

‘ক্যানসার’ শুনে তিনি উড়িয়ে দিলেন ও বললেন, ‘হঃ! হইলেই হইল ক্যানসার! অতই সোজা! কি শুনতে কি শুনছেন, যান, মলম দিলেই সারব। আপনার কথায় আমি বামুনের মাইয়ারে হাসপাতালে পাঠাইতে পারব না।’

যশোদাও শুনেমলে বলল, ‘হাসপাতালে যেতে পারবনি বাপু। তার চেে আমায় মস্তে বল। ছেলে বিয়োতে হাসপাতালে গেলাম-না, এখন যাব? হাসপাতালে গেছল বলে তো মড়িপোড়া ঠ্যাং দুটো খুঁতো করে ফিরে এল!’

বড় বউ বলল, ‘সিন্ধমলম আইনা দেই লাগাও। সিন্ধমলমে ঠিক আরাম হইব। গুপ্ত ফোড়া মুখ লইয়া ফাটব।’

সিন্ধমলমে কোনোই কাজ হল না এবং ক্রমে যশোদা খাওয়াদাওয়া ছেড়ে হীনবল হল। বাঁ দিকে আঁচল রাখতে পারে না। কখনো মনে হয় জ্বালা, কখনো মনে হয় ব্যথা। অবশেষে চামড়া ফেটে ফেটে যা দেখা দিল। যশোদা বিছানা নিল।

ভাবগতিক দেখে বড়বাবুর ভয় হল, বুঝি তার ভিটেতে বামন মরে। যশোদার ছেলেদের ডেকে সে ধমকে বলল, ‘মা হয়, এতদিন খাওয়াইছে, এখন হ্যায় যে অসুখে মরে। তোরা নিয়া যা! হকলডি থাকতে হ্যায় কয়েতের ভিটায় মরব?’

কাঙালী একথা শুনে বড়ই কাঁদল ও যশোদার প্রায়স্কার ঘরে এসে বলল, ‘বউ! তুই সতীলক্ষ্মী! তোকে হেনস্তা করার পর দু বছরের মধ্যে মন্দিরের বাসন চুরি হল, আমার পিঠে ফোড়া হয়ে ভুগলাম, গোলাপী হারামজাদী ন্যাপলাটাকে ভুলিয়ে বাস্তু ভেঙে সর্বস্ব নিয়ে তারকেশ্বরে দোকান দিলে। চ, তোরে আমি মাথায় করে রাখব।’

যশোদা বলল, ‘বাতিটা জ্বাল।’

কাঙালী বাতি জ্বালল।

যশোদা অনাবৃত ও ঘা-বিজবিজে বামস্তন দেখিয়ে বলল, ‘যা দেখেছ? ঘায়ের গন্ধ কেমন জান? এখন নিয়ে যেয়ে কি করবে? নিতে বা এলে কেন?’

‘বাবু ডাকলে।’

‘বাবু তবে রাখতে চাইছে না।—যশোদা নিশ্বাস ফেলল, ও বলল, ‘আমারে দিয়ে কোনো সুসার হবেনি জান? নিয়ে যেয়ে করবে বা কি?’

‘তা হোক, কাল নে যাব। আজ ঘর পঙ্কের করে রাখি। কাল নিযাস নে যাব।’

‘ছেলেরা ভাল আছে? মাঝে মধ্যে নবলে আর গৌরটা আসত, তাও আসে না।’

‘সব বেঁটা সাখপর। আমার ইয়েতে জন্ম তো? আমার মতোই অমানুষ।’

‘কাল আসবে?’

‘আসব—আসব—আসব।’

যশোদা সহসা হাসল। সে হাসি বড়ই বৃকে দাগা-দেওয়া ও প্রাচীন স্মৃতির কথা মনে-পড়ানো।

যশোদা বলল, ‘হ্যাঁ গো মনে আছে?’

‘কি মনে থাকবে বউ?’

‘এই মাই নিয়ে তুমি কত সোহাগ কস্তে? নইলে তোমার ঘুম হতো না? কোল খালি হতো না, এটা বেঁটা ছাড়ে তো ওটা ধরে, তায় বাবুর বাড়ির ছেলেগুলো! কি করে পান্তাম, তাই ভাবি।’

‘সব মনে আছে বউ!’

কাঙালীর এ কথাটি এ মুহূর্তে সত্য। যশোদার ক্লিষ্ট, শীর্ণ, কাতর চেহারা দেখে কাঙালীর স্বার্থপর দেহ ও প্রবৃত্তির এবং উদরসর্বস্ব চেতনাও অতীত স্মরণে মমতা কাতর হল। সে যশোদার হাতটি ধরল ও বলল, ‘তোমার জ্বর?’

‘জ্বর তো হয়ই। আমি ভাবি ঘায়ের তাড়সে?’

‘এমন পচা গন্ধ কোথেকে আসছে?’

‘এই ঘা হতে।’ যশোদা চোখ বুজে বলল।

তারপর বলল, ‘তুমি বরং সন্মিসী ডাক্তারকে দেখিও। তিনি হোমোপ্যাথি দিয়ে গোপালের টাইফয়েড সারিয়েছিল।’

‘ডাকব। কালই নে যাব তোকে।’

কাঙালী চলে গেল। সে যে বেরিয়ে গেল, ক্রাচের খটখট শব্দ যশোদা শুনেতে পেল না। চোখ বুজে, কাঙালী ঘরে আছে জ্ঞানে নিস্তেজে বলল, ‘দুধ দিলে মা হয়, স—ব মিছে কতা! না নেপাল-গোপালরা দেখে, না বাবুর ছেলেরা উঁকি মেরে এটা কতা শুধায়।’

ঘা-গুলি শত মুখে, শত চোখে যশোদাকে ব্যঙ্গ করতে থাকল। যশোদা চোখ মেলে বলল, ‘শুনচ?’

তারপরই সে বুঝল কাঙালী চলে গেছে।

রাতেই সে বাসিনীকে দিয়ে লাইফবয় সাবান আনাল ও ভোর হতে সাবান নিয়ে নাইতে গেল। গন্ধ, কি দুর্গন্ধ! বেড়াল-কুকুর ডাস্টবিনে পচলে এমন গন্ধ হয়। যশোদা চিরকাল, বাবুদের ছেলেরা স্তনবৃত্ত মুখে দেবে বলে কত যত্নে তেলে সাবানে স্তন দুটি মার্জনা করেছে। সেই স্তন তার এমন বেইমানি করল কেন? সাবানের ঝাঁঝে চামড়া জ্বলে ওঠে। যশোদা তবু সাবান দিয়ে স্নান করে এল। মাথা ঝিমঝিম করে, সব যেন আঁধার আঁধার। যশোদার শরীরে আগুন, মাথায় আগুন। কালো মেঝেটি বড় ঠাণ্ডা। যশোদা আঁচল বিছিয়ে গুল। স্তনের ভার সে দাঁড়িয়ে সহিতে পারছিল না।

সেই যে গুল যশোদা, জ্বরে অজ্ঞান ও বিবশ। কাঙালী ঠিক সময়েই এল; কিন্তু যশোদাকে দেখে সে বুদ্ধি হারিয়ে ফেলল। অবশেষে নবীন এসে ধমকে বলল, ‘এরা কি মানুষ? সবগুলো ছেলেকে দুধ দিয়া বাঁচালে তা এটা ডাক্তার ডাকে না? হরি ডাক্তারকে ডেকে আনছি।’

হরি ডাক্তার দেখেই বললেন, ‘হাসপাতাল।’

এমন রুগী হাসপাতালে নেয় না। কিন্তু বড়বাবুর চেষ্টায় ও সুপারিশে যশোদা হাসপাতালে ভর্তি হল।

‘কি হয়েছে? অ ডাক্তারবাবু, কি হয়েছে?’—কাঙালী বালকের মতো কেঁদে জিগেস করল। ‘ক্যানসার।’

‘মাইয়ে ক্যানসার হয়?’

‘নইলে হল কি করে?’

‘নিজের কুড়িটা, বাবুদের বাড়ির তিরিশটা ছেলে—খুব দুধ ছিল ডাক্তার বাবু—’

‘কি বললে? কতজনকে ফীড করেছে?’

‘তা পঞ্চাশ জনা তো হবে।’

‘প—ধা—শ—জ—ন?’

‘হ্যাঁ বাবু।’

‘ওর কুড়িটা সন্তান হয়েছে?’

‘হ্যাঁ বাবু।’

‘গড়!’

‘বাবু!’

‘কি?’

‘এত মাই খাওয়াত বলেই কি—?’

‘তা বলা যায় না ক্যানসার কেন হয়, তা বলা যায় না। তবে বুকের দুধ যারা অতিরিক্ত খাওয়ায়—আগে বোঝনি? একদিনে তো এমনটা হয়নি?’

‘আমার কাছে ছিল না বাবু। ঝগড়া করে—’

‘বুঝেছি।’

‘কেমন দেখছেন? ভাল হবে তো?’

‘ভাল হবে! কদিন থাকে সেই দেখ। এনেছ তো শেষ অবস্থায়। এ অবস্থা থেকে কেউ বাঁচে না।’

কাঙালী কাঁদতে কাঁদতে চলে এল। বিকেলে, কাঙালীর কান্নাকাটিতে বিপর্যস্ত হয়ে বড়বাবুর মেজছেলে ডাক্তারের কাছে গেল। যশোদার জন্যে তার সামান্যই উৎকণ্ঠা ছিল, কিন্তু বাবা হৃৎকো দিলেন—সে বাবার টাকার ওপর নির্ভর করে।

ডাক্তার তাকে সব বুঝিয়ে বললেন। একদিনে হয়নি, বহুদিন ধরে হয়েছে। কেন হয়েছে? তা কেউই বলতে পারে না। বুকের ক্যানসার কি ভাবে বোঝা যাবে? স্তনের ওপর দিকে ভেতরে শক্ত গুলি, সেটা সরানো চলে। তারপর ক্রমে ভেতরের গুলি শক্ত ও বড় ও জমাট চাপের মতো হল। চামড়া কমলারঙা হওয়া প্রত্যাশিত, যেমন প্রত্যাশিত স্তনবৃন্তের সংকোচন। বগলের নিচে প্ল্যাগুটি আওরে উঠতে পারে। আলসারেশন, অর্থাৎ ঘা যখন হল, তখন বলা চলে শেষ অবস্থা। জ্বর? সেটা দ্বিতীয় বা তৃতীয় পর্যায়ে পড়বে গুরুত্বের দিক থেকে। শরীরে ঘা জাতীয় কিছু থাকলে জ্বর হতেই পারে। সেটা সেকেশোরি।

এতগুলি বিশেষজ্ঞ-কথা শুনে মেজেছেলের মাথা গুলিয়ে গেল। সে বলল, ‘বাঁচব?’

‘না।’

‘কদিন কষ্ট পাইব?’

‘মনে হয় না বেশি দিন।’

‘কিছুই যখন করার নাই, কি চিকিৎসা করবেন?’

‘পেইনকিলার, সেডেটিভ, জ্বরের জন্যে অ্যান্টিবায়োটিক। শরীরও তো ডাউন খুব, খুবই।’

‘খাওয়া ছাইরা দিচ্ছিল।’

‘কোনো ডাক্তার দেখান নি?’

‘দেখিছিল।’

‘বলেন নি?’

‘বলছিল।’

‘কি বলেছিলেন?’

‘ক্যানসার অইতে পারে। আসপাতালে লইতে বলছিল। হ্যায় যাইতে চায় নাই।’

‘চাইবে কেন? মরবে যে!’

মেজছেলে বাড়ি ফিরে এসে বলল, ‘তখন যে অরুণ ডাক্তার কইল ক্যানসার হইছে, তখন লইলেও বাঁচত বুঝি!’

তার মা বলল, ‘অতই যদি বুঝিস তবে লইস নাই ক্যান? আমি কি বাধ দিচ্ছিলাম?’

মেজছেলে ও তার মার মনের কোথাও অজানা পাপবোধ ও অনুশোচনা পচা ও আবদ্ধ জলে বুদ্ধদের মতো জাগছিল ও নিমেষে লয় পাচ্ছিল।

পাপবোধ বলছিল—আমাদের কাছেই আছিল, কুন্দিন দেখি নাই উকি মাইরা, কবে বা হছিল রোগ, গুরুত্ব দেই নাই। হ্যায় তো আবুইদা মানুষ, আমাদের এত জনরে পালছিল, দেখি নাই অরে। এহন হকলে রইতে আসপাতালে গিয়া মরতাছে, পুলা এতগুলো, স্বামী আছে, আমাদের আকড়াইয়া ধরছিল যহন, তহন আমাদেরই—! এইও তাজা শরীর আছিল, দুধ বাইরাইত ঠিকর দিয়া, কুন্দিন ভাবি নাই হেয়ার এই রোগ অইব।

পাপবোধের লয় বলছিল—নিয়তি কে খণ্ডাইতে পারে? হেয়ার কপালে আছে ক্যানসারে মরণ—ঠেকাইব ক্যাডা? আমাদের এহানে মরলে দোষ অইত—হেয়ার স্বামীপুত্র কইত কি কইরা মরল? অহন হেই দোষ হইতে বাচছি। কেও কিছু বলতে পারত না।

বড়বাবু ওদের আশ্বস্ত করে বলল, ‘অহন অরুণ ডাক্তার কইতাছে ক্যানসার হইলে কেও বাচে না। বামুন দিদির যেই ক্যানসার হইছে তা অইলে মাই কইটা ফালায়, জরায়ু বাদ দেয়, হেয়ার পরও মাইনষে ক্যানসারে মরে। দেহ, বাবায় বামুন বইলা বড় ভক্তি দিয়া গিছে—বাবার দয়ায় আমরা বাঁচা আছি। ভিটায় বামুন দিদি মরলে প্রায়চ্ছিত্ত করতে অইত।’

যশোদার চেয়ে কম আক্রান্ত রোগী কত আগে মরে, যশোদা ডাক্তারদের আশ্চর্য করে প্রায় এক মাস টিকে রইল হাসপাতালে। প্রথম প্রথম কাঙালী, নবীন, ছেলেরা যাতায়াত করেছিল বটে, কিন্তু যশোদা একই রকম আছে, কোমাটিক, জ্বরে ভাজ-ভাজা আচ্ছন্ন। স্তনের ক্ষতগুলি ক্রমেই বড় বড় হাঁ করছে এবং স্তনটির চেহারা এখন এক নগ্ন ক্ষতসদৃশ। অ্যান্টিসেপটিক লোশন নিষিক্ত পাতলা গজ কাপড়ে সেটি আবৃত, কিন্তু গলিত মাংসের তীব্র গন্ধ ঘরের বাতাসে ধূপের ঘোঁয়ার মতো নীরবে ও চক্রাকারে ছড়াচ্ছে সর্বদা। তা’দেখে কাঙালীদের উৎসাহে ভাঁটা পড়ল ও ডাক্তারও বললেন, ‘সাড়া দিচ্ছে না? না দিলেই তো ভাল। অস্ত্রানেই সন্তয়া যার না, সস্ত্রানে কেউ ঐ যমযন্ত্রণা সহিতে পারে?’

‘কিছু জানছে, আমরা আসি যাই বলে?’

‘বলা কঠিন।’

‘খাচ্ছে কিছু?’

‘নল দিয়ে।’

‘তাতে মানুষ বাঁচে?’

‘এখন যে খুব—’

ডাক্তার বুঝলেন, যশোদার এ অবস্থার জন্য তাঁর মনে অহেতুক রাগ হচ্ছে। যশোদার ওপর কাঙালীর ওপর, যেসব মেয়েরা ব্রেস্ট-ক্যানসারের লক্ষণকে যথেষ্ট সিরিয়াসলি নেয় না এবং

আখেরে বীভৎস নরক যন্ত্রণায় মরে, তাদের ওপর। ক্যানসার, রোগী ও ডাক্তারকে নিয়ত পরাজিত করে। একটি রোগীর ক্যানসার মানে রোগীর মৃত্যু এবং বিজ্ঞানের পরাজয়, ডাক্তারের তো বটেই। সেকেণ্ডারি সিম্পটমের ওষুধ দেওয়া যায়, খাওয়া বন্ধ হলে ড্রিপ দিয়ে শরীরকে ধুকোজ খাওয়ানো চলে, শ্বাস নিতে ফুসফুস অপারগ হলে অক্সিজেন—কিন্তু ক্যানসারের অগ্রগমন, প্রসারণ, ব্যাপ্তি, হত্যা, অব্যাহত থাকে। ক্যানসার শব্দটি এক সাধারণ সংজ্ঞা, এ সংজ্ঞা দ্বারা শরীরের বিভিন্ন অংশে বিভিন্ন ম্যালিগন্যান্ট গ্রোথ বোঝায়। 'দি গ্রোথ ইজ পার্সালেস, প্যারাসাইটিক, অ্যান্ড ফ্লারিশেস অ্যাট দি এক্সপেন্স অফ দি হিউম্যান হোস্ট।' এর চারিত্র্যবৈশিষ্ট্য হল, সংক্রমিত শরীরাত্মকে ধ্বংসকরণ, মেটাস্টাশিয়া দ্বারা ব্যাপ্তি, রিমুভালের পর প্রত্যাবর্তন, টক্সিমিয়া সংঘটন।

কাঙালী তার প্রশ্নের সদুত্তর না পেয়ে বেরিয়ে এল। মন্দিরে এসে সে নবীন ও ছেলেদের বলল, 'আর যেয়ে লাভ নেই। চিনতে পারে না, চোখ খোলে না, জানতে পারে না। ডাক্তার যা পারে কণ্ঠেছে।'

নবীন বলল, 'যদি মরে যায়?'

'বড়বাবুর টেলিফোন নম্বর আছে, বলবে।'

'ধর যদি তোমারে দেখতে চায়। সতীলক্ষ্মী বড় তোমার কাঙালী! কে বলবে এতগুনোর মা! শরীর দেখলে—তা কোনো দিকে হেলেনি, চায়নি।'

বঁলতে বলতে নবীন গুম মেরে গেল। বস্তুত, অচৈতন্য যশোদার ক্ষতক্রান্ত স্তন দেখার পর তার গাঁজা চরস মদ জনিত ঘোলাটে মাথায় বহু দার্শনিক চিন্তা ও দেহতত্ত্বের কথা মিথুনমত্ত টোড়া সাপের মতো মতুর খেলা করে। যেমন, — ওর জন্যেই এত আকুলি-ব্যাকুলি ছিল?— সেই মনমাতানো বুকের এই পরিণাম? হোঃ! মানবদেহ কিসসু নয়। তার তরে পাগল হয় যে সেও পাগল।

কাঙালীর এত কথা ভাল লাগল না। যশোদার প্রতি তার মন থেকেই রিজেকশান এসে গিয়েছিল। সেদিন হালদার-বাড়ি যশোদাকে দেখে মন সত্যিই কাতর হয় ও হাসপাতালে নেবার পরও ব্যাকুলতা থাকে। কিন্তু সে অনুভূতি ঠাণ্ডা মেরে আসছে এখন। ডাক্তার যখন বলছে যশোদা বাঁচবে না, সে মন থেকে যশোদাকে প্রায় অকণ্ঠে বাদ দিয়েছে। তার ছেলেরাও তারই ছেলে। তা ছাড়া মা তাদের কাছে অনেকদিনই দূরের মানুষ হয়ে গেছে। মা মানে চুড়ো করে বাঁধা চুল, ধপধপে কাপড়, প্রবল ব্যক্তিত্ব। হাসপাতালে যে শুয়ে আছে, সে অন্য কেউ, মা নয়।

স্তনের ক্যানসারে ব্রেন কোমাটোজ হয়, যশোদার বেলা সেটি মুশকিল আসান হল।

সে যে হাসপাতালে এসেছে, হাসপাতালে আছে, তা বুঝল যশোদা এবং এও বুঝল, এই যে বিবশকারী ঘুম, এ ওষুধের ঘুম। তাতে খুব স্বস্তি হল তার। এবং দুর্বল ও আক্রান্ত, আচ্ছন্ন মস্তিষ্কে মনে হল, হালদার-বাড়ির কোনো ছেলেটা কি ডাক্তার হয়েছে? নিশ্চয় তার দুধ খেয়েছে, বলে এখন দুধের ঋণ শুধছে? কিন্তু ওবাড়ির ছেলেরা তো স্কুল না পেরোতে কারবারে ঢোকে! যেই হোক, যারা এত করছে তারা বুকের দুর্গন্ধময় উপস্থিতিটা থেকে তাকে মুক্তি দেয় না কেন? কি দুর্গন্ধ, কি বেইমানি? এই স্তনকে সে ভাতের যোগানদার জেনে নিয়ত গর্ভ ধরে দুধে ভরে রাখত। স্তনের কাজই দুধ ধরা! কত গন্ধসাবানে স্তন মেজে পরিষ্কার রাত, বড় ভারি ছিল বলে জামা পরেনি যৌবনেও।

সেডেশান কমে এলেই যশোদা টেঁচিয়ে ওঠে, 'আঃ! আঃ!'—এবং ব্যাকুল ঘোলাটে চোখে নার্স ও ডাক্তারকে চায়। ডাক্তার এলে সাভিমান্নে বিড়বিড় করে বলে, 'দুধ খেয়ে এত বড়টা হলে, এখন এমন কষ্ট দিচ্ছ?'

ডাক্তার বলে, 'বিশ্বসংসারে দুধ-ছেলে দেখছে!'

আবার ইঞ্জেকশন ও আবার নিদ্রাচ্ছন্ন অসাড়তা। যন্ত্রণা, ভীষণ যন্ত্রণা, অ্যাট দি এক্সপেন্স অফ দি হিউম্যান হোস্ট ক্যানসার সংক্রমিত হচ্ছে। ক্রমে যশোদার বাম স্তন ফেটে আশ্বেয়গিরির ক্রেটার-সদৃশ হল। পূতিগন্ধে কাছে যেতে কষ্ট হয়।

শেষে এক রাতে, যশোদা বুঝল তার পা ও হাত ঠাণ্ডা হয়ে আসছে। ও বুঝল এবার মৃত্যু আসছে। চোখ খুলতে পারল না যশোদা, কিন্তু বুঝল, কেউ কেউ তার হাত দেখছে। সূচ বিধল বাহুতে। ভেতরে শ্বাসের কষ্ট। হতেই হবে। কারা দেখছে? তারা কি তার আপন কেউ? যাদের পেটে ধরেছিল বলে দুধ দেয়, ভাতের জন্যে যাদের দুধ দেয়, যশোদার মনে হল সে তো বিশ্বসংসারকে দুধ দিয়েছে, তবে সে কি একা একা মরতে পারে? যে ডাক্তার রোজ দেখছে সে, যে ওর মুখে চাদর টেনে দেবে সে, যে ওকে টুলিতে তুলবে সে, যে ওকে শ্বশানে নামাবে সে, যে ওকে চূর্ণিতে দেবে সে ডোম, সবাই তার দুধ ছেলে। বিশ্বসংসারকে দুধে পাললে যশোদা হতে হয়। নির্বাক্বে একলা মরতে হয়, মুখে জল দিতে কেউ থাকে না। অথচ শেষ সময়টা কারো থাকার কথা ছিল। সে কে? কে সে? সে কে?

যশোদা মারা গেল রাত এগারোটায়।

বড়বাবুর বাড়ি ফোন গেল। বাজল না। রাতে ওঁদের ফোন ডিস্কানেক্ট করা থাকে।

হাসপাতালের মর্গে যথাবিধি পড়ে থেকে যশোদা দেবী, হিন্দু ফিমেল, যথা-সময়ে গাড়িতে শ্বশানে গেল ও দাহ হল। ডোমই তাকে দাহ করল। যশোদা যা-যা ভেবেছিল, ঠিক তাই-তাই হল। যশোদা ঈশ্বর-স্বরূপিণী, সে যা ভাবে, অন্যেরা ঠিক তাই করে, তাই করল। যশোদার মৃত্যুও ঈশ্বরের মৃত্যু। এ সংসারে মানুষ ঈশ্বর সেজে বসলে তাকে সকলে ত্যাগ করে এবং তাকে সতত একলা মরতে হয়।

ANNEXE II

La traduction française de Joëlle Blanc.

MAHASVETA DEVI

LA NOURRICE

*Mes tantes habitaient là-bas au village de la forêt,
Mes tantes ne m'appelaient pas pour m'offrir à manger.*

Jashoda ne se souvient plus si sa propre tante était aussi méchante que celles de la chanson enfantine, ou si elle s'occupait d'elle avec tendresse. Il serait plus juste de dire que dès sa naissance, elle devint la femme de Kangalicharan, puis la mère de vingt enfants, en comptant à la fois les vivants et les morts. Elle ne peut se rappeler un seul moment de sa vie où elle n'a pas porté un enfant dans son ventre, ou même un seul matin où elle ne s'est pas sentie prise de nausées. Elle n'a pas souvenir non plus d'une seule nuit où, dans l'obscurité que la faible lueur d'une lampe à pétrole semblait épaissir, elle n'a pas senti le corps de Kangalicharan pénétrer en elle comme une foreuse. Jashoda n'eut jamais le temps de se demander si elle pouvait accepter d'être mère. La maternité perpétuelle représentait pour elle sa seule chance de nourrir sa nombreuse famille. Elle était une mère profes-

parce
anglo

sionnelle, faisait carrière dans la maternité. L'amateurisme, tel que le pratiquent les maîtresses des maisons de *bhadralogs* ou de *babus*, n'était pas pour elle. Après tout, notre monde est le monopole des spécialistes. La ville n'a que faire d'amateurs, qu'ils soient mendiants, voleurs, ou prostituées. Même les chiens des rues et les corbeaux qui rôdent parmi les poubelles, alléchés par les ordures, ne cèdent pas un pouce de leur fief à un amateur nouvellement arrivé. Et c'est ainsi que Jashoda fut contrainte d'accepter la maternité comme profession.

Les vrais responsables en étaient bien sûr la Studebaker du dernier beau-fils de la maison Halder et le fils cadet de M. Halder, avec son caprice subit de conduire la voiture en plein milieu de la journée. La soudaineté de ce désir n'avait rien d'inhabituel : le jeune garçon se laissait généralement aller à toutes sortes de fantaisies inattendues et d'impulsions physiques qui ne l'abandonnaient qu'une fois satisfaites. Chose étrange, ces bizarreries le surprenaient pendant ses moments de solitude, au beau milieu du jour, et le harcelaient sans répit, comme l'esclave d'un calife de Bagdad. Cependant, jusqu'à ce jour, le choix de Jashoda pour sa carrière maternelle n'avait dépendu en aucune façon des actions dictées au jeune garçon par ses lubies de l'après-midi. Un jour, par exemple, pris d'un désir lubrique, il se jeta sur la cuisinière de la maison. Elle somnolait par suite d'un repas lourd, un plat de riz assaisonné d'une tête de poisson (sournoisement soustraite au regard d'aigle de sa maîtresse) et de délicieux

légumes cuisinés d'une manière spéciale ; et ainsi, elle se détendit, se laissa aller, et lui dit : « Fais ce que tu veux ! » Lorsqu'enfin l'esprit de Bagdad relâcha son emprise, l'enfant pleura de remords et supplia la cuisinière : « Ne dis rien à personne, *mashi*. » D'un haussement d'épaules, elle lui fit comprendre que l'incident était oublié : « Qu'y a-t-il à dire ? » et se rendormit sur-le-champ. Elle n'aurait jamais révélé l'affaire à quiconque, car elle était très fière de penser que son corps avait attiré le jeune homme. Mais les coupables ne peuvent jamais dormir sur leurs deux oreilles ; et l'inquiétude du fils Halder s'accrut en voyant qu'on lui servait de généreuses portions de poisson, et à l'idée qu'un jour la cuisinière risquait de le dénoncer. Et donc un après-midi, sous l'emprise du djinn de Bagdad, il s'empara de la bague de sa mère et la dissimula à l'intérieur de la taie d'oreiller de la cuisinière. Ceci fait, il donna l'alarme, et celle-ci fut congédiée. Au cours d'un autre après-midi, il vola le transistor de son père et le vendit. Ses parents pouvaient difficilement saisir le rapport entre les comportements capricieux du garçon et la sieste de midi parce que, selon la tradition des Harichal Halder, le père n'engendrait ses enfants qu'au plus profond de la nuit, et cela après avoir dûment consulté l'almanach. D'ailleurs, passé le seuil de la maison, on s'aperçoit que l'on y demeure toujours en plein XVI^e siècle, et que les almanachs dictent les jours où maris et femmes peuvent se rencontrer. Mais tous ces détails ne sont que périphériques à notre narration, et ils nous détournent de notre vraie destination, l'histoire de Jashoda.

Kangalicharan travaillait dans un magasin de gâteaux. Il confectionnait des gâteaux pour les pèlerins Brahmins qui se rendaient au temple de Simhavahini (la Lionne Déesse) et qui, fiers de leur caste, observaient strictement les tabous alimentaires. Il faisait toujours frire ses *pisris* et curry préparés par un vrai Brahmin. » En même temps, il en profitait pour chiper un peu de farine ou autres victuailles pour contribuer à l'entretien de sa propre maisonnée. Vers midi, Kangalicharan rentrait chez lui après s'être déchargé de la responsabilité du magasin auprès de son propriétaire. Il avait camouflé dans les plis de son *dhoti* quelques *samosas* et *jalebis* ; il rentrait tous les jours à midi, heure à laquelle lui et sa femme déjeunaient d'un plat de riz. Sa faim assouvie, il se sentait débordant d'émotion filiale envers sa femme Jashoda, et caressait un peu ses seins généreux avant de s'assoupir. Cet après-midi là, Kangalicharan rentrait à sa maison comme de coutume, anticipant mentalement les plaisirs qui l'y attendaient, et en particulier les seins de Jashoda. Cette pensée le remplissait d'extase. Il se félicitait de son intelligence, car il avait épousé une toute jeune fille, et il ne la faisait pas trop travailler, ce qui lui permettait d'y prendre son plaisir pendant la journée. Au moment précis où Kangalicharan s'exaltait, le cadet Halder, au volant de la Studebaker, freina dans un crissement de pneus, et épargna ainsi de justesse la vie de Kangalicharan. Il ne put cependant pas éviter ses pieds : tous deux furent déchiquetés.

La foule s'agglutina en un clin d'œil. Nabin Panda cria

d'un air menaçant : « Nous aurions causé un bain de sang si l'accident s'était produit ailleurs que devant la maison Halder ! » Nabin est prêtre et guide au temple de la déesse, elle-même une représentation directe de Shakti, la Mère ; dans la chaleur de midi, son humeur s'excite très rapidement. Ses hurlements réussirent à faire sortir dans la rue toute la maisonnée Halder. Le père Halder se mit à battre son fils, en hurlant : « Espèce de crétin, imbécile, est-ce que tu veux tuer un Brahmin ? » Le beau-fils, voyant que sa Studebaker n'avait subi que de légers dommages, poussa un soupir de soulagement et entreprit de montrer qu'il était un être humain largement au-dessus de ses parents, qui, s'ils avaient amassé une fortune, ne faisaient cependant preuve d'aucun raffinement culturel. Parlant d'une voix aussi tenue que le voile léger d'une belle *kurta*, il eut le tact de s'enquérir : « Voulez-vous laisser mourir cet homme ? Pourquoi ne l'emenez-vous pas à l'hôpital ? » Le patron de Kangali se trouvait lui aussi parmi les badauds. Voyant ses *samosas* et ses *jalebis* éparpillés, il s'appretait à dire : « Quelle honte, Kangali, de faire une chose pareille ! » Mais il changea d'avis, et se contenta prudemment de conseiller : « Oui, emmenez-le. » Le beau-fils et l'aîné des Halder conduisirent Kangalicharan à l'hôpital sur-le-champ. Le vieil Halder en fut sincèrement désolé. Pendant la deuxième guerre mondiale, il avait contribué avec les Alliés à lutter contre les fascistes en achetant et vendant de la ferraille. Kangalicharan n'était à cette époque qu'un petit garçon. On avait inculqué à M. Halder un profond respect des Brahmins, et il devait

commencer sa journée en touchant les pieds de l'un d'eux. Si M. Chatterjee faisait défaut, alors il prenait la poussière des pieds crevassés de Kangalicharan. Pour les fêtes et les célébrations religieuses importantes, Kangalicharan et Jashoda étaient invités à la maison Halder, et quand une belle-fille était enceinte, Jashoda recevait un sari et du *sindur*. Mais il dut revenir à la réalité du présent ; il consola Kangali : « Ne t'inquiète pas, mon fils. Aussi longtemps que je vivrai, je ne t'abandonnerai pas dans la souffrance. » Au moment même où il prononçait ces paroles, il réalisa que les pieds de Kangali étaient hachés comme de la chair à pâté et qu'il ne pourrait plus les toucher lorsqu'il en aurait besoin. Il s'écria dans son désespoir : « Mais qu'a donc fait ce fils de salaud ? » Il se mit à pleurer. Il supplia les médecins de l'hôpital : « Faites tout ce que vous pourrez pour lui. Ne vous inquiétez pas pour l'argent. »

Mais les médecins ne purent rendre ses pieds à Kangali. Quand il sortit de l'hôpital, il était devenu un Brahmin boiteux. Le père Halder lui commanda une paire de béquilles. Le jour où il rentra chez lui clopin-clopant avec ses béquilles il apprit qu'en son absence la maison Halder avait envoyé tous les jours un paquet de nourriture à Jashoda.

Nabin Panda, le troisième de la lignée des prêtres du temple, touchait moins d'un sixième des ventes du *prasad* de ce temple, ce qui le contrariait sans cesse et lui donnait le sentiment de n'être pas plus qu'un petit ver. Après avoir vu un film sur Ramakrishna, il fut inspiré par les attitudes du saint, et dès lors il s'adressa au dieu en des

termes vulgaires. Il se mit aussi à se procurer de l'alcool pour les rituels religieux dans la bonne tradition du culte de Shakti. Et maintenant il informait Kangali : « J'ai offert des fleurs à ma *beti* pour ta santé. Et la *pagli* m'a dit que dans la maison de Kangali, il y avait une de mes incarnations. C'est grâce à elle seulement que Kangali sera sauvé. » Kangali voulait rapporter ces paroles à Jashoda, et il la gronda d'un air soupçonneux : « C'est donc cela que tu faisais quand je n'étais pas là ? Tu t'envoyais ce vaurien de Nabin ? » Jashoda étreignit entre les deux hémisphères de son corps cette tête pleine de méfiance, et le rassura : « Chaque nuit, deux servantes de la maison Halder venaient dormir ici pour me garder. Et pourquoi encouragerais-je ce vaurien de Nabin ? Ne suis-je pas ta chaste épouse ? » En fait, même quand Kangali alla rendre visite aux Halder, il eut des preuves de l'ardente chasteté de sa femme. Jashoda s'était prosternée dans le temple, elle avait observé toutes sortes de rituels, elle était restée assise devant le temple de Simhavahini, sans prendre ni nourriture ni eau, jusqu'au moment où la Mère Divine lui était apparue en rêve, dans la panoplie complète d'une sage-femme, son sac sous le bras, et elle lui avait assuré : « Ne t'inquiète pas. Ton mari reviendra. » En entendant cela, Kangali fut abasourdi. Le père Halder lui expliqua : « Le croirais-tu, Kangali, ces cyniques racontent que si Simhavahini devait apparaître, pourquoi le ferait-elle sous la forme d'une sage-femme ? Je leur ai expliqué mon raisonnement : en tant que mère, elle conçoit les enfants, et en tant que sage-femme, elle les protège. »

Après cette interprétation, Kangali risqua une remarque : « Babu, comment pourrais-je encore travailler au magasin de gâteaux ? Comment arriverai-je à remuer une cuillère alors que c'est à peine si je tiens debout en m'appuyant sur ma béquille ? Vous êtes Dieu. Vous dispensez vos bontés à tant de monde, de diverses façons. Je vous en prie, donnez-moi du travail. Je ne veux pas abuser de votre bonté en mendiant. »

M. Halder répondit : « Bien sûr, Kangali, j'ai pensé à te trouver une place. Je vais te faire une petite boutique dans ma véranda devant la maison. Tu pourras y vendre du riz en flocons grillé, du sucre candi et autres denrées. Notre Mère Simhavahini est juste en face, les autobus pleins de pèlerins vont et viennent, tu ne manqueras pas de clients. En ce moment, il y a un mariage dans ma maison, et l'ouverture de ton commerce en sera un peu retardée. C'est le mariage de mon septième gamin. Jusqu'à ce que tu puisses travailler, nous enverrons tous les jours un paquet de nourriture à ta maison. » A ces mots, Kangali se sentit soulevé de bonheur, son cœur devint léger comme le joyeux envol des fourmis qui annoncent la saison des pluies. En rentrant chez lui, il dit à Jashoda : « Te rappelles-tu le dicton de Kalidas ? "Tu peux l'avoir, parce que tu ne l'as pas ; si tu l'avais, comment pourrais-tu l'avoir ?" Cela s'applique à notre chance. Monsieur Halder m'a dit qu'une fois le mariage de son fils achevé, il ouvrira un commerce pour moi, dans une partie de sa véranda, devant sa maison. Jusqu'à ce moment-là, il nous enverra des paquets de nourriture. Si j'avais encore mes pieds est-ce que j'aurais toutes ces faveurs ? C'est la volonté de notre Mère Divine. »

Faisant claquer ses béquilles par la ville, Kangali répandit la bonne nouvelle du revirement de son destin. Résultat : son employeur précédent, Nabin Panda, Kesho Mahanti le fleuriste, Ulhas qui frappait le tambour au temple, chacun reconnu : « Quel miracle ! On ne peut pas dire que tout va mal pendant *Kaliyug*. Après tout, c'est ici le domaine de la Mère Divine, où vertu et bonnes actions règneront, où le mal sera détruit. Sinon, pour quelle raison Kangali aurait-il perdu ses pieds ? Ou, plus exactement, pourquoi diable le père Halder, terrorisé par la malédiction d'un Brahmin, prendrait-il cette peine ? Et la question la plus importante est : pourquoi la Mère serait-elle apparue sous la forme d'une sage-femme dans le rêve de Jashoda ? C'est sa volonté. »

Chacun fut stupéfait que la déesse Simhavahini, découverte et installée dans un temple à la suite d'un rêve il y a quelque cent cinquante ans, ait choisi de se manifester dans l'entourage de Kanganicharan Patitunda au cours de la cinquième décennie de *Kaliyug*. Après tout, le revirement des sentiments de M. Halder était lui aussi dû à la volonté de la Mère. Tout le monde savait bien qu'il était très sélectif lorsqu'il s'agissait de distribuer ses largesses. Il était un citoyen de l'Inde libre, où tous les hommes sont considérés comme égaux, où il n'existe pas de discrimination entre les Etats, les groupes linguistiques, les castes, les communautés et les classes. Mais il avait fait fortune sous la domination britannique, lorsque la politique était de diviser pour régner. C'est alors que sa mentalité s'était forgée. Et depuis, M. Halder se méfiait des Pandjabis, des Oriyas, des Biharis, des Gujaratis, des Marathis et

des Musulmans. Lorsqu'il voyait un enfant du Bihar en détresse ou un mendiant de l'Orissa qui mourait de faim, son cœur, bien protégé sous sa couche de graisse, dans son tricot de corps Gopal, taille quarante-deux, ne frémissait pas de pitié. Du point de vue des attachements patriotiques, il était un fils de Harishal, situé aujourd'hui au Bengale de l'Est. Si bien que, même quand il apercevait une vulgaire mouche du Bengale de l'Ouest, il s'exclamaît : « Ah ! Les mouches chez moi sont grasses et saines, tandis qu'ici, en ce coin que Dieu lui-même a abandonné, tout est si misérable ! » Il était donc fort compréhensible que les parasites du temple et des environs s'étonnent de voir un Halder déborder de pitié pour notre Kangalicharan gangétique. Les conversations ne tarissaient pas à ce propos. M. Halder était si profondément patriotique que lorsque ses neveux et petits-enfants devaient étudier dans les manuels scolaires les vies des chefs illustres de notre nation, il se plaignait invariablement devant ses serviteurs : « Peuh ! Pourquoi leur fait-on apprendre les vies des hommes nés à Mysore, à Dacca, ou à Mymen Singh ? C'est la force des hommes de Harishal que l'on devrait leur donner en exemple. Les hommes de Harishal sont nés des os de *Dadhichi*. Bientôt, il nous sera révélé que les Védas et les Upanishads furent écrites par les Harishal. Vous verrez. » Ses serviteurs lui dirent un jour, dans leur langage qui était un ridicule mélange de bengali et d'anglais : « Monsieur, votre cœur a changé. Sinon, comment sauriez-vous dispenser une si grande bonté envers un Bengali de l'Ouest ? Vous verrez, Monsieur, tout est sûrement la volonté de Dieu. » En entendant ces mots le

maître expliqua, radieux : « Un Brahmin est un Brahmin. Et lorsqu'il s'agit d'un Brahmin, y a-t-il des différences entre l'Est et l'Ouest du Bengale ? Même quand il transporte de la merde, si vous apercevez le fil sacré, vous devez lui montrer les marques de votre respect. » A cette plaisanterie, il éclata d'un rire sonore.

Ainsi tout le voisinage respirait une douce odeur de bonté, d'amour du prochain et de compassion, suivant la volonté de la Mère Divine. Et dans cette atmosphère grisante, à chaque fois que Nabin Panda essayait de penser à Simhavahini, l'image de Jashoda, aux seins hauts et aux hanches lourdes apparaissait, flottante, dans son esprit. Il se demandait si la Mère ne se manifestait pas devant lui sous les traits de Jashoda, tout comme elle était apparue en sage-femme dans les rêves de celle-ci. Le prêtre, qui avait droit à cinquante pour cent des gains du temple, le mit en garde contre ses fantasmes et lui donna un conseil : « Tu es possédé du démon de l'amour. C'est une maladie qui touche les hommes aussi bien que les femmes. Tu dois t'attacher une racine d'*aparajita* à l'oreille quand tu pisses. »

Nabin ne tenait pas à suivre ce conseil. Un jour, il avoua à Kangali : « Je vénère la Déesse Mère, je ne veux pas me moquer de Shakti. Mais j'ai une idée formidable. Les plaisanteries vaishnavites ne peuvent faire de mal à personne. Écoute-moi bien. Un Gopal t'est apparu en rêve. Ma tante m'a rapporté une petite statue en pierre d'un Gopal de Shrikshetra Puri. Je vais te la donner. Tu vas répandre cette rumeur, et dès que les gens croiront

que Dieu t'est apparu en rêve sous la forme d'un Gopal, cela fera sensation, et ce qui est encore mieux, nous deviendrons riches. Commence à faire ces choses pour l'argent, et puis tu verras que le sentiment religieux naîtra. »

Kangali le réprimanda : « Honte à toi, Dada, comment oses-tu t'amuser avec les dieux ? » Alors, Nabin le chassa, d'un « Va-t'en au diable ! ». Mais les événements qui suivirent montrèrent que Kangali eût été plus sage d'écouter les conseils de Nabin. En effet, M. Halder mourut d'une crise cardiaque soudaine. Ce fut la fin du monde pour Kangali et Jashoda. Une nuée shakespearienne avait éclaté au-dessus de leurs têtes.

Centre of French Studies
School of Languages
Jawaharlal Nehru University
New Delhi-110067

II

M. Halder laissa Kangali à la rue. Tous les souhaits que la déesse avait exprimés dans le passé s'envolèrent dans les airs, semblables aux promesses des partis politiques pendant les campagnes électorales. Le couple vit ainsi s'évanouir ses châteaux en Espagne, comme l'héroïne d'un film s'enfuit vers une destination inconnue et disparaît mystérieusement. Le ballon multicolore des rêves de Kangali et de Jashoda éclata, percé par une sorcière, d'un coup d'épingle, et le couple resta en rade. Les enfants, Gopal, Népal, et Radharani ne cessaient de réclamer à manger à cor et à cri, et leur mère vociférait contre eux. Rien d'étonnant si les petits mouraient de faim. Depuis le jour où Kangalicharan avait perdu ses pieds, ils avaient pris l'habitude des bons repas que leur envoyaient les Halder. Kangali aussi avait très envie de riz. Mais lorsque, pour se changer les idées, il se reprenait d'amour filial et enfouissait son visage dans la poitrine de Jashoda comme un petit Gopal, il se faisait durement réprimander. Jashoda représentait la femme indienne

parfaite, dont la chasteté et la dévotion conjugales défient toute explication rationnelle, et dont l'amour maternel exige un sacrifice contre nature et une profonde souffrance; ce sont là tous les idéaux que l'on a entretenus dans le psychisme des femmes indiennes depuis Sati, Savitri et Sita, jusqu'à Nirupa Roy et Chand Usmani à l'époque actuelle. On se rend compte que les traditions indiennes sont bien vivantes grâce à l'exemple que donnent de telles femmes, et pour leur rendre hommage, on a inventé des proverbes:

« La femme a la vie dure autant qu'une tortue,
Même si son cœur crève, jamais elle ne soupire;
Lorsque la femme brûle, elle cesse de souffrir,
Alors tous nous chantons l'hymne de sa vertu. »

En vérité Jashoda ne voulait pas un seul instant blâmer son mari de cette calamité. Cet amour protecteur qu'elle portait à ses enfants enveloppait aussi Kangalicharan. Elle désirait ardemment se transformer en Déesse de la Terre Nourricière, riche de sa moisson de blé et de fruits, pour nourrir son mari estropié et sa jeune progéniture. Cette affection maternelle de Jashoda pour son mari n'a jamais été célébrée par les sages. Ils ont bien décrit, dans des temps immémoriaux, les relations de l'homme et de la femme, ainsi que celles de l'homme et de la nature, lorsque, venant d'autres pays, ils s'installèrent dans cette péninsule. De toute façon, notre terre indienne est telle qu'ici chaque femme devient mère et chaque homme décide de rester son fils éternel. D'ailleurs, quiconque refuse d'admettre qu'en ce pays tous les hommes sont des Balgopal et toutes les femmes des Nandarani (la nourrice

de Krishna) et s'obstine à les considérer sous un angle différent, comme par exemple « l'éternel féminin », « Mona Lisa », « La Passionaria », « Simone de Beauvoir » et autres n'est qu'un piètre amateur dans l'art de coller des affiches modernes par-dessus les anciennes, déchirées, et n'en demeure pas moins un enfant de l'Inde. Et c'est pourquoi on remarque que les Babus cultivés acceptent ce genre de stéréotypes féminins libérés en dehors de leur environnement familial. Dès l'instant où ces femmes révolutionnaires pénètrent dans le foyer du Babu, les hommes retrouvent la nostalgie de l'antique Nandarani, en paroles et en actes. C'est un phénomène complexe. Saratchandra l'avait parfaitement compris, et pour cette raison, il voulait que ses héroïnes nourrissent généreusement les héros. Mais l'apparente simplicité de Saratchandra et des écrivains de son genre cache en réalité une grande complexité, et mérite une calme soirée de réflexion agrémentée d'un verre de *bael parna* glacé. Dans le Bengale de l'Ouest, ceux qui se livrent à des activités cérébrales souffrent de fortes dysenteries amibiennes, et c'est pourquoi ils devraient reconnaître les bienfaits du *bael*. Nous négligeons l'importance des remèdes traditionnels à base de plantes, et nous ignorons ce que nous perdons. Mais laissons ceci. En narrant l'histoire de la vie de Jashoda, nous devrions éviter tous ces détours. La patience du lecteur n'est sûrement pas semblable aux nids de poules qui se creusent dans les rues de Calcutta et qui s'agrandissent à chaque décennie. A la vérité, Jashoda se trouvait prise dans les mailles étroites d'un filet. Lorsque les derniers rites du vieil Halder furent

achevés (une période pendant laquelle la famille misérable fut bien nourrie), Jashoda rendit visite à Mme Halder, en serrant Radharani contre sa poitrine. Elle voulait plaider sa cause auprès de la maîtresse de maison et obtenir ainsi un emploi dans la famille, comme cuisinière.

Mme Halder avait le cœur brisé après la mort de son mari. Cependant, il se trouvait que récemment l'avocat de la famille l'avait informée que le maître avait mis les titres de propriété de la maison et du commerce de riz en gros à son nom. Et donc, encouragée par cette puissance secrète, elle se chargea encore une fois de reprendre la maison en main. Au début, elle s'était sentie extrêmement déprimée de devoir renoncer aux morceaux de choix de poisson et autres friandises, comme la tête de poisson. Mais, peu à peu, elle avait découvert qu'il était encore possible de survivre à l'aide du *ghee* de la plus pure qualité, de *kheer* nourrissant et parfumé, de yaourt sucré accompagné des meilleures bananes et de *sandesh* provenant des magasins les plus réputés, comme Ganguram. Et ainsi, assise sur un tabouret, Mme Halder régnait en maîtresse incontestée sur sa maisonnée, et rayonnait du bien-être que lui procuraient confort et puissance. Elle tenait bien calé sur ses genoux son petit-fils de six mois. Jusqu'ici, six de ses fils avaient pris femme et, comme l'almanach prescrit que l'on ait des rapports avec sa femme presque tous les mois, les chambres situées au rez-de-chaussée de la maison, spécialement réservées aux accouchements, ne désemplissaient pratiquement jamais. La doctoresse et la sage-femme, Sarala, étaient constamment en visite à la maison Halder. La vieille femme avait six filles. Elles aussi se

reproduisaient régulièrement, à des intervalles de dix-huit mois, de sorte que la maison était en proie à une épidémie aiguë de *kanthas* et de couches, de biberons et de hochets, de draps en caoutchouc et de talc Johnson pour bébés.

Mme Halder était exaspérée par l'épuisant effort de faire manger son petit-fils installé sur ses genoux. En voyant Jashoda, elle se sentit soulagée, et s'exclama : « Maman ! C'est Dieu qui t'envoie ! S'il te plaît, occupe-toi un peu de lui, je t'en supplie ! Sa mère est souffrante, et il est si têtu qu'il n'y a rien à faire pour qu'il prenne son biberon ! » Jashoda resta dans cette maison jusqu'à neuf heures du soir. Elle donnait de temps en temps le sein au bébé pour obéir aux supplications de la vieille dame. On ordonna au cuisinier de faire parvenir un pot généreux de riz au curry à la famille de Jashoda. Pendant cette journée, alors qu'elle s'occupait du bébé, Jashoda demanda à la maîtresse de maison : « Maman, le maître avait fait beaucoup de promesses ; mais maintenant, il n'est plus là, et je ne veux pas remuer le passé. Mais tu sais bien que ton pauvre fils Brahmin est estropié. Je ne m'inquiète pas pour moi. Mais ce sont mes enfants et mon mari qui me préoccupent, et c'est en leur nom que je te supplie de me donner un travail — n'importe quoi. Peut-être pourrais-tu m'envoyer à la cuisine. » Comme Mme Halder n'éprouvait pas les mêmes sentiments religieux que son mari pour les Brahmins, elle répondit : « Attends un peu. Laisse-moi réfléchir. » Mme Halder n'aimait pas avouer que c'était son fils cadet qui, par ses extravagances de midi, avait causé la perte des pieds de Kangali. Après tout, c'était aussi le destin de Kangali. Sinon, pourquoi

serait-il passé par cette rue, souriant, euphorique, sous l'écrasant soleil de midi? Mme Halder jeta un regard oblique, à la fois admiratif et envieux, dans la direction des glandes mammaires de Jashoda. Elle avoua avec un profond respect: « Dieu t'a faite à l'image d'une Kamadhenu, une vache laitière divine! Le lait coule de tes nichons à la moindre tétée. Les femmes qui sont employées ici sont presque sèches. Elles n'ont pas même un dixième du lait que tu as. » Jashoda écouta ce compliment, et répliqua: « C'est bien vrai, Maman. Je me souviens que Gopal a été sevré à trois ans, et cette petite-là n'était même pas encore dans mon ventre alors. Eh bien, mes seins étaient pleins de lait. Je me demande d'où cela vient? Je ne prends pas soin de moi, et j'ai si peu à manger! » La nuit, l'interminable réserve de lait de Jashoda fut le sujet de nombreuses discussions animées parmi les femmes de la maisonnée. Tant et si bien que même les hommes finirent par en entendre parler. Le deuxième fils, dont la femme était souffrante, et dont le bébé dormait dans les bras de Jashoda, portait un intérêt particulier à sa femme. Il différait de ses frères sur un point: en effet, alors que ceux-ci consultaient comme il se devait l'almanach avant de faire des enfants, et cela avec ou sans amour pour leurs femmes, parfois totalement indifférents, même dégoûtés, ou encore préoccupés par les problèmes routiniers de leur commerce, le deuxième fils, lui, rendait sa femme enceinte avec une égale fréquence, mais il était en plus très amoureux d'elle. Le fait que sa femme soit constamment enceinte dépendait de la volonté de Dieu, mais il tenait vivement à ce qu'elle restât

belle. Il n'avait jamais trouvé de moyen qui permît de concilier la beauté et les grossesses fréquentes. Et donc, lorsque sa femme lui parla de l'excédent de lait de Jashoda, il s'écria soudain: « Enfin! J'ai trouvé!

— Trouvé quoi? demanda sa femme.

— Un moyen pour résoudre tes problèmes.

— Résoudre mes problèmes? Comment cela serait-il? Mes problèmes seront résolus seulement lorsque je serai sur le bûcher funéraire. Comment ma santé peut-elle résister au rythme d'un enfant par an?

— Tu recouvreras la santé. Ça, c'est une chose certaine. Je viens de découvrir un stratagème divin. Même en ayant un enfant par an, ta silhouette restera parfaite. »

Et ainsi devisaient le mari et la femme. Le matin, il rendit visite à sa mère dans sa chambre, et il eut une discussion sérieuse avec elle. Tout d'abord, elle fut peu encline à considérer la suggestion de son fils, mais après y avoir réfléchi un moment, elle comprit que l'idée valait de l'or. Beaucoup de belles-filles entraient dans cette maison, et par suite des inéluctables lois de la nature, elles devenaient des mères. Et en tant que mères, elles s'occupaient de leurs bébés. Inévitablement, elles continueraient à être mères aussi longtemps que cela serait possible, et il s'ensuivrait automatiquement que, si elles ne cessaient d'allaiter elles-mêmes leurs bébés, leurs silhouettes s'empâteraient. En résultat, si les fils Halder couraient un peu le jupon au dehors, ou s'ils tournaient autour des servantes dans la maison, elles ne pouvaient que s'en prendre à elles-mêmes: il était naturel qu'ils se mettent à chercher ailleurs ce qu'ils ne trouvaient pas

chez eux. En conséquence, si Jashoda devenait la nourrice de tous les nouveaux-nés de la famille, il suffirait de lui envoyer une ration quotidienne de nourriture, et de lui donner des vêtements neufs pour les jours de fête, avec quelques roupies à la fin du mois. De plus, toutes sortes de cérémonies religieuses avaient régulièrement lieu dans la maison, et dans ces cas-là, une femme Brahmine avait un rôle important à jouer. Et enfin, comme c'était son fils le vrai responsable des malheurs de Jashoda, ce serait là un excellent moyen de se faire pardonner.

Quand Mme Halder fit cette offre à Jashoda, la pauvre femme eut l'impression qu'on lui avait donné un portefeuille de ministre. Elle se mit à considérer ses seins comme s'ils étaient de précieux objets. La nuit, si Kangalicharan lui faisait des avances, elle le prévenait : « Écoute, c'est grâce à eux que je vais faire vivre cette maison. Alors, tu ferais mieux d'être prudent quand tu t'en sers ! » Cette nuit-là, Kangali fut un peu fâché d'abandonner ses pratiques habituelles. Mais lorsqu'il vit la quantité de riz, de *dal*, de légumes et d'huile qu'on lui envoyait, son amour de Gopal s'évanouit immédiatement ; il se transforma en Brahma, le Créateur, et expliqua à Jashoda : « Tes seins ne s'empliront de lait que si tu portes un enfant dans ton ventre. Pour cette raison, tu devras supporter beaucoup de souffrances. Tu es une femme vertueuse. Tu dois être enceinte, avoir des enfants que tu allaiteras toi-même, c'est pourquoi la Mère Divine t'est apparue avec les attributs d'une sage-femme. »

Jashoda comprit bien l'argument de Kangali, et ses yeux se mouillèrent de larmes de repentir. Elle répondit :

obéissance

« Tu es mon maître, mon guru. Si jamais il m'arrive d'oublier ma place, et de te dire non, tu dois me corriger. Quelle souffrance y a-t-il à enfanter ? Maman Halder n'eut-elle pas treize enfants ? Un arbre souffre-t-il de porter ses fruits ? »

Et ainsi fut établie la règle. Kangali devint un père professionnel, et Jashoda une mère professionnelle. En fait, devant l'exemple de Jashoda, le sceptique le plus endurci se convertissait, et acceptait sans réserve le message du chant religieux qui dit à peu près ceci :

• Être mère n'est pas une chose aisée,
Car il ne suffit pas d'enfanter. »

Au rez-de-chaussée de la maison Halder, dans l'immense cour carrée, on gardait toujours une douzaine de vaches, saines, de bonne race, attachées à leurs poteaux. Deux Bhojpuris, qui les vénèrent comme Mères Divines, leur prodiguaient des soins extrêmement attentifs. On faisait apporter à la maison des quantités d'herbe, de foin, de tourteaux et de mélasse. Mme Halder était convaincue que mieux on nourrissait les vaches, plus elles produisaient de lait. Mais à présent, Jashoda était encore plus vénérée dans cette maison que ces créatures sacrées, surtout parce que les fils Halder engendraient des rejetons comme s'ils étaient Brahma, le Créateur du monde. Et Jashoda les nourrissait. La vieille dame contrôlait tout avec une rigueur extrême, de façon à ce que sa production de lait ne soit pas compromise. Un jour, elle appela Kangalicharan, et lui parla ainsi : « Écoute, mon fils, dans le magasin de gâteaux, tu avais l'habitude de préparer à manger. Pourquoi ne te chargerais-tu pas de faire la

cuisine chez toi, maintenant, pour que ma fille se repose un peu ? Elle a deux enfants à elle, et il y en a trois ici. Comment pourrait-elle, après avoir allaité cinq bébés, faire la cuisine en rentrant chez elle ? » Kangalicharan comprit la sagesse de ces paroles ; lorsqu'il partit, les deux Bhojpuris lui donnèrent une pincée de tabac, et s'écrièrent : « La maîtresse a tout à fait raison ! Tu n'as qu'à voir comme nous prenons soin de nos vaches sacrées, que nous traitons comme nos mères ; ta femme, elle, est la mère du monde entier ! » Kangalicharan se mit à faire la cuisine pour toute la famille, et ses enfants devinrent ses assistants. Avec le temps, il fut capable de réussir à la perfection les mets les plus délicats de la cuisine bengalie, comme les *dals* spéciaux, le poisson aigre-doux, les plats de légumes séchés à base de tronc de plantain. Il prépara même un curry exquis, avec la tête d'une chèvre sacrifiée au temple de Simhavahini, et gagna ainsi le cœur de Nabin, cet ivrogne toujours défoncé, en jouant sur la sensibilité de son estomac. Par suite, Nabin lui trouva une place au temple de Nakuleshwar Shiva. Jashoda se mit à enfler comme le compte en banque d'un haut fonctionnaire des Travaux Publics, à force de repas chauds, tout prêts, servis à domicile. De plus, Mme Halder lui réservait une ration quotidienne de lait, et dès qu'elle était enceinte, Jashoda recevait de la vieille femme fruits et légumes conservés au vinaigre, condiments et confitures.

Même les sceptiques se plurent à penser que c'était uniquement pour cela que la Déesse Simhavahini s'était manifestée dans les rêves de Jashoda sous la forme d'une

sage-femme, un sac sous le bras. Sinon, qui diable avait jamais été capable de grossesses et d'accouchements si fréquents, d'allaiter intarissablement les enfants des autres, et de produire autant de lait qu'une grosse vache ? Tous les fantasmes obscènes que Jashoda lui avait inspirés, et qui avaient hanté Nabin, avaient disparu. L'absorption de stimulants tels que l'alcool des rituels religieux, le hashish et le curry de tête de chèvre hautement épicé ne parvenait plus à exciter l'ardeur maintenant assoupie de Nabin. Au contraire, il se sentait envahi d'un sentiment qui s'apparentait à la piété, de telle sorte que, à chaque fois qu'il croisait Jashoda, il l'appelait « mère ». En conséquence, la région connut un renouveau de la foi en la grandeur de Simhavahini, et ce magnétisme se propagea dans les environs.

Le respect et la dévotion de chacun pour Jashoda devinrent si profonds qu'elle se vit confier un rôle important dans tous les rituels qui accompagnent mariages, naissances, cérémonies du fil, pour ne citer que quelques-uns. Les sentiments extraordinaires qu'on lui vouait se portèrent bientôt à ses enfants aussi : ses fils Népal, Gopal, Neno, Boncha, Patel, en grandissant, revêtirent le fil sacré, et partirent racoler les pèlerins en visite au temple. Kangali n'eut pas à chercher de maris pour ses filles Radharani, Altarani, Padmarani. Nabin s'empressa de leur en trouver, et elles, chastes filles de leur chaste mère, en véritables *satis* qu'elles devinrent, s'en allèrent fonder un foyer pour leurs Shivas.

Jashoda devenait de plus en plus précieuse dans la maison Halder. Désormais, les belles-filles ne pâlassaient

plus d'inquiétude en voyant leurs maris consulter l'almanach, et cela réjouissait les fils de la maison. Ils pouvaient jouer les Gopals éternels au lit car, leurs enfants étant allaités au sein de Jashoda, leurs femmes n'avaient aucune raison de refuser leurs avances. Les femmes, quant à elles, étaient contentes, car elles réussissaient à garder leur ligne. Elles pouvaient porter des *cholis* à la mode, et des soutiens-gorge dernier cri. Pendant *Shivaratri*, elles regardaient des films toute la nuit, sans devoir s'interrompre pour nourrir leurs bébés, et tout cela grâce à Jashoda.

Inévitablement, Jashoda finit pas se sentir imbuée de sa propre importance, et commença à prendre la liberté d'exprimer ses opinions. Elle était souvent dans la chambre de la vieille dame, assise et allaitant, et faisait des réflexions sarcastiques : « Les femmes sont faites pour avoir des enfants. A-t-on jamais entendu parler de consultations à domicile, d'exams de la pression artérielle ou de toniques prescrits pour une chose si naturelle ! Des chichiteuses de premier ordre, je vous le dis. Regardez-moi. Telle que vous me voyez, j'ai un bébé chaque année. Est-ce que cela affecte ma santé ou épuise mon lait ? Quelle honte ! Et les voilà qui se font faire des piqûres pour arrêter leur lait ! Jamais je n'ai vu une chose si vile de toute ma vie ! »

A une époque, dans la maison Halder, les garçons, en devenant adolescents, avaient coutume de faire des avances aux servantes. Ces traditions changeaient avec l'actuelle génération d'adolescents. Ils avaient été allaités par Jashoda, et voyaient en elle une deuxième mère.

Maintenant, ils adoptaient la même attitude vis-à-vis des autres servantes, et allaient plutôt rôder près de l'école de filles. Soulagées de ces attentions indésirables, les servantes félicitèrent Jashoda avec enthousiasme : « Joshi, tu es formidable ! C'est grâce à toi que la maison entière a changé ! »

Un jour, alors que le plus jeune des fils Halder était assis en face de Jashoda et la regardait allaiter un bébé, elle lui parla en ces termes : « Mon fils, tu m'as apporté une chance miraculeuse. C'est parce que tu as estropié mon mari que j'ai tous ces avantages. Peux-tu me dire qui a décidé de ces choses ? » Le garçon répondit : « C'est la volonté de notre Mère Simhavahini. »

Il était très désireux d'apprendre comment Kangali, privé de ses pieds, pouvait encore jouer le rôle de Brahman, mais la conversation ayant pris un tour spirituel, il oublia de soulever le problème. Tout ceci était la volonté de Simhavahini.

Les jambes de Kangali furent amputées dans les années cinquante. Maintenant, nous sommes arrivés à l'époque actuelle. Durant cet intervalle de vingt-cinq ou, pour plus de précision, trente ans, Jashoda avait eu environ vingt couches. Les quelques dernières grossesses ne servirent à rien, car en quelque sorte, le souffle nouveau du changement avait balayé les vieilles toiles d'araignée de la maison Halder. Mais permettez-moi tout d'abord de relater les événements majeurs des années d'intervalle. Au début de notre histoire, Jashoda était mère de trois enfants. Par la suite, elle accoucha dix-sept fois. Entre-temps, la vieille madame Halder mourut à son tour. La vieille femme avait exprimé un ultime souhait: elle avait demandé qu'au moins une de ses belles-filles eût la même expérience qu'elle. Une tradition familiale voulait que, si un des membres avait vingt enfants, alors le couple devait recommencer entièrement sa cérémonie de mariage, avec toute la pompe qu'exigeaient de telles circonstances. Or les belles-filles de

Mme Halder ne tenaient pas à exaucer ce désir. Elles protestèrent à l'issue d'une douzaine de bébés. Grâce à leur malheureux et pervers tour d'esprit, elles réussirent à convaincre leurs maris, et allèrent à l'hôpital prendre les mesures nécessaires. Tout ceci était dû aux nouvelles tendances qui se répandaient dans la société. Au fil des époques, les penseurs et les philosophes ont toujours empêché les courants du changement de s'insinuer dans la citadelle familiale. Ma grand-mère racontait fréquemment l'histoire d'un monsieur qui venait chez elle afin de lire le magazine littéraire *Sanibarar Chithi*. Il n'était pas question d'autoriser un tel magazine dans son propre foyer! « Dès l'instant où les épouses, les mères, les filles se mettent à lire ce magazine, elles revendiquent d'être des femmes avant tout, et des femmes uniquement, non plus des mères, des sœurs, des épouses! » Et si on lui demandait ce qu'il adviendrait en résultat, il répondait généralement: « Elles se mettraient à faire la cuisine chaussées aux pieds. »* C'est une tradition qui remonte à des temps immémoriaux: les nouvelles modes, les nouvelles manies détruisent toujours la paix du foyer.

Le XVI^e siècle continua pendant longtemps à régner dans la maison Halder, mais soudain, à la suite d'une prolifération de ses membres, certains hommes se dissocièrent de la famille étendue, et installèrent leurs propres foyers dans d'autres localités. Ceci était encore à la limite du tolérable, mais ce qui soulevait le plus d'objections, c'était que les belles-filles de la vieille dame entraînaient dans

* Il est interdit de faire la cuisine en portant des chaussures.
(N.d.T.)

leur nouvelle famille avec des idées sur la maternité qui différaient en tous points de celles de Mme Halder. Et la vieille femme de protester qu'ils ne manquaient ni d'argent ni de nourriture, mais en vain. Le vieux maître avait conçu le rêve secret de peupler la moitié de Calcutta de Halder. Mais les belles-filles de la nouvelle génération s'y opposaient. Défiant la vieille femme, elles abandonnèrent le foyer ancestral, et suivirent leur mari dans la ville où il travaillait. Entre-temps, à la suite d'une rixe entre les prêtres du temple, une personne ou un groupe que l'on n'était pas parvenu à identifier avait retourné l'image de Simhavahini. Quand elle apprit que la déesse avait détourné la face, la vieille Mme Halder en eut le cœur brisé, et un jour d'été, ayant ingurgité une excessive quantité de fruits de l'arbre à pain trop mûrs, elle mourut d'une gastro-entérite.

IV

La mort avait rendu la paix à la vieille femme. Le fardeau de la vie était devenu beaucoup plus douloureux que le passage dans l'autre monde. Jashoda pleura la mort de Mme Halder avec une profonde sincérité. Basini, la vieille servante de la maison, était célèbre en tant que pleureuse professionnelle, mais quand Mme Halder expira, Jashoda, qui avait perdu son repas quotidien, étonna tout le monde par ses lamentations encore plus élaborées. Basini poussait des cris déchirants. « Ô, Maman ! Où êtes-vous maintenant ? Maman, vous aviez tout le bonheur que vous désiriez ! Vous étiez le joyau de la couronne après le départ du maître ! C'est vous qui contrôliez rigoureusement tout, et qui conserviez l'unité de la maison ! Maman ! Quels ont été nos péchés, pour que vous nous quittiez ? Je vous avais suppliée de ne pas manger autant de fruits, mais vous n'avez pas voulu m'écouter ! » Jashoda attendit patiemment que le moment fût venu, et dès que Basini s'interrompit pour reprendre haleine, elle hurla deux fois plus fort : « Ma-

man! Pourquoi rester ici? Tu étais bénie! Pourquoi supporter ce monde pervers? Ton trône était établi ici pour ton règne, mais tes belles-filles l'ont repoussé. N'est-ce pas un péché terrible quand l'arbre refuse de porter ses fruits? Comment une femme comme toi aurait-elle pu tolérer plus longtemps une telle perversion? Et, coup fatal, Simhavahini a détourné ses regards. Maman, tu as compris que cette maison où auparavant régnait la vertu est devenue un antre de dépravation. Comment aurais-tu pu concevoir de vivre ici plus longtemps? Quand le maître quitta ce monde, j'avais compris que tu voulais l'accompagner. Mais je savais que dans l'intérêt de ta famille, tu avais décidé que ton âme ne se séparerait pas de ton corps. » Jashoda, tout en versant des larmes, parla aux belles-filles: « Apportez de l'*alta*, et prenez la marque de ses pieds. Ces marques serviront de talisman à votre famille. La déesse Laxmi n'abandonnera jamais votre maison aussi longtemps que ces marques y seront conservées. Tous les matins, si vous leur rendez hommage avant de commencer la journée, les maladies et le malheur seront écartés. »

Jashoda accompagna la procession funéraire jusqu'aux *ghats* crématoires, pleurant et se lamentant de la perte de son employeuse. De retour, elle déclara d'un ton catégorique: « Je l'ai vu de mes propres yeux! Un chariot est descendu du domaine céleste pour arracher des flammes le corps de la maîtresse, et il l'a enlevée vers les cieux! »

Lorsque les derniers rites et la période obligatoire de deuil furent achevés, l'aînée des belles-filles s'adressa à Jashoda: « *Bamin Didi*, la famille se désintègre. Les

familles des deuxième et troisième frères s'en vont dans la maison de Beliaghata. Les quatrième et cinquième déménagent pour aller à Maniktala Bagmari. Le plus jeune va installer son foyer dans notre maison de Dakshineswar.

— Qui restera ici?

— Nous continuerons à habiter ici. Mais nous voulons louer les chambres du rez-de-chaussée. Nous allons réduire notre espace et limiter nos frais. Nous le devons. Tu as servi comme nourrice à toute la famille, tu as allaité les enfants, et en échange, une ration quotidienne de nourriture a été envoyée à ta famille. Même après que le dernier bébé eut été sevré, ma belle-mère a continué de t'envoyer des paquets de nourriture pendant huit ans. Elle a fait comme elle l'entendait, et aucun de ses fils non plus n'a protesté. Mais je ne pourrai pas me permettre ce luxe plus longtemps.

— Qu'advient-il de moi, *Boudi*?

— Si tu prépares à manger et si tu tiens la cuisine, tu auras assez pour vivre. Mais le reste de ta famille? Que feras-tu pour qu'ils vivent?

— Que ferai-je?

— C'est à toi de décider. Tu es mère de douze enfants vivants. Les filles sont mariées. D'après ce qu'on m'a dit, les garçons aident à attirer les pèlerins au temple. Ils mangent aussi le *prasad*, et dorment dans la cour. Le Brahmin, ton mari, gagne pas mal, paraît-il, au temple de Nakuleswar. Il n'y a pas de problèmes. Tu n'as pas de raison de t'inquiéter. » Jashoda s'essuya les yeux, et murmura: « Laissez-moi le temps de réfléchir. J'en parlerai à mon mari. »

Le temple de Kangalicharan était un lieu d'activité trépidante. Il demanda d'un ton agressif à Jashoda : « Et que feras-tu dans mon temple ? »

— Qu'est-ce que la nièce de Nabin y fait ?

— Elle s'occupe du ménage, fait le *prasad*. Tu n'as pas fait la cuisine même à la maison depuis si longtemps ! Comment pourrais-tu te charger du travail énorme à la cuisine du temple ?

— Les rations de nourriture vont s'arrêter. Est-ce que c'est entré dans ta petite tête, espèce de bon à rien ! Comment feras-tu pour manger ? » La réponse de Kangali ne se fit pas attendre : « Ne t'en fais pas pour ça ! »

— Pourquoi alors m'as-tu laissée m'inquiéter si longtemps ? Le temple a l'air de rouler sur l'or, c'est vrai ! Tu as tout mis de côté pour toi, et tu as vécu en parasite pendant que je me crevais à travailler !

— Qui faisait la cuisine à la maison ? »

Jashoda eut une moue de mépris : « Les hommes apportent la nourriture, les femmes font la cuisine. C'est ainsi que le veut l'antique tradition. Mais dans mon cas, tout est à l'envers. Tu as survécu pendant ce temps grâce à mon travail, alors maintenant, c'est à toi de me nourrir. Ce n'est que justice. »

Kangali répliqua sèchement : « D'abord, comment t'es-tu procuré la nourriture ? Comment serais-tu entrée dans la maison Halder ? Tu as eu de la chance qu'on t'en ouvre les portes, et cela parce que j'avais perdu mes pieds. Tu sembles avoir tout oublié, espèce de garce ! »

— Garce toi-même ! C'est sa femme qui le fait vivre, et il ose se dire un homme ! » A ces paroles, ils entrèrent

dans une dispute terrible. Ils échangèrent un flot rapide et déchaîné d'injures et de malédictions, et soudain, Kangali éclata : « Fous le camp ! Je ne veux plus te voir ! »

— Ah, tu ne veux plus me voir, hein ! Très bien ! » Jashoda tourna les talons et partit, furibonde. Dans l'intervalle, les divers prêtres qui partageaient les revenus du temple avaient discuté de l'urgente nécessité de rendre sa position initiale à la déesse, et on célébrait à cet effet un *puya* d'expiation dans le lieu sacré. Jashoda se jeta aux pieds de la déesse. Ses seins flasques, vieilliss, maintenant taris, semblaient ne plus pouvoir contenir sa douleur. Elle espérait que la Déesse Mère Simhavahini comprendrait sa détresse et lui montrerait la voie qui la sauverait de son malheur. Trois jours et trois nuits durant, Jashoda resta prostrée dans la cour du temple. Mais Simhavahini elle-même avait dû être touchée par les nouvelles modes et les changements qui étaient dans l'air, car elle ne se déranger pas pour apparaître en rêve à Jashoda. En fait, quand Jashoda rentra chez elle, affaiblie et tremblante après trois jours de jeûne, son fils cadet lui dit : « Père dit qu'il va habiter au temple. Il a demandé que Naba et moi l'accompagnions pour y sonner les cloches. Il a dit que nous aurons de l'argent et que nous pourrions manger le *prasad*. »

— Je comprends. Où est ton père ?

— Il est couché. Tante Golapi est occupée à gratter son dos irrité. Il nous a donné de l'argent pour acheter des sucettes et pour qu'on le laisse tranquille. Alors je suis vite venu à la maison te le dire. »

Jashoda comprit alors que ce n'était pas seulement la

maison Halder qui n'avait plus besoin d'elle, mais aussi Kangali. Ayant trompé sa faim avec un verre d'eau et un morceau de sucre candi, elle sortit se plaindre auprès de Nabin. C'était lui qui avait retourné la statue de Simhavahini, et après des négociations satisfaisantes avec les autres prêtres au sujet du partage des recettes des jours de cérémonies religieuses extraordinaires, il avait replacé la statue dans sa position initiale. A la suite de ses efforts, il avait massé son corps douloureux avec de l'alcool et avait fumé beaucoup de hashish. Il proférait des menaces terribles à l'intention du candidat aux élections locales : « Tu ne t'es pas préoccupé de faire des offrandes spéciales. La Mère a recouvré sa puissance. Nous verrons si tu vas gagner cette fois-ci. » Nabin était la preuve vivante que les jours de miracles ne touchaient pas encore à leur fin. C'était lui qui avait retourné la statue, car il avait le sentiment que les prêtres ne formaient pas un front uni, comme les partis politiques en période pré-électorale ; puis il avait un peu acquis la conviction que la déesse avait tourné la face de sa propre initiative. Et maintenant que la statue avait retrouvé sa position initiale, il se persuadait qu'elle s'était retournée elle-même. Jashoda l'aborda :

« Quelles bêtises racontes-tu ? »

— Je parle de la grandeur et de la puissance de notre Déesse », répondit-il. Jashoda se montrait toujours agressive : « Tu t'imagines que je ne sais pas que c'est toi qui l'as retournée ? » Nabin l'arrêta : « Tais-toi, Joshi ! N'est-ce pas la déesse qui m'en a donné la force et l'imagination ? Autrement comment aurais-je pu y arriver ? »

— C'est à cause de toi qu'elle a perdu sa puissance, répliqua Jashoda tout net.

— Perdu sa puissance ! Peuh ! Il y a un ventilateur qui tourne au-dessus de ta tête, et cette brise fraîche te fait plaisir. Avais-tu cela auparavant ? Y a-t-il jamais eu un ventilateur dans la cour du temple ?

— Hum... possible... Mais, dis-moi, quel mal ai-je fait ? Pourquoi as-tu gâché ma vie, détruit mon futur ?

— Qu'est-ce que tu as ? Kangali n'est pas mort !

— Pourquoi crèverait-il ? Oh, non, c'est bien pire !

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? »

Jashoda s'essuya les yeux, et parla d'une voix étranglée :

« J'ai porté beaucoup d'enfants, et c'est pourquoi j'étais la nourrice permanente chez les Halder, la réserve d'où le lait coulait à profusion. Tu n'ignores rien de cela. Je ne me suis jamais écartée du droit chemin.

— Oh, Dieu ! Tu es l'incarnation de la Mère Divine !

— Enfin, la Mère s'est bien débrouillée en ce qui la concerne, avec les offrandes et l'adoration qu'on lui porte, mais l'incarnation va bientôt mourir de faim. Les repas des Halder s'épuisent.

— Mais que t'a-t-il pris de te disputer avec Kangali ? Après tout, c'est un homme. Comment pensais-tu qu'il réagirait quand tu lui as dit que tu faisais vivre la famille ?

— C'est vrai, mais pourquoi as-tu placé ta nièce ici ?

— Ça, après tout, c'est la volonté de la Déesse. Golapi allait toujours au temple pour *darshan*, et elle priait des heures durant. Peu à peu, Kangali comprit qu'il était *Bhairav* et qu'elle était sa *Bhairavi* selon la vraie tradition tantrique.

— Que la *Bhairavi* soit pendue ! Je suis encore capable de la fouetter jusqu'au sang et d'arracher mon mari de là où il est ! » Nabin s'exclama :

« Ce n'est plus possible maintenant. Kangali est un homme viril. Tu ne pourras plus le satisfaire. De plus, le frère de Golapi est un célèbre *goonda*. Il monte la garde là-bas. Il m'a même expulsé. Si je prends dix bouffées de hash, il en prend vingt. Il m'a donné un coup de pied au cul. J'y étais allé pour plaider ta cause. Kangali refusait d'en entendre parler. Il a dit qu'il ne voulait plus entendre ton nom. Elle n'aime pas son mari, mais elle court après la famille de son employeur. Les employeurs sont ses dieux. Qu'elle aille les voir !

— Très bien. C'est ce que je vais faire ! »

Sur ce trait final, Jashoda, rendue à moitié folle par les injustices dont la vie avait parsemé sa route, rentra chez elle. Mais elle ne parvenait pas à s'habituer à cette maison vide. Elle se sentait délaissée, et ne pouvait pas s'endormir sans un enfant blotti contre elle. La maternité provoque une cruelle dépendance ; une fois que l'on s'y est accoutumée, il est douloureux de s'en passer même quand le lait s'est tari. Avalant son amour propre, Jashoda aborda Mme Halder, la nouvelle maîtresse de maison. Elle lui dit : « Je ferai la cuisine et servirai à table. Si tu acceptes de me payer, tant mieux, sinon, tant pis. Mais il faudra que tu me permettes de rester ici. Mon bon à rien de mari habite au temple. Et les gosses, ces maudits ingrats, Maman, ils sont partis avec lui. Pour qui devrais-je alors garder ma maison ?

— Tu peux rester ici, dit la jeune maîtresse dans un

élan de générosité. Tu as allaité les petits, et de plus tu es une Brahmine. Reste. Mais je dois te prévenir, ce sera difficile pour toi. Tu devras partager une chambre avec Basini et les autres. Il te faudra apprendre à t'adapter et à ne pas te disputer avec elles. Comme tu le sais, Babu, le nouveau maître, est d'un tempérament coléreux. Ce qui n'arrange rien, le troisième fils est parti à Bombay, et il a épousé une gamine du coin. Alors il est déjà irrité. Si par-dessus le marché il y avait des disputes, ça le mettrait hors de lui. »

Jusqu'ici, la fertilité de Jashoda avait fait sa fortune. Lorsque celle-ci ne put plus être exploitée, Jashoda fit l'expérience de ses premiers heurts avec les difficultés de la vie. La chaste et vénérée Jashoda, qui avait eu du lait en abondance, que toutes les mères du voisinage avaient adorée, sentait maintenant que sa chance avait tourné. Mais la nature humaine est un tissu de contradictions. C'est pendant les moments pénibles que l'on accepte le plus difficilement de ravalier sa fierté démesurée et de baisser la tête avec humilité face aux épreuves que la vie inflige. Et ainsi, toujours pleine d'ancienne arrogance, on est sans cesse sur le pied de guerre pour des futilités ; et en fin de compte, ce sont les plus vils qui vous traînent dans la boue.

Ce fut le sort de Jashoda. Auparavant, Basini et les autres lui léchaient les bottes, lorsque ses faveurs les intéressaient. Aujourd'hui, Basini décréait sans sourcilier : « Tu te laves ton verre et ton assiette. Es-tu ma patronne, pour me demander de faire tes corvées à ta place ? Tu es une servante, comme moi. Aucune différence.

— N'oublie pas qui je suis », cria Jashoda dans sa rage. Mais la nouvelle maîtresse la remit à sa place: « C'est ce que je craignais, dit-elle. Ma belle-mère l'a toujours gâtée. Écoute, *Didi*, je ne t'ai pas suppliée d'entrer à mon service, c'est toi qui as décidé de venir. Alors, maintenant, occupe-toi de tes affaires, et ne fais pas d'histoires. » Jashoda comprit qu'elle n'avait plus voix au chapitre dans cette maison. Personne ne voulait plus l'écouter. Gardant ses remarques pour elle, elle préparait et servait les repas; le soir venu, elle se rendait dans la cour du temple, et là, versait ses larmes amères, sans bruit. Elle ne pouvait même pas soulager sa douleur en pleurant ouvertement. Lorsque les prières du soir étaient achevées au temple de *Nakuleswar*, Jashoda écoutait retentir les tambours, les cloches et les cymbales, puis elle séchait ses larmes et rentrait à la maison. Elle murmurait: « Aie pitié de moi, Mère Divine. A la fin, est-ce que je devrai m'asseoir au bord de la route avec un petit bol d'étain pour demander l'aumône? Est-ce là ta volonté? »

Jashoda aurait pu passer le restant de ses jours à s'occuper de la cuisine des Halder et à se rendre au temple pour soulager sa douleur. Mais le sort en avait décidé autrement. Elle commençait à sentir que son corps ne pouvait plus affronter la vie. Elle n'arrivait pas à définir la cause exacte de son état dépressif. Son esprit s'embrouillait. Pendant qu'elle s'affairait à la cuisine, la pensée qu'elle avait été la nourrice dans cette maison la harcelait sans répit. Des visions apparaissent dans son esprit et se confondent. Elle se revoit, rentrant chez elle avec sa ration quotidienne, vêtue d'un sari bordé d'une large

bande. Ses seins lui paraissent vidés, amaigris. Jamais elle n'avait pensé que le moment viendrait où aucun bébé ne la téterait plus.

Elle devint distraite. Elle préparait et servait les repas, mais elle oubliait de manger. Parfois, elle suppliait *Nakuleswar Shiva*: « Si la Déesse Mère ne me rappelle pas à elle, tu dois abrégé mes souffrances. Tu dois me rappeler à toi. Je ne peux plus supporter la vie. »

Finalement, ce furent ses fils qui informèrent la nouvelle maîtresse de l'état de Jashoda.

« Maman, est-ce que notre nourrice est malade? Elle n'a pas l'air dans son état normal.

— J'irai voir », leur assura-t-elle.

Son mari intervint: « Oui, c'est vrai, tu devrais. Après tout c'est une femme Brahmine, et si quoi que ce soit lui arrivait, le péché retomberait sur nous. »

La maîtresse alla voir. Elle remarqua que Jashoda avait mis du riz à cuire sur le fourneau, qu'elle avait étalé un pan de son sari sur le sol de la cuisine, et qu'elle s'y était étendue. A la vue de son corps découvert, la dame de la maison s'écria: « Oh, ma chère *Didi*, mais qu'est donc cette tache rouge sur ton sein, Seigneur tout puissant! Comme ce rouge est violent!

— Dieu seul sait ce que c'est. C'est gros, et dur comme un galet... dur comme de la pierre.

— Qu'est-ce qui ne va pas?

— Comment le saurais-je? Cela vient peut-être de tous ces enfants que j'ai allaités.

— Quelle bêtise! On attrape ce genre d'inflammation seulement quand on a du lait. Mais même ton plus jeune a dix ans!

— Oh! Le plus jeune n'est pas de ce monde. Il est mort tout de suite après l'accouchement, et c'est tant mieux. Ce monde est mauvais.

— Attends. Demain, le docteur vient voir mon petit-fils. Je lui en parlerai, ça ne me semble pas normal. »

Jashoda ferma les yeux d'un air douloureux et dit: « Il semble que mon sein est fait de pierre, ou rempli de cailloux. Il y a quelque temps, la grosseur pouvait se déplacer, mais maintenant, le sein tout entier paraît lourd et mort.

— Veux-tu que je dise au médecin de venir te voir?

— Ah, ça non, non, *Boudi*. Je ne pourrai jamais me déshabiller devant un homme. »

Cette nuit-là, le médecin vint. En passant par l'intermédiaire de son fils, la dame l'informa des problèmes de Jashoda.

« Ce n'est pas douloureux, ne brûle pas; mais pour une raison incompréhensible, elle semble perdre son énergie. »

Le médecin demanda: « Renseignez-vous pour savoir si le mamelon est crevassé et si elle a des glandes sous le bras, comme une boule gonflée. »

En entendant ces mots de mamelon et de boule, la dame pensa en son for intérieur: « Comme c'est vulgaire! » Cependant, elle se rendit sur les lieux pour s'enquérir. Elle s'en revint et signala: « La femme dit qu'elle présente depuis longtemps les symptômes dont vous parlez.

— Quel âge a-t-elle?

— Si on compte à partir de l'âge du fils aîné, elle devrait avoir cinquante-cinq ans.

— Je vais lui prescrire des médicaments », assura le docteur. En sortant, il dit au maître de maison: « On m'a dit que votre cuisinière avait quelque chose au sein. Je crois qu'il faudrait l'amener à l'hôpital pour un bilan. Je ne l'ai pas examinée personnellement, mais d'après ce qu'on m'a dit, il se pourrait bien que ce soit un cancer de la glande mammaire. » Jusqu'à ces tout derniers temps, l'aîné des fils Halder avait vécu en plein XVI^e siècle. Il n'avait abordé le XX^e siècle que très récemment. De ses treize enfants, il avait marié toutes les filles; ses fils avaient grandi, ou grandissaient encore, et poursuivaient leur chemin dans la vie au gré de leur inspiration. Mais même maintenant, les cellules grises de M. Halder restaient plongées dans l'obscur ignorance qui régnait avant la Renaissance bengalie. Il refusait toujours de se faire vacciner contre la vérole, sous prétexte que: « La vérole s'attaque aux basses classes. Moi, je n'ai pas besoin d'être vacciné. Dans les familles des classes supérieures, chez ceux qui respectent les dieux et les Brahmins, de si viles maladies ne se produisent jamais! » Il rejeta avec dégoût l'idée du cancer: « Beuh! Et entre toutes les maladies, le cancer! Dieu seul sait ce qu'on vous a dit, et ce que vous avez compris. Prescrivez-lui une pommade, et je suis sûr qu'elle guérira. Je n'ai pas l'intention d'envoyer une femme Brahmine à l'hôpital simplement parce que vous me le dites! »

En entendant parler d'hôpital, Jashoda refusa de même, en disant: « Je ne pourrais pas y aller, c'est certain. Il me serait bien plus facile d'abandonner la vie. Je n'ai jamais mis les pieds à l'hôpital, pour aucun de mes

167 (MO)
64 (LH)
52 (LE)

accouchements, et maintenant vous voulez m'y envoyer ? C'est parce que ce sale vaurien est allé à l'hôpital qu'il s'est retrouvé avec deux jambes en moins. »

Mme Halder répondit : « Je vais vous apporter une pommade magique qu'un *saddhu* a préparée. Elle vous soulagera à coup sûr. Le furoncle caché apparaîtra bientôt et éclatera. » Cependant, panacée et baume magique ne produisirent pas l'effet escompté. Peu à peu, Jashoda perdit son appétit, et ne réussit plus à manger. Elle s'affaiblissait régulièrement. Elle ne pouvait plus recouvrir son sein gauche du coin de son sari. Parfois elle sentait une brûlure, d'autres fois c'était une douleur lancinante. Des lésions lui déchiraient la peau, et tout le sein ne fut bientôt qu'une plaie vive. Jashoda s'alita.

Voyant cette évolution, M. Halder devint nerveux. Il craignait qu'une femme Brahmine ne meure sous son toit, et que le péché ne retombe sur lui. Il fit venir les fils de Jashoda, et les réprimanda : « C'est votre mère, elle vous a élevés et s'est occupée de vous pendant des années, et à présent, elle est mourante. Vous feriez mieux de la reprendre avec vous. Vous trouvez normal qu'elle meure dans la maison d'un *Kayastha*, alors que vous êtes tous là ? »

Kangali versa d'abondantes larmes en apprenant ces nouvelles. Il rendit visite à Jashoda, étendue dans la chambre que l'obscurité envahissait. Il l'implora : « Ma femme, tu as toujours été chaste comme Sita, et bonne comme Laxmi. J'ai souffert pour t'avoir mal traitée. En deux ans, les plaques du temple ont été volées, j'ai eu le dos couvert de furoncles, cette chienne de Golapi s'est

mise à tourner autour de Nepal et a fracturé la caisse. Elle est partie avec l'argent et elle a ouvert un magasin à Tarakeswar. Reviens à la maison, et je m'occuperai de toi. »

Jashoda l'écouta, puis elle lui dit posément : « Allume la lampe. » Kangali alluma la lampe à huile. Jashoda lui montra son sein gauche nu, qui éclatait sous l'ulcère.

« As-tu vu cette plaie ? demanda-t-elle. Est-ce que tu te rends compte de la puanteur qui s'en dégage ? Et que feras-tu de moi si tu me ramènes à la maison maintenant ? D'ailleurs, pourquoi voulais-tu me ramener ? »

— C'est le maître qui nous l'a demandé.

— Ah ! Alors, le maître ne veut plus me garder ici. »

Jashoda soupira, et ajouta : « Je ne serai plus d'aucune utilité à qui que ce soit, maintenant. Et comment te débrouilleras-tu si tu me reprends ? »

— Ça ne fait rien. Je te ramènerai à la maison demain. Aujourd'hui, je vais nettoyer la chambre. Demain, je te reprendrai, tu peux me croire comme tu me vois ici debout.

— Les garçons vont bien ? Il y a quelque temps, Nawal et Gour venaient me rendre visite quelquefois. Mais maintenant, même eux me délaissent.

— Ce sont de petits salauds égoïstes, tous jusqu'au dernier. Après tout, c'est moi qui les ai engendrés. Il ne faut pas s'étonner si leur cœur est aussi dur que le mien.

— Tu viendras demain ?

— Oui, oui, oui je te le promets. »

Jashoda sourit tout à coup. C'était un sourire mélancolique, le genre de sourire qui va droit au plus profond de

l'être et qui ranime les anciens souvenirs. Elle demanda timidement : « Est-ce que tu te souviens ? »

— Je me souviens de quoi, ma chère ?

— Tu te souviens comme tu caressais ces seins ? Tu ne pouvais pas fermer les yeux autrement. J'avais toujours un enfant sur les genoux, et une rangée sans fin de bébés attendait la tétée. Et en plus, je devais allaiter tous les bébés de la famille du maître. Comment y suis-je arrivée, je me le demande.

— Je me souviens de tout, ma chère. » A ce moment-là, Kangali était sincère. Devant le corps malade, épuisé de Jashoda, Kangali, d'ordinaire si avide, égoïste et complaisant, pour qui la satisfaction physique avait toujours tenu la première place — Kangali avait pitié. Ému par une profonde tristesse, il prit la main de Jashoda et remarqua : « Mais tu as de la fièvre ? »

— Oui, j'ai toujours de la fièvre. Je crois que c'est dû à cette inflammation.

— D'où vient cette horrible puanteur ?

— De ma plaie », répondit Jashoda, en fermant les yeux. Puis elle ajouta : « Peut-être vaudrait-il mieux appeler Sannuyasi le docteur. Il avait guéri la typhoïde de Gopal avec ses remèdes homéopathiques.

— Je vais l'appeler. Je te ramènerai à la maison dès demain. » Kangali partit sur-le-champ. Mais Jashoda n'entendit pas le claquement régulier de sa béquille quand il sortit. Les yeux fermés, le croyant encore dans la pièce, elle murmura doucement : « On raconte des mensonges quand on prétend qu'il suffit d'allaiter un bébé pour devenir mère. Regarde-moi. Les garçons Népal, Gopal,

et les autres se préoccupent à peine de venir me voir. Quant aux fils Halder, c'est tout juste s'ils demandent comment je vais. Personne ne s'inquiète. » Les lésions multiples du sein cancéreux de Jashoda, ouvertes et suintantes, semblaient rire de sa peine. « Écoute », appela-t-elle, en ouvrant les yeux ; mais elle s'aperçut que Kangali l'avait quittée.

Cette nuit-là, elle envoya Basini lui acheter un savon Lifebuoy, et le lendemain, elle prit un bain. Quelle odeur nauséabonde, quelle puanteur atroce ! C'est la même odeur fétide qui se dégage des carcasses de chiens et de chats pourrissant dans les poubelles au coin des rues. Pendant toute sa vie, comme elle avait dû allaiter les enfants Halder, Jashoda s'était méticuleusement occupée de ses seins, elle les avait massés à l'huile, et en lavait les mamelons à l'eau savonneuse. Ces seins qu'elle avait soignés avec tant d'attention l'avaient, en fin de compte, trahie. Elle se demandait pourquoi. Sa peau lui brûla au contact du savon rugueux. Malgré la douleur, elle se lava entièrement, mais lorsqu'elle eut terminé, sa tête tournait, sa vue se troubla, et tout devint flou autour d'elle. Sa tête et son corps semblaient enflammés. Le sol noir était froid. Jashoda étendit un bout de son sari par terre, et s'allongea. Elle ne trouvait plus la force de tenir debout sous le poids écrasant de ses seins. Dès qu'elle fut allongée, la fièvre la gagna, et elle perdit connaissance. Comme il l'avait promis, Kangali revint le lendemain. Mais en voyant l'état de Jashoda, il perdit la tête, et ne sut plus que faire. Enfin, Nabin vint et hurla : « Comment ces gens osent-ils s'appeler des êtres humains ? Voici une femme

qui a allaité tous les bébés, et ils n'ont même pas été capables d'appeler un médecin. Je vais chercher docteur Hari immédiatement. »

Dès que le docteur Hari vit la patiente, il déclara : « A l'hôpital ! » Normalement, on n'admet pas les patients dans un état aussi critique, mais Jashoda fut acceptée grâce aux efforts et à l'influence de M. Halder.

« Qu'est-il arrivé ? Oh, monsieur le docteur, dites-moi ce qui est arrivé, je vous en conjure ! pleurait Kangali comme un petit garçon.

— Cancer !

— Est-il possible d'attraper le cancer dans le sein ?

— Que s'est-il passé d'autre ?

— ... Vingt à elle-même, et au moins trente de la maison Halder. Elle avait beaucoup de lait, monsieur le docteur.

— Qu'avez-vous dit ? Combien en a-t-elle allaités ?

— Oh ! Cinquante, facilement !

— Cin-quant-te ?

— Oui, monsieur.

— Et elle a eu vingt enfants ?

— Oui, monsieur.

— Mon Dieu !

— Monsieur, dites ?

— Que voulez-vous ?

— Est-ce que c'est arrivé parce qu'elle a allaité autant...

— Cela, nul ne peut le dire avec certitude. Personne ne connaît la cause du cancer. Cependant, celles qui nourrissent beaucoup au sein... Pourquoi n'avez-vous

pas compris la gravité de son état plus tôt ? Cela n'a pas dû se produire du jour au lendemain.

— Elle n'habitait pas avec moi, docteur, il y avait eu une dispute...

— Ça va, j'ai compris.

— Que pensez-vous d'elle ? Est-ce qu'elle va guérir ?

— Guérir ? Vous pouvez compter les jours qui lui restent à vivre. Vous l'avez amenée ici à la dernière extrémité. Personne ne s'en tire vivant. »

Kangali rentra chez lui en pleurant. Le soir, affligé par ses pleurs et ses lamentations, le deuxième fils de M. Halder alla parler au docteur. Le garçon ne s'inquiétait pas le moins du monde pour Jashoda, mais il se déplaça parce que son père l'avait menacé, et que financièrement il dépendait encore de lui.

Le docteur lui donna une explication détaillée. Une telle chose n'arrivait pas soudain, elle évoluait sur une longue période. Comment cela se produisait-il ? Nul ne pouvait le dire avec certitude. Comment pouvait-on savoir s'il y avait cancer du sein ? Tout d'abord, une petite boule apparaissait, et il se pouvait qu'elle se déplace. Puis elle devenait plus dure, plus grosse, et s'étalait largement à l'intérieur du sein. Il était possible que la surface de la peau devienne orange ; des lésions du mamelon aussi étaient des symptômes éventuels. La glande sous l'aisselle présentait parfois une inflammation. L'ulcère apparaissait à la fin. La fièvre ? Elle venait en deuxième ou troisième position dans le degré d'importance des symptômes. Quand il y avait une plaie ouverte sur le corps, la montée de température était normale, on ne la considérait que

comme un symptôme secondaire. Toutes ces explications de spécialiste embrouillèrent plutôt le garçon, et il ne put que demander : « Vivra-t-elle ? »

— Non.

— Alors, souffrira-t-elle longtemps ?

— Oh, je ne pense pas que ce sera très long à présent.

— Mais si c'est sans espoir, comment la soignerez-vous ?

— Je vais lui prescrire des calmants, des somnifères, des antibiotiques pour la fièvre. Physiquement, elle est complètement épuisée.

— Elle ne mangeait plus.

— N'avez-vous pas appelé un docteur ?

— Si.

— Quel a été son diagnostic ?

— Il avait dit qu'elle pouvait avoir le cancer. Il nous avait conseillé de l'amener à l'hôpital. Elle avait refusé.

— Pourquoi aurait-elle accepté d'aller à l'hôpital ? Comment serait-elle morte dans ce cas ? »

Le deuxième fils revint à la maison, et fit son rapport. « Le jour où le docteur Arun a dit qu'elle avait un cancer, si nous l'avions amenée à l'hôpital, alors, elle aurait peut-être survécu. »

Furieuse de l'accusation implicite, la mère hurla : « Puisque tu sais tout, pourquoi ne l'y as-tu pas amenée toi-même ? T'avais-je interdit de le faire ? »

En quelque sorte, dans l'esprit de la mère et du fils, un sentiment indéfinissable, une culpabilité mêlée de remords se mit à travailler intérieurement, enfla, et éclata bientôt comme les effervescences gazeuses qui bouil-

lonnent à la surface écumeuse des eaux noirâtres et stagnantes. La conscience de leur responsabilité faisait résonner ces mots dans leur tête : « Elle habitait sous notre toit. Nous ne nous sommes même pas préoccupés d'aller voir comment elle allait. Dieu sait quand la maladie s'est déclarée, nous ne pensions pas que c'était trop sérieux. Elle ne se rendait pas compte de ce qui lui arrivait. Après tout, elle s'était occupée de nous tous, et en retour, nous n'avons rien fait pour elle. A présent qu'elle a une si grande famille, elle est partie mourir dans un hôpital. De nombreux fils, un mari, mais elle s'était incrustée parmi nous, et ainsi nous en sommes devenus responsables... ! Que son corps était robuste, comme nous avons envié sa santé ! Le lait coulait simplement de ses seins. Jamais, pas un instant, nous n'avons pensé qu'une telle maladie pouvait la frapper ! »

Mais après un moment, une justification plus rassurante s'imposa : « Qui donc peut changer le sort ? Elle était destinée à mourir du cancer, et personne ne peut échapper à son destin. Si elle était morte ici, c'est nous qui en serions blâmés. Son mari et ses enfants poseraient des questions au sujet de sa mort. Maintenant, nous sommes au-dessus des reproches. Personne ne peut rien dire. »

L'aîné des fils Halder les rassurait ainsi, et il ajoutait : « Le docteur Arun m'a dit que nul ne peut survivre à un cancer. Comme *Didi* a eu un cancer, les médecins l'auraient opérée ; ils lui auraient enlevé les seins et l'utérus, mais même ainsi, les gens meurent encore du cancer. Regardez donc, mon père les respectait comme il se doit, car ils étaient Brahmins, et nous vivions grâce à sa

vénération. Si *Didi* était morte ici, nous serions dans l'obligation de faire des *pujas* de pénitence, parce qu'une femme Brahmine serait morte sous notre toit. »

Jashoda, au grand étonnement de ses docteurs, survécut un mois entier. Au début, Kangali, ses fils et Nabin lui rendaient régulièrement visite, mais l'état de Jashoda restait inchangé — elle était dans le coma, brûlante de fièvre, sans connaissance. Les lésions s'élargirent, jusqu'à ce que le sein entier prenne l'apparence d'une énorme plaie vive. Malgré la gaze chirurgicale qui la recouvrait, une puanteur s'exhalait de la chair en putréfaction et envahissait la chambre entière, comme la fumée parfumée que répand un bâton d'encens en se consumant. La première vague d'inquiétude de Kangali se calma un peu. Il fit cette remarque au médecin: « Elle ne réagit pas quand nous l'appelons. »

— N'est-ce pas mieux ainsi? C'est à peine si l'on peut endurer une douleur aussi atroce à l'état inconscient, ce serait insupportable si elle avait tous ses esprits.

— Est-ce qu'elle se rend compte que nous venons la voir?

— C'est difficile à juger.

— Est-ce qu'elle mange?

— Par des tubes et le goutte-à-goutte.

— Peut-on vivre ainsi?

— Pourquoi autant d'intérêt maintenant? »

Le docteur se rendit compte que c'était l'état de Jashoda qui provoquait sa colère irrationnelle. Il était furieux contre Jashoda, Kangali, et toutes les femmes qui ne prennent pas au sérieux les premiers symptômes du

cancer du sein, et qui agonisent dans d'atroces souffrances. Le cancer finit toujours par triompher du médecin comme du malade, et quiconque en est atteint meurt; c'est à la fois la défaite de la science et des docteurs. Pour traiter les symptômes secondaires, on peut prescrire des médicaments. Si le malade ne s'alimente pas, on lui injecte du sérum, du glucose si le corps s'affaiblit, on lui donne de l'oxygène en cas d'incapacité respiratoire. Mais il n'est pas possible d'enrayer l'évolution du cancer, il prolifère et tue infailliblement. « Cancer » est un mot très simple, qui signifie « tumeur maligne pouvant se produire dans diverses parties du corps ». Cette tumeur est totalement inutile, parasitaire, et elle se développe aux dépens de l'hôte humain. Ses caractéristiques sont de détruire la partie du corps affectée. Le cancer s'étend par métastase, et réapparaît même après ablation de la partie cancéreuse. Kangali, ne pouvant obtenir de réponse satisfaisante à ses questions, partit. Il se rendit au temple, et annonça à Nabin et à ses fils: « Ça ne sert à rien d'aller la voir à l'hôpital. Elle ne reconnaît personne, n'ouvre pas les yeux, ne sait même pas qui va et qui vient. Le docteur fait tout ce qu'il peut. »

— Mais si elle meurt..., suggéra Nabin.

— Ils ont le numéro de téléphone de monsieur Halder..

— Mais si elle veut te voir, Kangali. Elle a été une bonne épouse pour toi, elle était entièrement dévouée. A la voir, qui aurait pensé qu'elle était la mère d'autant d'enfants? Son corps... mais jamais elle ne s'est mal conduite. Jamais elle n'a regardé un autre homme. »

Après s'être ainsi laissé emporter par son émotion, Nabin se tut et se referma sur lui-même, ruminant ses pensées. En fait, depuis qu'il avait vu Jashoda inconsciente, et ces plaies vives sur ses seins découverts, de nombreuses pensées philosophiques traversaient son esprit, favorisées par toutes sortes de stimulants, comme le balancement rythmé des serpents dans leur danse amoureuse. Des pensées telles que... Il éprouvait un désir si fort pour elle... Dieu, quelle fin ignoble pour ces seins parfaits, fascinants... Mais au diable tout cela ! Le corps humain n'est rien. Ceux à qui il fait perdre l'esprit sont fous dès le départ !

Kangali n'avait pas le temps d'écouter les conseils de Nabin. Il rejetait déjà Jashoda. Il avait été sincèrement anxieux pour elle quand il l'avait vue pour la première fois, ce soir-là, chez les Halder, ainsi que les quelques premiers jours à l'hôpital, mais la vague initiale de pitié qui l'avait soulevé s'était peu à peu éloignée. Quand le docteur lui avait appris qu'elle ne vivrait pas, Kangali l'avait écartée de ses pensées, sans un pincement de cœur. Les fils de Jashoda étaient aussi les siens, ils avaient pris leurs distances, tout doucement. La mère qu'ils avaient connue, une femme de forte personnalité, aux cheveux arrangés en un chignon haut placé, qui portait un sari d'une blancheur éclatante, ne ressemblait en rien à cette femme étendue, immobile, sur son lit d'hôpital. Le coma provoqué par son cancer du sein soulagea énormément Jashoda. Elle comprenait qu'elle était à l'hôpital, et que cette torpeur, cette amnésie, étaient causées par des drogues qui l'apaisaient. Dans la faiblesse extrême où elle

se trouvait, divaguant au fil des fantasmes de son esprit, elle croyait qu'un des garçons Halder était devenu docteur. Il avait dû téter son lait, et, désireux de rembourser sa dette, il s'occupait d'elle dans ses derniers moments. Cependant, les garçons de cette famille se lancent dans les affaires dès qu'ils ont achevé leurs études. Enfin, quoi qu'il en soit, pourquoi ne la soulageait-on pas de cette odeur fétide qui s'élevait de son sein ? Quelle puanteur incroyable, quelle trahison ! Sachant que ses seins étaient ses outils de travail, elle les avait méticuleusement soignés afin qu'ils produisent du lait. Après tout, c'était à cela qu'un sein servait — à contenir du lait. Comme elle les lavait bien, et faisait leur toilette avec du savon de bonne qualité ! Elle n'avait jamais porté de corsage, même quand elle était jeune, car ils étaient trop lourds.

Lorsque l'effet des calmants diminuait, Jashoda hurlait de douleur : « A-a-a-a-ï-e-e », et ses yeux vitreux cherchaient désespérément le médecin et l'infirmière. Quand le médecin arrivait, elle maugréait d'un air vexé : « Vous vous êtes bien nourri de mon lait, vous êtes devenu gras, et maintenant c'est ainsi que vous me faites souffrir ! »

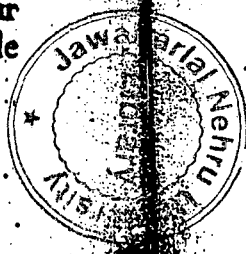
« Elle croit que le monde entier est son nourrisson », observa le docteur. Puis, une fois de plus, la piqûre, et de nouveau, l'oubli, ce repos délicieux. La douleur, la douleur qui torture. Le cancer qui prolifère aux dépens de l'hôte humain. Peu à peu, la plaie ouverte sur le sein de Jashoda prit l'allure d'un cratère volcanique. La puanteur qui en émanait rendait l'approche difficile.

Finalement, une nuit, Jashoda sentit ses mains et ses pieds se refroidir. Elle sut alors que la mort approchait.

Elle ne pouvait ouvrir les yeux, mais comprit qu'on tâtait ses mains. L'aiguille s'enfonçant dans son bras. Des difficultés respiratoires. C'était inévitable. Qui étaient ces gens qui s'occupaient d'elle? Étaient-ils de sa famille? Jashoda pensait qu'elle avait nourri ses propres enfants parce qu'elle les avait mis au monde; elle avait allaité les enfants Halder afin de vivre elle-même. Elle avait allaité le monde entier. Et allait-on cependant la laisser mourir seule, sans compagnie? Le docteur qui la soignait, celui qui rabattrait le drap sur sa face, l'infirmier qui l'emmènerait sur le chariot roulant, l'homme qui la placerait sur le bûcher funéraire, et le *dom* qui brûlerait ses restes terrestres, tous étaient ses nourrissons. Si on allait le monde entier, il faut devenir comme Jashoda. Il faut aussi mourir solitaire, abandonnée de ses amis, sans un seul être que l'on puisse dire sien, qui vous tienne la main et vous mette de l'eau dans la bouche au dernier moment. Mais n'y avait-il pas une promesse ou quelque'un présent à cet instant? Qui donc? Qui? Qui?...

Jashoda mourut cette nuit-là vers onze heures. On téléphona à la maison de M. Halder, mais il débranchait son téléphone la nuit: la sonnerie ne retentit pas.

Après avoir été entreposée à la morgue comme c'était la règle, Jashoda Devi, femme hindoue, fut transportée par chariot, comme il se devait, jusqu'au lieu de crémation, et fut brûlée. Le *dom* procéda à la crémation. Tout ce que Jashoda avait pensé s'était réalisé. En ce sens, elle était comme Dieu: toutes ses idées étaient exécutées par les autres. Cette fois ne fit pas exception, et la mort de



Jashoda fut en même temps celle de Dieu. Car en ce monde, quiconque tente de devenir Dieu est en fin de compte banni par tous et abandonné, solitaire, devant les portes de la mort.

Texte traduit de la version anglaise et confronté au bengali.